

(D)

[illegible] 10

[illegible] B2½

[illegible]

LA MARÉCHALE

DE

SAINT-ANDRÉ.

II

DU MÊME AUTEUR :

LES TEMPLIERS. . . . . 2 vol in-8.

LE GÉNIE D'UNE FEMME.. . . . . 2 vol. in-8.

LES CONCINI. 2 vol. in-8.

SOUS PRESSE :

LE BALAFRÉ. 2 vol. in-8.

IMPRIMERIE D'AD. ÉVERAT ET Ce.
rue du Cadran, 14 et 16.

LA MARÉCHALE

DE

SAINT-ANDRÉ

PAR

M. J. Brisset.

II



PARIS,

AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR

DES SOUVENIRS D'UN ENFANT DU PEUPLE, PAR MICHEL MASSON,

7, RUE VIVIENNE.

—

1859.

UN AN D'ENTR'ACTE.

La toile, qui s'est baissée sur la dernière scène de notre second acte, ne s'est point encore relevée. Quittant les coulisses, et laissant ses acteurs changer de costume dans leurs loges, l'auteur se hasarde à visiter le foyer du public, et s'approche, en tremblant, des groupes occupés à juger la première partie de son drame.

Le voyez-vous, le pauvre homme, tressaillir de joie en entendant ce gros monsieur déclarer hautement que, malgré son habitude, il n'a pas encore songé à dormir, et cette petite dame épuiser son imagination dans la prévi-

sion et l'arrangement des scènes qui doivent la conduire au dénoûment?

Mais aussi, comme il pâlit, l'auteur, comme il tremble au bruit de ce bâillement si prolongé qu'il semble l'expression de l'ennui de toute une soirée! Comme il se fait petit à ce cliquetis de clefs se heurtant sur son passage, comme les lances dont le choc présageait au vieux de Mont-Musset les batailles de l'avenir!... Funeste présage! l'aigre son que la critique fait quelquefois sortir de ces clefs doit-il venir se mêler au chœur final, et interrompre la dernière tirade du héros?

Répétant tout bas ce qu'il croit de mieux dans ce qui reste de son œuvre, atterré là par un mot de satire qui lui déchire l'oreille, ranimé ici par un mot flatteur qui lui arrive, et lui est aussi doux que le souffle d'une brise caressante peut l'être pour le voyageur du désert, l'auteur passe et se faufile au milieu de la foule plus ou moins bien disposée pour lui.

Et pourtant, il a quelque chose à lui dire, à cette foule qui bourdonne et s'ennuie en attendant qu'on cherche à l'amuser encore; il voudrait occuper l'entr'acte, et tourner au profit de son

œuvre ce temps d'attente et d'inoccupation. En effet, pourquoi ne monterait-il pas sur une banquette pour expliquer à ses auditeurs ce qui doit se passer encore jusqu'à ce que la toile se relève ; comme cela, du moins, il leur épargnerait l'ennui des explications, se jetant à travers l'action, et ces retours sur un passé inconnu, retours nécessaires pour faire comprendre cette action dans son nouveau développement, mais qui mêlent d'une manière fâcheuse hier et aujourd'hui.

L'ennui des expositions à chaque acte n'est pas un des moindres inconvénients du drame embrassant un grand nombre d'années. Avec les vingt-quatre heures d'Aristote, il ne fallait qu'une exposition... On y a renoncé : rien de mieux ; mais en attendant que l'on nous prouve qu'on a bien fait, pourquoi ne pas adopter le moyen que je propose?

Pourquoi, dans l'entr'acte, l'auteur apparaissant dans le foyer du public, ou se levant dans une loge d'avant-scène, ou encore, passant sa tête par le trou du souffleur, ne viendrait-il pas expliquer clairement son sujet, et poser de nouveau ses personnages avec les changements que les événements ou l'âge leur ont fait subir? Du moins, quand la sonnette du régisseur ou

les trois coups, retentissant sur les planches de l'avant-scène, viendraient annoncer la reprise de l'action, cette action ne serait plus entravée, tout le monde saurait à quoi s'en tenir; et ce serait, je vous assure, un grand embarras, une grande fatigue de moins pour l'auteur, l'acteur et le spectateur; car, comme le dit maître Nicolas Despréaux, qui est vraiment le maître des gens raisonnables qui écrivent pour des gens raisonnables :

Que dès les premiers pas l'action préparée
Sans peine du sujet aplanisse l'entrée......
Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué !

Ce moyen que j'indique, je veux m'en servir aujourd'hui, et vous raconter, en peu de mots, ce qui s'est passé, et ce que sont devenus nos personnages depuis l'automne de 1561, époque à laquelle eut lieu la réunion politique présidée par Diane de Poitiers au château d'Anet, et l'automne de 1562, époque à laquelle, avec votre agrément, je l'espère, nous reverrons nos figures en mouvement et tendant toutes, chacune de côté et avec le caractère que nous leur avons donné, au dénoûment attendu.

Pendant cette année, les germes de guerre civile qui fermentaient ont poussé, fleuri, et porté leurs fruits sanglants.

Les huguenots qui, d'abord, ne demandaient que le libre exercice de leur religion, les huguenots qui ont vu leur nombre s'accroître et leur cause s'ennoblir par la persécution, les huguenots sont devenus maîtres de la moitié de la France. C'est que Condé s'est montré enfin !

Aussitôt que Mézières, dépêché auprès de son altesse par la reine Catherine de Médicis, eut remis au prince la lettre qui l'appelait, qui lui demandait en grâce son aide et son appui contre la tyrannie des triumvirs, celui-ci avait tiré son épée et fait un appel à tous ceux qui s'indignaient à l'idée d'un roi, d'une reine prisonniers dans leur propre maison par l'influence et les brigues de trois nouveaux maires du palais. La lettre de Catherine au prince avait été imprimée, distribuée, et c'est à l'effet de cette accusation portée contre les triumvirs qu'il faut attribuer l'extraordinaire succès de ce premier coup de collier. Orléans, Blois, Tours, Pont-de-Cé, Angers, Bourges, Poitiers, La Rochelle, Agen, Montauban, Castres, Montpellier, Nismes, Pézenas, Béziers, Aiguemortes, Tournon, Viviers, Orange,

Mornas, Grenoble, Montélimart, Valence, Lyon Mâcon, Châlons-sur-Saône, Rouen, Dieppe, le Havre-de-Grâce, Caen, Bayeux, et d'autres villes encore, s'étaient rendues, sans coup férir, aux divers détachements de huguenots en route pour rejoindre le prince. Les calvinistes ne formaient pas la dixième partie de la population de la France, et ils n'avaient si vite triomphé que parce qu'au vu des lettres de Catherine, les villes qui se rendaient croyaient agir pour le roi.

Mais cette *piperie*, comme disent les mémoires du temps, n'avait pas été de longue durée; les triumvirs avaient eu le temps de s'expliquer, et la France entière, voyant que Catherine de Médicis, malgré ses lamentations, restait avec le roi et ses enfants dans la compagnie et à la suite de MM. de Guise, de Montmorency et de Saint-André, qu'elle s'entendait avec eux dans toutes les mesures contre les protestants, qu'elle mettait à leur disposition le peu de forces dont se composait l'armée du roi, les esprits s'étaient calmés, et autour de M. de Guise, ce grand et noble drapeau resté debout dans ce moment de terreur et d'aveuglement presque général, l'armée catholique, réduite d'abord à mille hom-

mes, s'était reformée comme par enchantement.

La prise des villes de Blois, de Bourges, de Poitiers et de Rouen signala ce retour de fortune. Ces combats déplorables furent entremêlés d'entrevues et de conférences où, s'embrassant comme des frères, comme des amis, les catholiques mêlaient leurs banderolles rouges aux banderolles blanches des calvinistes, et où tous se prenaient à tristement soupirer en disant : « Cette bonne amitié, hélas! ne sera de longue durée. Quand » les visières seront abattues et quand la prompte » fureur aura fermé les yeux, tous ces frères, » tous ces amis ne se reconnaîtront plus! » Vains efforts de paix et de réconciliation! La discorde et la guerre, un instant suspendues, se ranimèrent plus terribles. Chaque province eut sa guerre civile, chaque ville, chaque bourgade, ses surprises et ses camisades... Ce fut un horrible pêle-mêle d'églises pillées, d'autels profanés, de cadavres tirés du tombeau avec dérision, d'exécutions atroces, de proscriptions, de malédictions, de sermons et de controverses. « Courez sus aux hérétiques! » criaient les parlements. « Point de quartier

aux papistes! » répondaient les huguenots. Anglais, reîtres, lansquenets, Espagnols, Suisses, accoururent comme à la curée pour augmenter le malheur et les désordres du temps; car les deux partis, si divisés d'opinion, se réunirent dans la même criminelle pensée, l'appel à l'étranger et son recours pour appuyer leurs prétentions et les fortifier dans leurs querelles... Conservant seule son calme et son sang-froid au milieu de cet effroyable débordement de fléaux, froide et immobile comme la fatalité des anciens, une femme a jugé les coups, prévu les chances de ce spectacle de gladiateurs et tenu d'une main égoïste la balance étendue sur la tête de ces hommes qui se déchirent, qui se dévorent; elle a attendu, elle attend encore, elle attendra longtemps l'occasion favorable pour jeter dans l'un des plateaux de cette balance sa définitive approbation; car on la laisse régner au milieu de ce tohubohu général. La tempête politique fait pour la France ce que la tempête des mers faisait pour le dauphin croyant sauver un homme. Tant que grandirent les vagues et les vents, il continua sa route sans trop examiner l'être qu'il portait si complaisamment sur son dos; mais quand le calme fut

revenu, il reconnut que c'était un monstre et le rejeta dans la mer. Catherine aussi craint l'examen; elle craint la paix qui la poserait en face de la France.

Si elle n'aime guère les calvinistes, elle déteste les catholiques à cause de leurs chefs, et comme, dans ce cœur qui ne sait que haïr, l'amitié n'est qu'une haine effacée par une haine plus forte, en ce moment elle penche en secret pour Condé et voudrait lui donner la victoire, car elle désire plus vivement que jamais se soustraire à la domination de ses trois ennemis... Le maréchal de Saint-André est celui qu'elle abhorre le plus complétement; elle a sans cesse présente à l'esprit sa proposition du château d'Anet, et l'idée seule de nuire à cet homme odieux serait capable de la faire sortir de son rôle passif... Oui, pour le perdre, elle serait capable, elle, Catherine de Médicis, l'Italienne, de renoncer, tant elle le hait, aux bénéfices de cette continuelle et permanente dissimulation.

Doit-elle s'y tenir toujours renfermée? et le moment ne s'approche-t-il pas où il faudra enfin crier distinctement : Vive la messe, ou Vive le prêche? La victoire peut l'y contraindre, et la

victoire ne peut tarder à faire entendre son éclatante voix; car tout se prépare pour une affaire décisive. Fortifié par deux renforts que lui amenèrent Duras, La Rochefoucault et Dandelot, le prince de Condé, malgré les approches de l'hiver, quittant la ville d'Orléans, où naguère s'était dressé son échafaud et qui maintenant était son arsenal et le point de départ de toutes ses expéditions, avait osé marcher sur Paris, non pour s'en emparer, mais pour donner une bonne camisade aux Parisiens que le prince, dit La Noue, *estimait les soufflets de la guerre civile;* il poussa jusqu'à Corbeille. Après avoir échoué devant cette petite ville, il se présenta devant les faubourgs de Paris... Terrifiés d'abord et bientôt ranimés, électrisés par la présence de M. de Guise, les bourgeois, commandés par lui, repoussèrent une attaque des huguenots; alors le prince de Condé, battant en retraite, avait *dressé la tête* vers la Normandie. Guise, Montmorency, Saint-André se sont mis à sa poursuite... La bataille ne peut manquer d'avoir lieu quand les deux armées se seront jointes... On se tue depuis trop longtemps dans des rencontres courtes, obscures et partielles, sorte de duel sans honneur; on a hâte d'en ve-

nir aux mains à la clarté du soleil, en présence du roi, de Paris et de toute la France, qui semblent devoir être le prix du combat. Chacun des deux partis est pressé d'en appeler au jugement de Dieu. Ou la religion nouvelle sortira triomphante de ce choc terrible, ou ce sera l'ancien culte des aïeux que rajeunira et qu'embellira encore la victoire.

Après avoir exposé la marche des partis, disons au lecteur ce que sont devenus, pendant cet intervalle d'une année, les différents personnages de notre histoire.

Pendant que le prince de Condé couvrait de son grand nom les ravages et les impiétés qui se commettaient malgré lui, il y avait au château de Mézières une oreille toujours attentive au bruit de ses exploits, un cœur qui battait à son souvenir, une âme qui priait pour lui leur Dieu à tous deux, ce dieu qu'ils s'étaient fait, les insensés, indulgent, tolérant pour leurs amours coupables! La maréchale priait pour Condé, car c'était encore un moyen de penser à lui, d'agir pour lui; et souvent, au milieu de ses ferventes prières, elle se demandait en frémissant si chacune des paroles par lesquelles elle appelait la bénédiction du Ciel sur l'objet de sa

flamme adultère ne lui serait pas un jour rappelée comme preuve accablante de sa faute et comme témoignage du jugement qui devait sévir contre elle. Elle sentait, la pauvre femme, combien c'est un horrible supplice qu'une mauvaise pensée permanente dans une âme élevée au bien ; elle se débattait en vain contre cette pensée qu'elle avait trop longtemps nourrie, contre sa conscience qui lui reprochait sa passion insensée et son changement de religion, et contre l'inflexible logique de son raisonnement sain et droit qui lui démontrait sans cesse qu'elle avait pris une fausse route.

Et, dans ce combat perpétuel de son jugement et de son cœur, la protestante qui priait sans avoir foi en ses prières, qui aimait sans vouloir céder à son amour, s'écriait parfois, la malheureuse : Oh ! que je voudrais être athée ! athée !... La femme athée, c'est Catherine de Médicis... Athée ! quel aveu ! et ce mot, qu'elle répétait sans le comprendre, ce mot lui semblait le seul refuge des gens éloignés par leurs passions des étroites limites du devoir, et elle jetait l'anathème sur cette religion nouvelle à laquelle elle s'était donnée, qui la tenait enfermée encore dans le cercle des maximes chrétiennes et vou-

lait imposer des chaînes à son cœur, après avoir affranchi sa raison.

Parfois, espérant se soustraire à cet insupportable supplice, cherchant enfin à remettre l'ordre dans ce chaos qui bouleversait toutes ses facultés, elle voulait, en femme forte, combattre elle-même sa passion et se délivrer du joug sous lequel elle gémissait; mais la pensée incessante qu'elle avait nourrie dans son cœur y avait germé, pris racine ; elle s'était fortifiée par tout, par l'absence, par le temps, par l'éloignement, le danger, l'inquiétude ; et maintenant il n'y avait plus de remède : Marguerite devait périr ou céder à sa passion.

Tout en plaignant la position affreuse de madame de Saint-André, qui peut dire qu'elle ne fût point coupable? Née avec un esprit ferme et droit, un cœur aimant, une âme forte, elle n'a pas su employer ces grandes qualités à vaincre le malheur et à se vaincre elle-même ; allanguie, énervée par sa passion coupable, elle laisse tout languir, s'énerver autour d'elle, et ce château, où la surveillance active d'une femme chrétienne eût répandu l'âme, la vie et le mouvement, ressemble maintenant, peuplé qu'il est de rares et indolents serviteurs, à celui que la ba-

guette magique d'une fée endormit pendant cent ans.

Délabrée, lézardée, dégradée par le temps dont on n'a pas à propos réparé les outrages, la forteresse, héritage de ses ancêtres et seul bien qui reste à sa fille, n'est plus en état de résister au moindre coup de main, et, comme le château de ses pères, la maréchale, vaincue par la passion dont elle n'a pas su repousser les premières atteintes, se dit avec effroi que sa vertu, maintenant trop affaiblie, ne résisterait point à la présence de son amant.

Oh! oui, cette femme est bien coupable; voyez plutôt ce qu'elle a fait de sa fille, de cette âme si tendre et si pure que le ciel lui avait confiée.

Hélène, la pieuse jeune fille, autrefois si fervente et si sainte, si heureuse de sa croyance et si pleine d'amour pour Dieu; Hélène que la religion catholique avait faite ce qu'elle était, une femme aux vertus modestes, ardente pour le bien, trouvant toutes les vertus naturelles et faciles, cherchant sans cesse le bonheur de tout ce qui l'entoure et s'oubliant toujours elle-même; Hélène, depuis qu'elle sait le changement de religion dont sa mère est coupable, hésite et se trouble dans sa foi; son cœur innocent n'a pas

su pénétrer les motifs humains qui ont séduit la maréchale, elle croit que madame de Saint-André ne s'est décidée à embrasser les doctrines nouvelles qu'après avoir mûrement consulté, réfléchi, et, dans son culte filial, elle demande à Dieu d'apprendre à le prier comme le prie sa mère. Pensant que si la maréchale l'a laissée si longtemps dans l'ignorance de sa foi nouvelle, c'est seulement par déférence pour les opinions de son époux, elle se dit que, dans la division religieuse qui existe entre ses parents, la raison est sans doute du côté de la victime, le tort du côté de l'oppresseur, et, malgré le voile qu'en pieuse fille elle cherche à jeter sur les torts de son père, elle sent que le maréchal est, par sa conduite, bien plus éloigné que la recluse patiente et résignée, des lois prescrites par l'Évangile.

Oh! c'est une alliance monstrueuse, celle de deux âmes divisées dans leur foi, dans leurs espérances, et le malheur seul peut résulter de ces unions mal assorties. Quel chagrin d'abord de penser que l'être qu'on doit aimer le plus au monde, ou que soi-même, l'on se trompe dans cette importante question de la vie future! Et lorsque de jeunes âmes vous arrivent du ciel

pour être guidées par vous dans la voie qui doit les y ramener un jour, n'est-il pas déplorable de ne pouvoir leur inculquer les convictions qu'on a puisées soi-même au sein de la famille? Hélas! c'est surtout dans ces esprits naissants que se fait vivement sentir l'inconséquence et les tristes résultats de ces alliances impies. Partagés par leurs affections entre les deux croyances diverses, ne pouvant adopter le culte de leur père, sans déchirer le cœur d'une mère et condamner ainsi sa foi religieuse, se demandant sans cesse où est l'erreur, où est la vérité, l'enfant d'un protestant et d'une catholique, partagé, tiraillé par les affections de son cœur et les incertitudes de son esprit, en vient souvent au doute de toute croyance, élevé qu'il est dans l'indifférence de toutes deux.

Hélène n'en était point encore là, et pourtant il y avait un étrange désordre dans cette âme, livrée à ses seules impulsions. Elle voyait maintenant avec crainte et défiance la vie où elle allait entrer; incertaine sur le chemin qu'elle devait prendre, son horizon lui apparaissait plein de dangers et d'embûches; elle ne voyait plus, pour la guider dans l'avenir, une foi universelle, infaillible; et, perdue dans le vague des

incertitudes religieuses, elle ne trouvait de trève aux agitations, aux fluctuations de son esprit préoccupé de l'avenir, qu'en se rejetant sur les souvenirs du passé, et, dans ces souvenirs, la plus belle place appartient à ce jeune homme qui fut le compagnon de son enfance.

Personne ne lui défendait plus cette douce pensée, depuis qu'était mort le vieux chapelain du château. Il n'avait pas été remplacé, et la jeune Hélène s'était vue, avec une sorte de joie, libre de renfermer et de nourrir en liberté dans son cœur cet amour, seule consolation de cette pauvre âme délaissée. En effet, éloignée sans cesse de la personne de la maréchale, à laquelle la présence de sa fille rappelait trop les devoirs qu'elle avait négligés, reléguée par son père dans ce triste château, où jamais il n'est venu, depuis la nuit où se passa la scène de la signature, la pauvre enfant s'attachait de plus en plus à ce cœur qui l'aimait d'un amour dévoué et sans bornes; dans sa triste solitude, les lettres tendres et passionnées que savait lui faire parvenir Mézières étaient autant d'événements heureux qui venaient rompre l'uniformité de sa vie et lui donner, pour longtemps, de la joie et de l'espoir.

Dans ce vieux château, dont le séjour semblait si triste à la jeunesse ardente d'Hélène, une austère et sombre figure, celle de Doloride, paraissait s'harmoniser avec les pierres brunes, les tentures sombres et les silencieuses galeries. Glissant dans les vastes salles désertes comme une ombre échappée au tombeau, la pâle et noire fille du juif ajoutait encore, par ses apparitions rares et lointaines, à l'aspect funéraire de cet asile de la souffrance. Doloride, plus maigre et plus hâve encore qu'avant la nuit funeste où son père, effrayé, la prit pour un spectre demandant vengeance, Doloride est la seule habitante du château qui ne maudisse point ces murs qui la cachent dans son malheur, dans son abandon: c'est là qu'elle a trouvé un abri, c'est là qu'auprès de la maréchale, à laquelle elle a voué maintenant toute son existence, elle peut dérober au monde sa honte et ses chagrins; c'est là qu'elle trouve à la fois une maîtresse et une amie dont la douleur et les larmes sympathisent avec ses larmes et sa douleur. Plus calme, plus résignée qu'autrefois, la juive ne demande plus au ciel de la venger; toujours au chevet de la maréchale, et cherchant à calmer son âme par des paroles d'espoir et de consola-

tion, elle ouvre bien souvent le livre de celui qu'ont crucifié ses pères, et si le cœur ulcéré de Marguerite se ferme au baume divin qui peut seul la guérir, l'âme tendre de Doloride aspire avec ardeur la parole de vie et sent fuir loin d'elle le désespoir, le doute et le découragement.

Elle s'étonne que les secours qui la raniment n'agissent pas avec la même puissance sur madame de Saint-André; l'état alarmant de sa maîtresse désole la pauvre Doloride, et, en refermant le livre saint dont la maréchale n'a point écouté la lecture, elle se dit qu'il doit y avoir autre chose encore dans cette belle religion chrétienne. Lire de hauts enseignements et de divins préceptes, les goûter et les méditer, est chose possible à celui dont l'esprit et le cœur sont libres et détachés des passions humaines; mais pour l'âme qu'elles oppriment de tout leur poids, il faut un secours divin plus actif, plus direct!..... Il faudrait, s'écriait Doloride, il faudrait un miracle d'amour pour relever cette pauvre âme vaincue par l'amour! Si le Christ est vraiment Dieu, s'est-il donc borné à donner aux hommes de sages lois sans les aider à les accomplir? La mère vigilante ne se

contente pas d'indiquer à son enfant, tout jeune et faible encore, la route qu'il doit parcourir; elle s'approche de lui pour l'aider, l'encourager, le relever s'il tombe, et lui dire : Je suis là, marche sans crainte, enfant!...

Et à cette idée d'une mère dirigeant, guidant et protégeant son fils, la pauvre Doloride se prenait à pleurer; elle songeait à ce jeune Mézières, lancé seul dans le monde, sans famille, sans amis, sans protecteur; car elle avait appris la résolution violente qui lui avait fait quitter le maréchal, et, par suite, la religion où il avait été élevé. Elle qui sait combien sa maîtresse, malheureuse et souffrante, trouve peu de consolations dans les nouvelles croyances adoptées par elle, plaint Mézières qui s'est engagé dans la même voie. Les passions si vives du jeune homme seront-elles mieux maîtrisées ou réglées que celles de la jeune femme? Sans puissance sur les sens et sur l'âme de madame de Saint-André, les enseignements de Calvin en prendront-ils davantage sur l'esprit sans frein, sur le sang bouillant de Mézières? Elle en doute... et tout ce qu'elle apprend de l'officier de l'armée des princes confirme ses craintes. — Mézières se livre tout entier aux dissipations, aux enivrements

de la vie des camps. Intrépide, fougueux, et même téméraire, il est partout où il y a un danger et une chance de péril, de plaisir ou de gloire. Il l'a promis, il fera son chemin, il parviendra à la fortune, à la grandeur, si ce n'est comme catholique; ce sera comme protestant!... Il n'est pas encore arrivé!

Mais le château de Mézières, ce triste château, dont les murs noircis par le temps semblent couver quelque catastrophe prochaine, n'est pas le seul lieu qui renferme des figures de notre connaissance. Occupons-nous aussi de celles que nous avons vues au château d'Anet; et voyons ce qui s'est passé pendant l'année qui vient de s'écouler dans cette demeure si élégante, si coquette, où Diane de Poitiers, dernier débris de l'âge de la chevalerie, offre avec les modes, les mœurs d'une époque nouvelle, le contraste qui ressortirait de l'anneau tombé d'une main de châtelaine dans un écrin tout moderne.

Là aussi peu de serviteurs, mais actifs, empressés, diligents et dociles; des salles, des galeries vastes et vides, mais chaque jour, aérées, nettoyées, et laissant entrer librement le soleil qui vient se mirer dans leurs glaces et leurs do

rures ; dans les cours, une foule de pauvres accourus des villages voisins pour chercher les aumônes que madame de Valentinois octroie largement à un jour de chaque semaine. Une blonde jeune fille, Ève Métézeau, chantant et travaillant à la fenêtre de cette tourelle carrée, et s'interrompant quelquefois avec un gros soupir pour chercher de l'œil la terrasse où Mézières vint lui faire ses adieux ; enfin, dans la chapelle, le révérend Guillaume de Bèze, priant avec ferveur pour la conversion des pécheurs, surtout pour celle de son frère Théodore, toujours à l'œuvre pour le compte de l'hérésie, toujours ballotté par la tempête des partis, par le vent des passions ; pour son frère, mêlé à toutes les querelles de la plume, disposé à prendre part à tous les combats de l'épée ; pour son frère qui prélude aux actes de violence par cette déclaration faite au nom des églises réformées : Il est permis de prendre les armes pour défendre sa croyance opprimée !

La grande et noble figure de la duchesse de Valentinois domine et remplit toujours le gracieux et magnifique séjour d'Anet. Depuis quelque temps même, une douceur, une patience, une humilité toutes nouvelles sont venues join-

dre à ses grandes qualités un parfum exquis de perfection chrétienne. Les paroles du vieux prêtre n'ont pas été sans fruit; le pas qu'il lui reste à franchir pour arriver à la réparation exemplaire des scandales de sa vie passée, elle va bientôt le franchir. L'abbé Guillaume l'y a amenée par degrés... Déjà l'on parle dans le château de la possibilité d'un départ prochain, et l'on dit que madame la duchesse pourrait aller finir ses jours ailleurs que dans sa maison d'Anet.

Et maintenant que nous nous sommes mis au nouveau point de départ de tous ces personnages impatients de rentrer dans la carrière, maintenant que, sous les visières soulevées, je vous ai montré leurs visages, afin que vous les reconnaissiez bien, et qu'en les voyant reparaître dans la lice vous sachiez tout de suite d'où ils viennent et ce qu'ils veulent, ne perdons point de temps! Sonnez, trompettes! et vous, hérauts, appelez l'attention des spectateurs en criant comme dans les vieux tournois : Laissez aller! laissez aller!!

LIVRE SECOND.

DREUX.

I.

L'Hôtel-de-Ville de Dreux ne manque ni d'élégance ni de dignité; c'est un donjon massif et carré orné de deux petites tourelles qui sortent de ses flancs comme deux branches du tronc d'un grand chêne.

Ces deux tourelles accompagnent le vieil édifice, et montent avec lui jusqu'à une certaine hauteur, opposant à l'angle aigu que forme son grand toit couvert en ardoises, le contraste de la gracieuse courbure de leurs dômes jumeaux.

La force et l'élévation du donjon, les grandes

fenêtres de ses deux étages; au rez-de-chaussée, son perron de six marches, sa porte cintrée que Jacques Lefebvre, *tailleur d'images*, orna, pour la somme de douze livres tournois, de la représentation des trois vertus qui font la sûreté des villes, donnaient à la construction communale l'importance que la bourgeoisie des anciens temps devait mettre à tout ce qui rappelait la conquête de ses franchises, à tout ce qui pouvait aider à les maintenir. L'on voyait encore sur la façade principale l'échiquier avec son entourage de branches de gui et de chêne, qui est l'écusson de la ville, et, plus haut, le cadran de l'horloge où étaient figurés les mouvements et phases de la lune; puis, enfin, la cloche de cette horloge, nichée comme une poire à la dernière branche, dans la lanterne du haut beffroi, que couronnait la *banvolle* aux couleurs de Dreux.

Or, le 16 de décembre de l'année 1562, une grande agitation, un tumulte inaccoutumé poussait dans tous les sens, autour de cet Hôtel-de-Ville, une foule flottante de bourgeois, d'ouvriers, de vignerons du Val-Gelé et de paysans des environs. Ce n'était point l'activité bruyante et commerciale des marchés du lundi, alors que les sacs de blé s'entassent sous la grande

halle, et que, montés sur ces sacs, les marchands, les acheteurs défendent leurs intérêts, s'appellent, s'apostrophent, et concluent leurs marchés en se frappant dans la main; alors que les panniers des femmes de la campagne se heurtent autour de l'image en cire de saint Hubert, apportée par quelque pèlerin qui chante l'histoire du grand saint en vendant des colliers bénits à sa châsse, ou autour du crieur de la ville annonçant, après deux sons de sa trompe, la nouvelle fixation faite, par MM. les échevins, du prix du pain pour la semaine. Cette fois, une préoccupation plus vive que celle du gain ou de la curiosité donne de l'action aux hommes et surtout aux femmes qui se pressent dans les alentours de la maison de ville, une émotion inaccoutumée impressionne leurs physionomies et accentue leurs discours. Ces figures et ces voix sont presque toutes empreintes de terreur ou de colère, de sombre résignation ou d'exaltation religieuse; et pourtant quelques éclairs de joie qui passent dans de certains regards, un rire ironique qui s'élève à la dérobée au milieu des clameurs passionnées, prouvent que l'événement du jour n'est pas pour tout le monde un sujet de tris-

tesse ou d'effroi. S'il y a désolation chez les uns, il y a espérance chez les autres. La guerre civile est aux portes, et son bruit, qui gronde comme un tonnerre lointain, vient réveiller dans la ville les intérêts qu'étouffait le parti dominant, et raviver les opinions qui se taisaient prudemment devant l'impossibilité ou l'éloignement du triomphe. Maintenant, la lutte est imminente, quelle en sera la chance? Comme les spectateurs d'une roulette, attendant que la boule se case, et dont les vœux diffèrent selon la place de leur enjeu, à l'approche d'un coup décisif, catholiques plus ou moins convaincus, huguenots plus ou moins intéressés au triomphe de la réforme, s'exaltent plus ou moins dans leurs craintes et dans leurs espérances : les premiers sans réserve et à figure découverte, car ils sont encore les plus forts, les seconds plus tacitement et en conservant le masque de l'indifférence et de la froideur.

La grosse cloche sonne lentement; les quarante notables qui composent le corps de ville, en ce moment, sont assemblés pour aviser aux moyens de défense; la délibération est orageuse, car parmi les citoyens qui y prennent part, quelques-uns, on le sait d'avance,

penchant en secret pour la réforme, ou, craignant les suites d'une défense, veulent examiner si ce serait chose contraire à leurs devoirs et à leurs serments de fidélité, d'ouvrir les portes à un prince du sang se présentant au nom du roi, et porteur de lettres dans lesquelles la reine-mère l'appelle à son secours, et le prie de venir briser les chaînes où les triumvirs la retiennent, elle et son fils.

Condé a passé l'Eure à Maintenon; il est à la tête d'une armée en retraite, mais qui n'a pas encore été entamée; il s'avance vers Dreux, et l'on comprend de quelle importance serait pour lui l'occupation d'une ville fortifiée où il trouverait des vivres en abondance, et qui lui donnerait le moyen d'éviter la bataille, car MM. de Guise, de Montmorency et de Saint-André se sont mis en marche pour atteindre les huguenots; et si, forcé de se mesurer en rase campagne avec les catholiques, Condé en appelle à la dernière raison des peuples et des rois, quel avantage ne trouverait-il pas à s'appuyer sur un point aussi important! C'est un appui qui peut donner le gain de la journée, c'est une retraite assurée en cas de défaite. Dreux restera-t-il aux catholiques? Dreux sera-t-il aux protestants? Voici la question

qui s'agite autour du tapis vert dans la grand'-salle où sont réunis les quarante ; question d'une immense gravité, car en pensant aux conséquences d'une première victoire gagnée par les protestants, en se rappelant que Catherine est toute prête à suivre la croyance du vainqueur, quel qu'il soit, on peut la traduire, cette question, par ces mots : La France sera-t-elle protestante? La France sera-t-elle catholique?

Le peuple se presse aux alentours de la maison de ville ; il gronde, il menace comme s'il avait le pressentiment des choses qui s'y disent : en effet, les mots de traité, de conciliation, de tolérance, de paix y sont prononcés; ils le sont timidement, il est vrai, car en bas la voix populaire fait entendre son cri, et ce cri : « Guise et la messe toute seule ! » parvient jusqu'aux oreilles de ceux qui voudraient installer dans la ville le prêche à côté de la messe.

Debout, appuyé contre l'un des piliers de la halle, couvert de sa cape grise, sa grande houlette entre ses mains et ses deux chiens à ses côtés, le vieux de Mont-Musset, le père Beaudouin, l'un des acteurs de notre premier acte,

tenait les yeux fixés sur l'une des fenêtres de la chambre du conseil ; car, de temps en temps, à cette fenêtre, se montrait un personnage regardant la foule avec indifférence, mais dont les gestes, quoique très-insignifiants en apparence, n'étaient pas dépourvus d'intérêt pour l'observateur. En effet, cette remarque n'avait pas échappé au vieux berger. Chaque fois que la même figure se montrait agitant son mouchoir blanc, ou retroussant sa moustache en mauvais garçon, ou bien encore, appuyant un doigt sur sa bouche ou sur le quatrième bouton de son pourpoint, quelques-uns de ceux qui attendaient le résultat de la délibération demeuraient gais ou tristes, silencieux ou vociférants. Ces signaux allaient même plus loin que la place pour laquelle ils semblaient d'abord destinés; car un jeune homme au teint jaune, bruni par le soleil, un jeune homme vif, alerte et bien découplé, sous son costume de porte-balle, avec le gros bâton de cornouillier, la boîte sur l'épaule, et la plume de coq au chapeau, à chaque nouveau signe du bourgeois à la croisée, gagnait l'autre bout de la halle, d'où l'on apercevait les fenêtres du château, qui s'élève à pic au-dessus de la ville. De ce château,

la vue plonge sur la place de la halle, et l'on découvre ce qui se passe dans la rue voisine, comme du premier d'une maison on aperçoit ce qui se passe dans l'allée de son jardin. Or, je ne sais quelle femme mystérieuse, placée à ce point élevé, la figure collée à la vitre de l'une des chambres des anciens comtes de Dreux, regarde avidement les signes que répète l'inconnu; toujours est-il que ces signes lui sont adressés, et que, de temps en temps, un voile blanc ou noir, agité à cette même fenêtre, leur sert de réponse, et va, sur la place de la ville et jusque dans le lieu où l'on délibère si l'on traitera avec Condé, activer, ou réprimer l'ardeur des partisans secrets qui obéissent à ce signal.

Le vieux berger suivit quelque temps le manége, et le suivit avec d'autant plus de curiosité qu'il croyait reconnaître, qu'il reconnaissait bien certainement l'émissaire le plus actif, l'agent le plus empressé de cette correspondance aérienne.

Il s'approcha de lui au moment où, le télégraphe ne jouant plus, l'étranger se tenait immobile, attendant le moment de se remettre en route.

— Eh bien! mon jeune maître, lui dit-il, en

lui frappant sur l'épaule, le commerce va-t-il un peu ?

— Non ! répondit brusquement le jeune homme sans regarder le berger.

— Je le crois bien, reprit le vieux, il s'agit maintenant d'une chasse tout autre que celle qui se fait avec des faucons et des gerfauts.

Le porte-balle devint très-rouge et regarda le vieillard.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, brave homme, répondit-il d'un ton assez assuré.

— Je connais le genre de commerce qui vous amène ici, dit le paysan en se baissant à son oreille, vous et cet autre particulier qui vous fait en ce moment un signe d'intelligence.... C'est votre associé, sans doute?.. Qu'y a-t-il dans cette boîte? ajouta le vieillard, sans doute un faucon bien dressé, tout prêt à porter une grive déplumée aux pieds de quelque belle jouvencelle? Il s'agit bien de cela, maintenant! En vous voyant ainsi fourvoyé dans cette ville où l'on ne songe qu'à batailler, mon habile dresseur d'oiseaux à l'usage des dames, c'est le cas ou jamais de vous crier : Mauvaise chasse !

Ces mots, qui nous apprennent à qui parlait le vieux berger, mirent également Mézières sur la voie ; car il reconnut aussi celui qui venait si mal à propos le relancer dans un lieu plein de dangers pour un officier de l'armée protestante, pour un familier de M. le prince de Condé en personne.

— Eh bien ! lui dit-il à demi-voix, d'un ton ferme, quand même je serais celui que vous avez vu en autre lieu et sous un autre habit, qu'est-ce que cela prouverait?

— Cela prouverait, dit le vieux catholique en baissant la voix, que je n'aurais qu'un mot à dire, mon maître, pour vous faire pendre, vous et votre camarade, à l'un des piliers de cette halle !

— Vraiment ! reprit le jeune homme sans paraître trop ému, et comment cela?

— Je sais d'où vous venez, et ce que vous faites ici, dit gravement le berger ; et, pour le savoir, il n'a pas fallu être plus sorcier que pour annoncer certain jour le résultat d e votre chasse. Cette fois, c'est un ange, un bon ange qui m'a mis au courant de vos affaires...

— Hélène ! dit vivement l'ancien page de madame de Saint-André.

— Pauvre chère demoiselle, qu'elle a souffert, qu'elle a gémi, qu'elle a pleuré en apprenant le damnable parti que vous avez pris ! Ah ! jeune homme, jeune homme, quel cœur vous avez affligé, quelle âme vous avez tourmentée ! Quelle âme, par votre exemple, vous avez peut-être pour toujours enlevée au ciel !... Oui... l'on est jeune, violent, emporté; pour se venger d'une offense, quand notre Dieu alla jusqu'à pardonner celle de la croix, on va jusqu'à changer de religion ; on se dit : Si je me trompe, j'en porterai seul la peine... Eh bien non ! l'on ne tombe pas seul ; car votre chute, quelque léger que vous soyez, a toujours son retentissement, et vous serez doublement puni si d'autres tombent par vous... Oui, oui, vous serez horriblement puni, surtout si près de vous une pauvre fille, déjà ébranlée par l'exemple de sa mère, par le spectacle des débordements d'un père païen dans son catholicisme, éprouve, en apprenant votre apostasie, de nouvelles faiblesses dans sa foi, de nouvelles et plus grandes incertitudes dans sa croyance...

— Quoi! mademoiselle de Saint-André voudrait comme moi...

— Arrière, Satan! s'écria le vieux berger en repoussant l'officier déguisé, car votre joie est horrible comme celle de l'ennemi des hommes, en apprenant que le nombre de ses victimes va s'augmenter.

Mézières lèva les épaules, et fit quelques pas vers la foule, qui grossissait sous les fenêtres de la maison commune. Le berger le suivit, et, par un mouvement de réflexion, se rapprochant de lui, il lui dit à l'oreille d'une voix grave et sévère :

— Écoutez pourtant ce qu'il me reste encore à vous dire, monsieur; et écoutez-moi attentivement; car, maintenant, c'est chose sérieuse entre nous. Vous complotez ici quelque chose pour le prince de Condé, le chef des rebelles en armes qui s'approchent de cette ville... Vous voulez lui livrer Dreux! Ne m'interrompez pas, depuis une heure je vous suis dans vos pas et démarches; ce que je dis, j'en suis sûr : vous voulez livrer Dreux au prince de Condé, et, pour ce faire, vous vous entendez avec les huguenots qui, toutes les nuits, se réunissent dans la grange de Nuisement. Il y a quelqu'un au

château qui dirige votre conduite... Quel est ce quelqu'un ? Je n'en sais rien encore, quoique j'aie vu, très-distinctement vu, une femme en deuil se montrer à l'une des fenêtres du vieux manoir. Mon devoir de bon catholique, car je ne change pas moi, monsieur, et je veux mourir catholique dans mon lit ou sur le champ de bataille, s'il le faut; mon devoir de bon catholique serait de crier là, au milieu de cette foule : Citoyens, accourez! saisissez ce porte-balle, c'est un espion de Condé... Le mot est dur, j'en conviens; à qui la faute? Si je le disais tout haut, votre affaire serait bientôt faite... Mais je suis bon homme; j'ai pitié de votre jeunesse et espoir dans votre retour... Qui sait? le bon Dieu est si bon! et puis, cette jeune et belle demoiselle qui est toujours si occupée de vous! ça lui ferait trop de peine, aussi, de savoir que vous avez été pendu sous les halles de Dreux... Je ne parlerai donc pas, mais à une condition : c'est que, tout à l'heure, à l'instant même, vous allez sortir de la ville... Point d'hésitations, ou je n'hésite plus, moi, et tout haut je déclare...

En ce moment, de grands cris s'élevèrent sur la place; la tournure toute pacifique que prenaient les

délibérations dans l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville avait transpiré au dehors, et le mécontentement populaire s'exprimait en clameurs furieuses.

— Non, non, point de traité avec les huguenots!

— Au feu Condé!

— A l'eau les parpaillots!

— Des armes! aux murailles! assez délibéré! aux murailles!

— Tuez ceux qui parlent de recevoir les hérétiques à Dreux!

— Les bourgeois trahissent la messe... A bas les bourgeois!

— Appelez les vignerons du Val-Gelé!

— Ils viendront et leurs femmes aussi! cria une femme dont l'exaltation semblait produire beaucoup d'effet sur le peuple. Aux brandons! aux brandons! ajouta-t-elle, c'est bientôt la veille de Noël! aux brandons! Nous brûlerons les hérétiques et leurs partisans! et d'une voix forte elle cria : Noël! Noël-Nolé!

— Noël-Nolé! répéta la foule exaspérée par ce cri tout-puissant à Dreux, car il rappelle cette cérémonie des flambards que la tradition des siècles a enracinée dans le pays.

Celle qui ajoutait ainsi la puissance de ce

souvenir à l'énergie des passions en effervescence dans ce moment, était une simple vieille femme du peuple; voûtée par le travail, hâlée par le soleil, coiffée d'un mouchoir rouge qui laissait échapper de longues mèches de cheveux gris tombant sur son front et ses joues, elle tenait une faucille à la main; cette arme qu'elle brandissait, l'éclat de ses yeux, ses pieds nuds, ses gestes frénétiques, la faisaient assez bien ressembler à l'une de ces antiques prêtresses qui, sorties de la forêt de Dreux, venaient se mêler aux Gaulois assemblés, pour leur distribuer le gui et leur rappeler les vieux usages et la vieille liberté!

Un nouveau spectacle exalta encore les ressentiments de ces catholiques ameutés, car, dans ce moment, on cria dans la foule :

— Place, place aux religieuses du Moutier de Marville! elles arrivent pour trouver asile derrière nos remparts; car les mécréants qui s'approchent ont juré haine aux couvents et mort à la chasteté de toutes les nonnes du royaume très-chrétien.

— Voyez-vous leur procession qui débouche sous la porte Chartraine? elles portent en dépôt

à l'église Saint-Pierre les vases, les reliques, la croix et la bannière de leur chapelle.

— Vengeance, citoyens! criait-on sur le passage des religieuses; vengeance! Dans leur retraite, les huguenots ont brûlé Arcueil, Montrouge et Vaugirard; à Saint-Arnould, à Ablis, au Préau, à Gallardon ils ont pillé les églises, ouvert les tombeaux des morts, et tiré comme au blanc des coups de pistolet dans des hosties consacrées!

— Vengeance! répétait le peuple au dernier paroxysme de la fureur; car l'aspect des saintes filles chassées de leur couvent par les ennemis de l'autel mettait sous ses yeux le tableau vivant de leurs excès.

— Oui, criez! criez! reprenait la femme du peuple que nous avons déjà entendue; ce ne sont pas des cris qui empêcheront les huguenots de venir!

— Et dire, Madeleine, s'écria un vigneron en s'adressant à la femme plus que jamais exaltée, dire qu'il n'y a personne ici capable d'employer tous les bras qui veulent s'armer pour le maintien de la sainte religion!

— Où êtes-vous, Guise et Montmorency? disait un invalide.

— Si seulement la dame d'état, cette Diane de Poitiers, qui donna de si bons conseils aux rois pour l'extinction des hérétiques maudits, si Diane de Poitiers était parmi nous, reprit Madeleine Fauquier, vous verriez marcher droit tous ces bourgeois pacifiques.

— Honte! cria un vieillard, honte à la ville où, pour continuer à prier Dieu comme l'ont prié vos pères, vous en êtes réduits à désirer la présence d'une femme!

— Une femme de tête vaut mieux que cent hommes qui ne savent que faire de leurs bras, répondit la faiseuse de harangues; voyez si ces fainéants se bougent... On leur dit, on leur crie qu'il est question là-dedans de traiter avec les huguenots, d'introduire dans Dreux les renégats qui profanent les églises, qui détruiront les fonts de baptême de nos enfants, les tombeaux de nos pères, et ils n'ont pas encore brûlé cet Hôtel-de-Ville et ceux qui s'y occupent à nous vendre! Mais il faut en finir, et puisque les hommes ne veulent pas se conduire en hommes, je vais aller partout appelant les femmes au secours de notre religion qu'on trahit... Aux armes! aux brandons! aux brandons!

Un mouvement furieux, instantané, poussa

cette foule hurlante sur les portes de la maison commune.

En ce moment, le vieux de Mont-Musset, qui ne perdait pas de l'œil son huguenot, entendit quelqu'un qui lui disait à l'oreille :

— Il faut faire une diversion pour sauver nos partisans de l'Hôtel-de-Ville. C'est l'ordre d'en haut.

Le berger regarde d'où lui vient cet avis inattendu : il aperçoit à ses côtés une autre femme; elle est grande, jeune et belle, celle-là. Vêtue en paysanne beauceronne, elle a le teint blanc et rose, et ses mains délicates annoncent une nature plus fine que celle du village, et des habitudes de grande dame de la ville et peut-être même de la cour.

— Pardieu! dit en lui-même le paysan, voilà, ou je me trompe fort, le pendant de mon porte-balle... C'est une villageoise, comme moi je suis un grand seigneur. Elle m'a vu causer avec celui qu'elle aide sans doute ici dans ses manigances, et elle croit que je suis des leurs.

Et comme le vieux la regardait avec surprise, la fausse paysanne se baissa encore à son oreille et lui dit tout bas, comme pour ôter toute incertitude de son esprit :

— Catherine et Condé !

— Catherine et Condé, répéta le berger à part lui, je comprends... c'est le mot d'ordre de l'alliance que l'on veut contracter à Dreux, et c'est pour la sanctifier qu'on y veut installer le prêche. Catherine et Condé ! c'est bon, je m'en souviendrai : ça peut servir en cas de besoin.

Mais l'ordre *d'en haut* n'a pas été vainement transmis aux agents du complot disséminés sur la place, et la fureur populaire a été poussée dans une nouvelle direction.

Une querelle a été le moyen qu'ils ont employé pour donner le change aux esprits et détourner de l'Hôtel-de-Ville les bras furieux qui l'allaient assaillir.

Madeleine Fauquier a été la cause de cette rixe imprévue.

— Là ! là ! ma commère de la rue du Puits-de-la-Chaîne, lui avait crié du pas de la porte de sa boutique de traiteur un gros homme en tablier blanc et les bras retroussés comme un honnête pâtissier qui vient de mettre la main à une fournée de brioches ; quelle mouche vous a piquée, que vous vous trémoussez de la sorte ? Vous voici en nage, pardieu, comme si vous

m'eussiez aidé à faire lever ma pâte devant le four du *Palais des noces*.

— Allez au diable, vous et votre palais des noces, marchand de cochelins, avait répondu la femme en le toisant. Puisque les hommes, à cette heure, gardent le tablier, ai-je tort de crier aux femmes de reprendre la cuirasse, le surcot et l'arquebuse? Je vous demande un peu, avait-elle ajouté en se retournant du côté d'autres commères qui passaient le long des halles, ce que nous deviendrions, nous et nos enfants, si nos hommes, au lieu de veiller aux remparts et de faire le guet à la porte Chartraine, ainsi que celui-là, se prélassaient devant chez eux et restaient les bras croisés, immobiles comme saint Ursin dans sa niche.

— Aux murailles! aux remparts! avaient crié les femmes en se groupant vis-à-vis de la porte du *Palais des noces*.

Les mots de paresseux, de lâche, le nom plus terrible de huguenot, s'étaient élevés bientôt d'un premier rassemblement, qui, dans un clin d'œil, se trouva grossi de tous les furieux ameutés aux portes de l'Hôtel-de-Ville.

— Cette hôtellerie est un nid de parpaillots,

s'écria un voisin jaloux de la prospérité du *Palais des noces.*

— C'est un repaire de conspirateurs, ajouta une voix, celle du maître de l'auberge de la *Tête-noire,* que les succès de son rival avaient souvent empêché de dormir.

— Moi je suis d'avis qu'on en finisse en une bonne fois avec les partisans des hérétiques, reprit un troisième interlocuteur, dont le nom se trouvait souvent répété dans le livre des sommes dues au *Palais des noces,* et qui espérait que les assaillants prendraient ce livre pour quelque recueil à l'usage du prêche et en feraient bonne justice.

— L'autre nuit, pas plus tard, il est arrivé dans cette auberge de Lucifer une pleine voiture de huguenots.

— C'est vrai, ça ! j'ai vu le carrosse arrêté à la porte, reprit d'un air piqué la *Tête-noire,* et dans la salle basse, se tenaient des hommes qui avaient, je vous l'assure, de très-mauvaises mines...

— Quels sont ces voyageurs? Que sont-ils devenus?

— Ce sont ceux qui complotent...

— Qui ont ensorcelé nos échevins..

— Qui soudoient la trahison !

— Il y avait un homme noir qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à un ministre...

— Tavernier de malheur, nous diras-tu quels sont ces gens?...

— Et si je n'en sais rien, répondit l'aubergiste, qui, toujours sur le pas de sa porte, essayait de faire tête à l'orage.

— Tu le sais, tu le sais... ce sont des huguenots comme toi!

— Je suis catholique, aussi bon catholique que vous, s'écria le maître de l'hôtellerie du *Palais des noces* en levant la main et en montrant au-dessus de sa porte une bonne vierge de plâtre dans sa niche, ornée de bouquets blancs.

— Mais enfin, qui as-tu reçu chez toi?

— Le *Palais des noces*, s'écria le traiteur, dont la voix pouvait à peine se faire entendre au milieu des vociférations du populaire, le *Palais des noces* est ouvert à tout voyageur, et je n'ai aucun droit pour demander à ceux qui s'y présentent : Priez-vous Dieu en français ou en latin?

— Je crois bien, dit un des plaisants de l'émeute, qu'est-ce que ça lui fait à lui, qui est grec? Il n'entend que le son de la bourse de ses pratiques.

— Toujours est-il, j'en fais l'aveu, que j'ai reçu ici hier, reprit l'aubergiste, une femme, une grande dame, à en juger par le nombre des gens de sa suite, la beauté de son carrosse et de ses chevaux. — Qui est-elle? je n'en sais rien : ceux qui l'accompagnent gardent sur son nom, sur ses titres, le plus complet silence... Moi, je l'ai prise d'abord pour une dame de quelque château des environs fuyant devant l'armée des princes.

— Vous le voyez, dit la femme qui d'abord avait appelé la présence de madame la duchesse de Valentinois, vous voyez qu'une grande dame se cache ici... c'est une des huguenotes de la cour.

— Qui sait si ce n'est pas Condé déguisé en femme?

L'absurdité est toujours de mise dans les temps de révolution et d'émeute populaire. Le sens commun du peuple étant obscurci par les vapeurs de l'ivresse, qu'elle soit politique ou religieuse, il ne reste plus que sa crédulité, et il n'y a pas de sot conte, pas de supposition déraisonnable, qui ne soient accueillis par lui : c'est même à des bruits de cette nature qu'il s'arrête le plus volontiers.

— Condé déguisé s'est rendu à Dreux, s'écrient les assaillants du *Palais des noces*, il se cache là, lui et une partie de son armée; dans la nuit, on ouvrira les portes à ceux qui sont restés dehors, et nous serons tous égorgés!!

— Citoyens, reprenait l'aubergiste, ce n'est point Condé, c'est bien une femme, et même une vieille femme, retenue ici par une indisposition subite qui la cloue dans son lit, lorsqu'elle devrait être déjà bien loin sur la route de Bretagne.

Les paroles du traiteur n'y firent rien. C'était un parti pris; Condé était là en personne, la voix de Dieu disant le contraire eût à peine été écoutée.

— Où sont ces voyageurs? Conduisez-nous vers eux. — Non. — Eh bien! entrons, amis, battons la maison; que pas un coin, pas un recoin n'échappe à nos regards... nous aurons bientôt trouvé les huguenots qui s'y cachent!

Et, malgré les efforts de maître Cochelin, la foule se précipite, escalade les fenêtres du rez-de-chaussée, enfonce les portes... en un clin d'œil le *Palais des noces* est au pouvoir des envahisseurs.

— Par ici, par ici, criait, en marchant à leur tête, Madeleine Fauquier, qui semblait au courant des êtres de la maison; au premier étage se trouvent les appartements d'honneur : c'est là que doivent se tenir des gens de cette importance.

On arrive. La porte qu'indique la femme est ouverte de force. Ils entrent... Eh bien, quoi ! qu'est devenue leur fureur? que sont devenus leurs cris de menace et de colère?... Tous tombent à genoux, tête découverte, tous s'inclinent, tous se taisent. C'est qu'un spectacle étrange, étrange du moins pour ces catholiques furieux, se croyant près de mettre la main sur des huguenots, a frappé leurs regards en entrant dans la grand'salle.

Sur un de ces grands lits du temps qu'exhausse une estrade, et que des panaches aux quatre coins décorent comme un dais, une femme, belle encore dans sa verte vieillesse et, dans son déshabillé de malade, propre, avenante et soignée, se tient immobile, les mains jointes, et les lèvres agitées par la prière : car en face de son lit, aux tremblantes clartés des cierges qui l'entourent et qui brillent au milieu de la demi-obscurité de ces lieux dont les fe-

nêtres et les rideaux sont soigneusement fermés, un prêtre, recouvert de ses habits sacerdotaux, debout devant une table, qu'une nappe blanche et fine, des vases de fleurs artificielles, un crucifix d'ivoire, une pierre consacrée, ont changée en autel, consacre l'hostie qu'attend la malade.

Agenouillés autour du lit, quelques vieux serviteurs, quelques femmes de sa suite semblent prier avec effusion.

L'irruption des gens de Dreux à la porte de la chambre avait à peine interrompu l'auguste cérémonie. Seulement Madeleine Fauquier s'était approchée du lit, et relevant le rideau de son côté, elle s'était écriée, en regardant celle qui s'y trouvait :

— Madame la duchesse de Valentinois!

— Priez pour Diane de Poitiers! avait repris celle-ci avec un grand calme et une complète humilité.

Et ce nom de Diane de Poitiers, si puissant sur les catholiques à cette époque, sa réponse, l'aspect vénérable de l'abbé Guillaume se retournant aussi vers le peuple pour dire : Priez, mes frères! avaient changé la fureur en étonnement, et les projets de vengeance en actes d'adoration : tous s'étaient agenouillés.

Et parmi cette foule prosternée, deux hommes seulement n'ont pas fléchi le genou ; trop engagés dans la chambre pour en sortir, ou repoussés par ceux qui se pressent à la porte, ils sont forcés de subir l'acte catholique qui va s'accomplir et contre lequel se soulève en secret leur incrédulité ou leur orgueil.

L'un de ces hommes est Mézières qui, pour échapper au vieux berger, a suivi la foule dans son irruption terrible et soudaine. L'autre... Oh! comme le prêtre, qui se retourne encore vers le peuple, tressaille et pâlit en reconnaissant cette tête qui se tient droite et menaçante, comme celle de la révolte, et domine tous ces fronts inclinés! Ce regard froid, ce sourire dédaigneux, troublent le prêtre jusqu'au fond de son âme ; car il se trouve encore en présence de son frère, de son frère toujours l'enfant rebelle de l'Église, de son frère placé au milieu d'ennemis furieux, et que sa contenance hautaine et irrespectueuse ne peut manquer de trahir.

Le vieillard se recueille, s'humilie devant Dieu, et, ranimant ses forces, il continue les prières du sacrifice.

Quand tout fut prêt, quand les mots mystérieux qui changent le pain sur l'autel eurent été

dits, quand le prêtre, tenant l'hostie entre ses doigts, se retourna du côté du lit de celle qui attendait, il rencontra encore le regard du frondeur, et dans ce regard se lisait le sentiment de mépris qu'il avait exprimé avec tant d'amertume en parlant un jour des scandales donnés par la vie de Diane. Ce regard interrogeant son frère, semblait lui demander : Où est la réparation?

Diane, soutenue par Ève Métézeau et par deux de ses femmes, s'était levée sur son séant; arrêtant d'un geste plein d'humilité le prêtre au pied de l'estrade de son lit, elle regarda le peuple qui se pressait dans sa chambre et aux portes; car la nouvelle de sa présence à Dreux avait attiré à l'hôtel du *Palais des noces* une nouvelle foule de curieux; puis, d'une voix claire, nette et ferme, elle prononça ces paroles :

— Je suis heureuse que vous soyez tous venus pour assister à l'acte qui met le sceau à ma réconciliation avec Dieu. Je voudrais que cette enceinte s'agrandît aux dimensions de votre église, et qu'à ma voix pût s'y réunir toute cette ville, si voisine d'un lieu où se passa mon ancienne et criminelle vie; ce serait pour lui demander pardon, comme je le fais à vous tous qui êtes ici, des scandales que j'ai pu donner. Je

prends à témoin ce saint prêtre, de qui j'attends le corps de mon sauveur, je le prends à témoin de mon repentir, de mes remords et de l'engagement que j'ai pris de finir dans la pénitence une existence aussi souillée. Priez Dieu qu'il me donne le temps et la force de réparer par l'exemple d'une vie chrétienne le mal que j'ai pu occasionner par l'exemple de cette vie idolâtre, qui, trop longtemps, hélas! a dû vous scandaliser. Je suis heureuse, au milieu de la maladie et des souffrances qui m'ont retenue ici, au moment où je me rendais au couvent de Marville, d'avoir trouvé cette occasion d'humilier ma misérable vanité, et de vous demander à tous pardon, prières et pitié! Puis, frappant sa poitrine, elle ajouta : O mon Dieu! je ne suis pas digne que vous vous approchiez de moi, car je suis une Samaritaine; mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie.

Le prêtre attendri monta alors sur l'estrade, et, s'approchant de Diane, il lui donna la communion. Le moment était solennel : ce vieux prêtre qui bénit et console, ce peuple qui prie, ces femmes qui sanglotent, ce rayon de joie et de résignation dont s'éclaire tout à coup le visage de cette femme, autrefois si puissante et

si fière, aujourd'hui si humble, si repentante; le calme, le silence, la paix qui règnent autour de ce lit sur lequel Dieu est descendu ; en bas, les vociférations, les rugissements de la guerre civile, et jusqu'à la figure des deux huguenots, dont l'un, le plus jeune, fait de vains efforts pour cacher son émotion, tandis que l'autre, l'air sombre, pensif et la tête baissée, semble chercher dans son incrédulité et dans son orgueil de nouvelles raisons contre l'effet de ce qu'il voit, tout est grand, imposant dans cette scène. Aussi, quand les prières furent terminées, quand le prêtre, emportant avec lui les vases sacrés, eut disparu dans une pièce voisine, cédant à un mouvement d'enthousiasme, les témoins de cette réparation solennelle se précipitèrent autour du lit de Diane, se disputant ses mains pour les baiser, et la saluant d'acclamations passionnées.

— C'est le ciel qui vous envoie, madame, lui dit Madeleine Fauquier dont les paroles traduisaient complétement les sensations et les désirs de la foule. — On nous trahit, on veut nous livrer aux huguenots qui s'approchent... Protégez-nous, défendez-nous, commandez-nous, et nous serons sûrs de faire triompher la sainte

religion de nos pères, et nous ne craindrons rien pour la croix et la bannière de notre paroisse.

— Oui, oui, défendez-nous! s'écrient les assistants en tendant leurs bras vers elle.

— Que Diane de Poitiers nous commande! crie le peuple qui se presse sous les fenêtres.

— Vous commander, mes amis, y pensez-vous? Je suis si vieille et si infirme, que je ne pourrai plus, peut-être, quitter ce lit.

—Nous viendrons y chercher vos ordres. S'il faut combattre, vous crierez d'ici : En avant! et lâche sera celui qui ne vous entendra pas.

— Que Diane de Poitiers nous commande! répète le peuple, en bas.

— Vous commander! N'avez-vous pas vos échevins, vos magistrats, votre garde bourgeoise?...

— Ils sont divisés d'opinion, ils discutent au lieu d'agir. Plusieurs d'entre eux, on le sait, se sont engagés à livrer la ville au prince de Condé.

— Mort! mort aux traîtres!

— Entendez-vous le peuple? Il s'irrite des hésitations du conseil; il demande des armes, et comme on hésite à les lui donner, il est tout prêt à les prendre lui-même.

— Oui, oui, allons chercher des armes à l'Hôtel-de-Ville, crie-t-on jusque dans la chambre de Diane et auprès de son lit, et, si l'on nous refuse, nous pendrons les échevins.

— Vous voulez que je vous commande? s'écrie Diane de Poitiers en se soulevant avec énergie sur son lit; eh bien! le premier ordre que je vous donne, c'est de respecter la vie et les propriétés de vos concitoyens; c'est de vous montrer humbles, soumis, charitables; c'est de vous montrer véritablement chrétiens, en défendant la religion de Jésus-Christ.

— Amis! crie la femme du peuple en se précipitant à la fenêtre qu'elle ouvre à grand bruit; citoyens, vous tous qui m'écoutez, Diane de Poitiers consent à nous aider dans la défense de cette ville catholique, et voici son premier ordre : Respect à la vie et aux propriétés d'autrui!

Un cri d'enthousiasme et de joie s'éleva en bas, de tous les points de la place : Vive Diane de Poitiers!

— A-t-on jamais été violentée de cette façon? dit-elle en riant d'un gracieux rire de dépit, et en se retournant vers son chapelain qui rentrait alors après avoir quitté ses habits de

prêtre ; eh bien, mon père, voici votre pénitente changée en général d'armée, et votre chapelle en corps-de-garde ! Qu'en dites-vous? puis-je accepter les fonctions que me confient ces braves gens et le grade qu'ils m'offrent? n'est-il pas trop en opposition avec le titre que j'ambitionne, pour que je puisse m'en parer?

— Ma fille, répondit l'abbé Guillaume, c'est Dieu lui-même qui vous a conduite ici pour encourager ces braves gens dans leur résolution, pour réunir dans une seule pensée de défense et de conservation les différents intérêts en présence, pour prévenir les malheurs que ces divisions n'eussent pas manqué de déchaîner sur cette ville, pour couper court à la trahison et aux complots qui préparaient sa ruine, ajouta-t-il en cherchant du regard son frère, toujours immobile à la même place, à quelque distance de Mézières.

— Que la volonté de Dieu soit faite ! dit Diane; et maintenant, approchez-vous, M. de La Bourdaisière, ajouta-t-elle en se retournant du côté du vieux capitaine qui se tenait à distance ; car maintenant il faut à mon directeur un corselet de fer sur le dos et une épée au côté. Pas plus que l'abbé Guillaume, lui dit-elle,

messire, vous ne nous refuserez, je l'espère, les bons conseils de votre expérience : c'est à vous maintenant de m'aider à remporter la victoire.

— Avec l'aide de Dieu, madame, nous vous ferons triompher de vos ennemis, répondit d'un air préoccupé le vieux gentilhomme, en suivant de l'œil une femme vêtue en paysanne, qui, entraînée par la foule dans l'appartement de Diane, cherchait maintenant à battre en retraite et à dérober ses traits à ce regard qui la poursuivait.

— Comme il s'agit d'une chose sérieuse ici, reprit gravement Madeleine Fauquier, dont le regard pénétrant avait successivement examiné tous les assistants, et qui tenait son œil gris fixé tantôt sur Mézières, tantôt sur le ministre; comme nous avons affaire à un ennemi intéressé par-dessus tout à forcer cette ville; comme en ces sortes d'entreprises on agit plus par séduction que par force, nous devons plus nous garer des espions embaucheurs et comploteurs, que des reîtres et que des lansquenets. Il serait donc nécessaire d'enjoindre à un chacun ici présent de dire s'il en connaît quelqu'un…

Le prêtre catholique pâlit, car son frère était

là, toujours là, retenu par la foule grossissant à la porte.

Ève Mélézeau trembla aussi; car dans cette foule elle avait très-bien reconnu Mézières.

— La sévérité est indispensable, reprit Madeleine; songez-y, madame, il s'agit du salut de tous. L'amitié, la voix du sang elle-même doivent se taire devant ce puissant intérêt. Au nom de Dieu et de notre sainte religion, vous qui en êtes le ministre, ajouta la femme en s'adressant à l'abbé Guillaume, enjoignez à ceux qui m'entendent, de déclarer s'il est à leur connaissance qu'on trame ici quelque complot, et, s'ils le savent, d'en nommer les auteurs...

— La religion, dit le prêtre d'une voix altérée, répugne à s'associer à des actes de violence et de rigueur.

— Moi, je n'éprouve pas cette répugnance, s'écria Madeleine, et je vais...

Alors une voix s'éleva du milieu de la foule :

— Un instant... laissez passer le vieux de Mont-Musset, pour qu'il puisse dire ce qu'il sait, et ce qu'il a vu sur la place du marché !

Et le vieux berger, son chapeau à la main, et faisant taper ses gros sabots sur le plancher

de la chambre, s'approcha de l'espace libre laissé autour du lit de Diane.

Ève le reconnut du premier coup d'œil... Que va-t-il dire? Vient-il pour perdre Mézières? Vient-il pour le sauver? Dans son inquiétude, prête à défaillir, elle s'appuie sur le lit de sa maîtresse.

La foule s'écarte devant le père Beaudouin; il arrive tout auprès du jeune officier de M. le prince de Condé. Celui-ci, les bras croisés sur sa poitrine, l'air ferme et résolu, malgré sa pâleur, regarde le vieillard, et semble attendre, sans sourciller, la parole qui va le livrer à ce peuple furieux.

II.

A ce moment de silence et d'attente succéda un grand bruit à la porte de la chambre occupée par madame la duchesse de Valentinois ; l'on criait dans la foule :

— Place à maître Jacques Chaillou, le maire de la ville de Dreux ! place à maître Métézeau, l'un des échevins, qui viennent tous deux prendre les ordres de madame la duchesse.

En effet, précédés de deux des quatre sergents de la ville, portant les couleurs et les faisceaux de branches de chêne qui sont les marques de la mairie de Dreux, se montrèrent à la

porte le maire, son échevin et quelques-uns du corps des quarante notables.

Maître Chaillou était un bon gros petit homme, dont la figure grasse, blanche, ronde et luisante semblait perdue entre son rabat et son ample chevelure. Ce rabat, en effet, était poussé en avant par une poitrine très-saillante, se joignant à un ventre plus saillant encore, et ce toupet crêpé, frisé tous les matins, sous la direction de madame Chaillou, dominait tellement les points saillants de son visage, qu'on n'y voyait que ses grands yeux, dont la prunelle bleu clair se remuait rapidement comme pour donner à ce gros corps quelque chose de la vivacité exigée par les fonctions municipales. La lettre *S* représenterait assez bien la coupe de ce corps vu de profil, si dans le creux supérieur on dessinait un petit bout du nez tout rond, et si l'on ajoutait sous la courbure inférieure l'apparence de deux courtes jambes.

Métézeau avait l'énergie et l'activité d'un homme qui doit au travail sa richesse et sa considération ; un regard pénétrant, un sourire plein de bonhomie et d'esprit à la fois, relevaient le caractère de vulgarité que les travaux,

les fatigues et les habitudes de l'ouvrier avaient pu donner à sa physionomie.

— Messieurs de la ville, dit Diane en élevant la voix, je ne suis pas ici pour usurper le pouvoir; mais pour le conserver à ceux à qui il appartient légitimement; vous êtes de bons citoyens, qui voulez, j'en suis sûre, garder à cette ville son vieux renom de fidélité à Dieu et au roi. Ce n'est pas ma faute si je me trouve mêlée à vos affaires; maître Métézeau, ici présent, était instruit de mon passage dans votre ville; il peut vous dire si mon intention n'était pas d'y garder le plus strict incognito... Ces braves gens m'ont reconnue, ils désirent que je vous aide dans la défense de leurs murs et de leurs foyers... je vous offre le faible secours de mes avis, messieurs, heureuse si ces avis peuvent donner à vos décisions la force qui résulte toujours de la bonne union, et à vos concitoyens la confiance sans laquelle on ne peut réussir...

— Madame la duchesse, dit maître Chaillou d'un air tant soit peu piqué, si vous connaissez les us et coutumes d'après lesquels les habitants de cette ville, depuis Robert IV, c'est-à-dire depuis l'année 1282, choisissent leurs magistrats, vous devez savoir que nulle part, en aucun lieu

du monde même, je puis le dire, les habitants d'une ville ne choisissent et n'élisent plus librement leur maire qu'en cette commune... Il suffit, pour s'en assurer, d'ouvrir le trésor de nos chartes.

— Il suffirait de vous connaître, monsieur, répondit gracieusement la grande dame, pour le croire, et même pour faire compliment aux habitants de cette bonne ville de leur discernement; mais, vous le savez, avec les troubles civils naissent les défiances, les soupçons... Justes ou non, ils divisent les esprits, aigrissent les cœurs, et font courir grand risque à la chose publique.

— Vous-même, monsieur notre doyen, reprit Métézeau, vous vous êtes indigné à l'Hôtel-de-Ville des ouvertures qui ont été faites dans un sens tout opposé à l'opinion bien connue de cette ville, et, en venant ici, vous me disiez que vous ne conceviez rien au changement qui s'est fait dans les esprits, à la nouvelle de l'approche de M. le prince de Condé.

— Oui, c'est vrai, c'est vrai, répondit le maire, depuis trois ou quatre jours un mauvais génie semble secouer sur notre malheureuse cité la division et les querelles! Mais c'est fini,

je l'espère, à partir d'aujourd'hui... Oui, madame, la nouvelle de votre présence parmi nous, l'ardeur qu'elle a ranimée dans le cœur de tous nos habitants, leurs cris d'enthousiasme, ont produit un heureux effet sur la délibération : les timides se sont échauffés, les traîtres, s'il y en a, ont renfermé dans leurs poches l'écharpe aux couleurs de M. le prince, et le conseil a décidé à l'unanimité que Dreux se défendrait et repousserait toute proposition contraire à notre antique foi.

— Et, depuis trois jours, dit Diane, en interrompant le maire, vous observiez de grands changements dans la disposition des esprits?

— Oui, madame; on répandait dans la ville de sinistres nouvelles; l'on a vu des figures étrangères rôder dans nos rues, examiner longuement l'état de nos murailles; on parlait de promesses faites, de sommes d'argent offertes.

— Et le château, le château? dit Diane avec vivacité.

Le château, répondit Métézeau, depuis trois jours, est tout à fait fermé pour la ville, les ponts restent constamment levés de ce côté; et quoiqu'il n'y ait plus de sentinelles aux remparts, ce qui empêcherait de croire à la nouvelle

de nouveaux renforts parvenus au gouverneur, on remarque une activité, une surveillance inusitées qui donnent beaucoup à penser.

— En effet, dit Diane, toujours réfléchissant, si le château fait cause commune avec la ville, pourquoi ces précautions?

— Le château, reprit le père d'Ève, semble attendre dans son immobilité et son silence ce que fera la ville; il regarde par toutes ses fenêtres si nous serons à Guise ou à Condé, avant de crier: Vive la messe! ou Vive le prêche!

— Pourvu, dit lentement Diane, pourvu que ce ne soit pas de là que partent ces essais de séduction qui vous effraient, et ces nouvelles qui vous divisent.

— Nous y voilà! dit à demi-voix le vieux berger.

Qui commande le château? demanda la duchesse avec vivacité; n'est-ce pas Sourdeval, l'âme damnée de Catherine de Médicis?

— Le château et châtellenie de Dreux, dit gravement maître Chaillou, appartiennent à sa majesté la reine-mère. Réunis à la couronne en 1556, sous le règne du roi Henri II, ils

font partie du douaire qui fut constitué à sa veuve, comme prouvent les pièces déposées au trésor de nos chartes.

— Et, qu'est-ce qu'il y aurait d'étonnant, dit le vieux berger, que cette bonne reine eût choisi ce moment pour faire un peti tvoyage à son beau château de Dreux?

La réflexion du bonhomme fit naître un rire de huée et de moquerie.

— Ce paysan est tout à fait singulier, dit maître Chaillou en terminant un éclat de rire qui avait dominé celui de tous les autres; oui... tout à fait singulier... Comme s'il était possible qu'une reine de France vînt habiter ce vieux manoir si délabré par le temps et les siéges qu'il a soutenus, tellement démantelé ét ruiné que notre dernière comtesse, madame Marie d'Albret, malgré les réparations qu'elle fit au donjon et aux bâtiments qui le joignent, et malgré toute son affection pour notre ville, ne put s'y loger; d'ailleurs, est-ce que je ne le saurais pas, moi qui suis le maire?... Est-ce qu'on ne m'aurait pas écrit pour que j'aie le temps de préparer mon discours? Il y a, mon cher, des cérémonies importantes pour la ré-

ception d'un roi ou d'une reine, et tout cela est inscrit au trésor de nos chartes.

Le paysan impassible s'était tourné du côté des rieurs, et un haussement d'épaules avait été sa seule réponse.

Tout le monde, dans la chambre, n'avait pas ri de sa réflexion. Diane surprise regardait le vieux en réfléchissant, et M. de la Bourdaisière ne paraissait que plus acharné à poursuivre de son regard cette femme qui se cachait toujours, et le mieux qu'elle pouvait, sous le capuchon de son mantelet et derrière la foule.

— Mais enfin, dit Diane, en désignant de sa main le berger, cet homme s'est annoncé comme ayant des choses importantes à nous révéler; ne serait-il pas convenable de l'entendre ?

Le père Beaudouin releva la tête, et son regard rapide chercha à la fois Mézières, le ministre et Madeleine Fauquier, dont l'œil ardent, comme celui du chien en arrêt devant une pièce de gibier, ne s'écarte pas de ceux qu'elle guette.

— Allons, brave homme, reprit la duchesse, dites-nous tout ce que vous savez...

Ève et le prêtre tressaillirent, et Mézières, mal-

gré toute sa résolution, sentit une sueur froide lui passer par tout le corps.

— Tout ce que je sais? reprit le vieux, il faut vous dire tout ce que je sais, n'est-ce pas?... Je suis ici pour ça, c'est vrai... et je le dirai! Mais, avant tout, je voudrais une chose; je voudrais qu'on me fît expliquer devant moins de témoins. J'ai déjà eu l'avantage d'égayer la nombreuse assemblée qui se presse dans cette chambre, comme si ce n'était pas celle d'une dame malade qui a surtout besoin d'air et de silence; et j'avoue tout franchement que ça me déplairait infiniment de me voir rire encore au nez! D'ailleurs, ajouta le bonhomme, en regardant en dessous la terrible Madeleine, ce que j'ai à dire à madame, à madame que vous venez de charger du soin de votre défense, est, selon moi, d'un grand intérêt; et serait-il prudent, quand un chacun parle ici d'écouteurs et d'espions, de s'expliquer comme cela devant tout le monde?.. C'est un secret que j'ai à confier à madame la duchesse, je le repète; mais si tous l'entendent, ça ne sera plus un secret.

— Ce paysan a raison, dit maître Chaillou; allons, allons, que tout le monde se retire et nous laisse un peu aviser avec cette honorable dame

aux mesures qu'il faut prendre dans la circonstance présente.

L'on commença à sortir de la chambre. L'abbé Guillaume, Ève et M. de la Bourdaisière respirent plus librement : ceux dont la présence les inquiète seront, tout à l'heure, hors de péril.

Ce n'était pas ce que voulait Madeleine Fauquier.

— Un instant! dit-elle en s'élançant d'un bond furieux entre la porte et le ministre qui se retirait lentement. — Un instant encore, car tous les comptes ne sont pas réglés ici. On vous a bien parlé d'espions huguenots qui se cachent pour nous diviser et nous livrer sans défense à Condé l'antechrist. Mais on ne vous a pas dit où ils se trouvent, et c'est ce que je veux faire, moi, à l'instant.

La foule, qui commençait à se retirer pacifiquement, revint et recommença à murmurer avec une émotion nouvelle.

— Des espions!... des huguenots!... nous les pendrons!.. où sont-ils?

— Ici, ici même, reprit la femme; celui-là, celui-là, celle-là encore, ajouta-t-elle en désignant du geste Mézières, le ministre et la grande femme déguisée.

Le premier mouvement des assistants fut de s'éloigner d'eux aussi vite que si l'on eût crié : Ces gens ont la peste!

Les trois accusés restèrent isolés au milieu de la chambre.

Alors, par une impulsion instantanée, involontaire, qui dut atténuer, effacer aux yeux de Dieu son charitable mensonge, le prêtre s'élança vers son frère, et prenant sa main, il lui dit :

— Mon cher Théodore, madame la duchesse vous remercie de tout ce que vous avez fait pour elle.

—Mézières, dit en même temps Ève Métézeau, en s'avançant vers le jeune officier, madame vous prie de ne pas oublier la mission qu'elle vous a donnée.

— Mademoiselle ma nièce, avant que vous sortiez d'ici, nous avons quelque chose à démêler ensemble, dit à son tour M. de la Bourdaisière, en allant prendre par la main la jolie paysanne, et en l'amenant auprès du lit de Diane de Poitiers.

Qui resta stupéfié en voyant, en entendant tout cela ? Ce fut Madeleine Fauquier.

Quant aux assistants, d'abord étonnés, et même

indignés, que Madeleine se fût trompée au point de désigner comme espions des personnes qui, sans doute, étaient de la suite de madame de Valentinois, ils finirent par trouver la chose si bizarre, et la figure de la révélatrice d'une si comique expression dans son dépit et son étonnement, qu'ils s'abandonnèrent aux éclats d'un rire sans fin.

Madeleine était furieuse.

— C'est bien! c'est bien! riez, imbéciles, dit-elle enfin en élevant la voix assez haut pour dominer la bruyante hilarité des spectateurs : ce sont des huguenots, vous dis-je... Ne les ai-je pas vus tous deux, ces hommes, pendant que le prêtre consacrait l'hostie : ils sont restés debout, tandis que nous étions tous agenouillés !

La foule ne rit plus en entendant ces mots.

— Je vous le répète, ce sont des huguenots! s'écria Madeleine au dernier degré de l'exaspération; et il y a, reprit-elle, une manière bien simple de nous en assurer ; qu'ils répètent, s'ils l'osent, le cri qui, dans ce temps d'épreuves, rallie tous les bons catholiques; qu'ils crient avec nous : Vive Guise et la messe!

— Guise et la messe! répéta le peuple... Criez

aussi : Guise et la messe! pour montrer que Madeleine se trompe.

— Guise et la sainte messe! cria mademoiselle de Cursay en regardant son oncle, comme pour lui dire : N'est-ce pas bien ainsi ?

Les deux hommes sur qui tous les regards se tenaient attachés, n'hésitèrent pas : c'est une justice à leur rendre.

— Vive le prêche et Condé! cria le plus jeune.

— La messe, dit l'autre, en prenant le ton doctoral et en regardant son frère qui, les yeux baissés, attend sa réponse dans une terrible anxiété, la messe est la plus grande profanation que l'homme puisse se permettre!

— Eh bien! me suis-je trompée? cria la femme d'un air de triomphe.

La foule :

— Ils ont blasphémé!... ce sont des hérétiques! la mort aux hérétiques!

— Malheureux! tu ne veux donc pas que je te sauve; tu veux que ta mort soit la première punition de mon mensonge et de ma faiblesse, s'écrie le prêtre en arrachant le ministre aux mains furieuses qui déjà l'ont saisi, et en le jetant vers Diane de Poitiers.

— Madame, mon père, sauvez-le! oh! sauvez-le! s'écrie Ève en entraînant Mézières, qui vient tomber devant le lit de la duchesse de Valentinois.

Celle-ci, noble et digne, étend ses deux mains sur la tête des deux proscrits.

— Arrêtez! crie-t-elle au peuple altéré de leur sang.

Le maire, ses agents, Métézeau, M. de la Bourdaisière, l'épée à la main, et le père Beaudouin, tout prêt à faire usage de sa grande houlette, se jettent au-devant du lit et contiennent les furieux.

Arrêtez! s'écrie encore Diane avec une énergie qui leur impose; je prends ces deux hommes sous ma protection... Si quelqu'un de vous, ici en ma présence, se permet de toucher à ces hommes... malheur à vous! malheur à votre ville!... je vous abandonne au sort qui vous attend et que vous aurez mérité!

— Dreux, s'écrie Madeleine Fauquier, peut-il être sauvé par celle qui protége et sauve les huguenots?

— Dreux, reprend la grande dame, Dreux sera-t-il sauvé quand vous aurez égorgé ces deux malheureux!

Citoyens ! s'écrie à son tour Mélézeau, qui a eu le temps de se remettre de la surprise où l'a jeté la démarche de sa fille ; citoyens ! ces hommes doivent être entendus d'abord et jugés avant que d'être punis.

— Qu'ils soient punis s'ils sont coupables, reprend Diane, je ne m'opposerai point à l'exécution de l'arrêt... Mais les frapper sans les avoir entendus, ce serait une injustice que je ne puis tolérer...

— Ce serait une grande sottise aussi, reprit le vieux berger, qui conservait son air impassible au milieu de tout ce bruit ; car enfin, si ce sont des émissaires de nos ennemis, on peut apprendre par eux bien des choses qu'il nous serait utile de savoir...

— Oui, oui, c'est vrai, dit-on dans la foule qui se calme, il faut les faire parler... il faut les forcer de nous dire quels sont leurs projets... S'ils ne veulent pas répondre, qu'on les mette à la torture... Oui, oui, à la torture !

— Soyez tranquilles, reprend le vieux paysan dont le sang-froid semble gagner de proche en proche tous ces hommes, l'instant d'avant si furieux ; nous en tirerons tous les aveux possibles.

— Mes amis, reprend Métézeau qui avait consulté Diane, votre maire ordonne à ses sergents de conduire ces deux hommes à l'Hôtel-de-Ville, où on les retiendra jusqu'à ce qu'ils aient été entendus...

Une sourde rumeur s'éleva dans la foule.

— Voulez-vous, reprit Métézeau, vous opposer à l'exécution des ordres donnés par le magistrat que vous-mêmes avez choisi?

— Aux termes des lettres royales accordées pour nos franchises, reprit le petit homme en balbutiant, car il se laissait facilement troubler, et contenues au trésor de nos chartes, ajouta-t-il avec plus d'aplomb.

Diane prit encore la parole.

— Je n'ai consenti à rester parmi vous, dit-elle, et à prendre part aux efforts à tenter pour vous défendre, qu'à une condition, une seule condition, c'est que vous vous montreriez soumis, patients, charitables, et véritablement chrétiens! Vous demandez des ordres qui vous fassent triompher... Mais quand je pense que je vous suis étrangère, quand je vous vois hésiter pour accomplir les commandements d'un magistrat votre concitoyen, d'un magistrat élu par

vous, puis-je croire que mes paroles, à moi, seront entendues et exécutées?

— Oui, oui, répondent les assistants, commandez, nous obéirons.

— Obéissez donc, reprend Diane, saisissant ce retour de l'opinion; car, moi aussi, je vous enjoins de conduire ces deux hommes en lieu de sûreté. C'est vous, ajouta-t-elle en désignant Madeleine Fauquier, vous que ce peuple écoute si volontiers, c'est vous que je charge de l'exécution de cet ordre. Vous me répondrez du retard ou du mauvais vouloir qui s'y opposerait. Allez, monsieur le maire, vous n'êtes plus entouré que de bons citoyens obéissant à votre autorité et tout prêts à la soutenir, et à défendre, s'il le fallait, ces hommes remis par moi à leur garde. Allez, et revenez auprès de moi, car il me tarde de vous expliquer les relations qui existent entre eux et des personnes de ma suite!

— Vous me permettrez alors d'accompagner notre doyen dans son retour auprès de vous, madame, car il me tarde aussi de savoir la cause du vif intérêt qu'ils ont inspiré ici, dit Métézeau à demi-voix en jetant un regard sévère sur sa fille.

Précédés par Madeleine, qui obéit en gron-

dant, et par le maire un peu étourdi de tant d'événements extraordinaires, entourés des échevins et des quatre sergents qui les couvrent de leurs faisceaux, escortés du vieux berger qui tient sa grande houlette sur son épaule, comme un homme d'armes sa hallebarde, suivis de la foule à peine calmée et curieuse de savoir l'issue de tout cela, les deux prisonniers sortent de la chambre.

La fille d'honneur de Catherine de Médicis, tremblante et cachée derrière son oncle, a été oubliée; d'ailleurs, en digne élève de la reine-mère, elle avait crié : « Guise et la messe! » avec autant de facilité qu'elle eût dit : « Condé et le prêche! »

Quand la porte de la chambre se fut enfin fermée sur la bruyante cohue, Diane de Poitiers fit un nouvel effort pour rappeler ses forces épuisées par les souffrances et par les émotions des scènes précédentes.

— Rassure-toi, voyons, mignonne, dit-elle enfin avec bonté à la fille de Métézeau, encore toute tremblante; et vous aussi, rassurez-vous, mon digne ami, ajouta-t-elle en tendant sa main au vieux prêtre qui s'était jeté à genoux pour adorer Dieu et lui demander la grâce du

pécheur endurci, c'est donc là ce frère qui vous donne tant et de si justes chagrins? Pourquoi est-il caché dans cette ville? Croyez-vous qu'en effet il y travaille pour la cause du prince de Condé?

— Je n'en doute pas, répondit l'abbé Guillaume, je connais le malheureux zèle qui l'anime pour la réforme. Que n'a-t-il consacré cette ardeur au triomphe de la vérité!

— Quant à ton jeune protégé, dit Diane en se tournant du côté d'Ève, je l'ai reconnu aussi, c'est le page du château de Mézières, l'ami de ton enfance; j'ai toute cette histoire présente encore à mon souvenir, tu me l'as si souvent contée! Mais prends-y garde, chère Ève, ajouta la duchesse avec bonté en rapprochant d'elle la jeune fille étonnée elle-même de la chaleur qu'elle avait mise à sauver Mézières, l'intérêt que t'inspire ce jeune homme a été bien vif dans son expression...

— Vous croyez, ma marraine? répondit la fille de Métézeau avec une rougeur subite qu'elle aurait eu de la peine à expliquer.

— Plus vif que tu ne le penses, peut-être, ajouta la grande dame toujours à voix basse et

en regardant la jeune fille avec une tendre sollicitude.

—Mais, mon Dieu, dit-elle, il n'y avait pourtant que le désir d'arracher à la fureur de ce peuple un pauvre jeune homme avec qui j'ai été élevée, et qui, lui-même, vint à Anet, vous le savez, madame, pour me rendre un important service! Amitié et reconnaissance, il n'y avait que cela dans le mouvement qui me fit me jeter entre lui et ses ennemis... je le crois du moins.

— Que cela, Ève? et tu le crois! Il y a des sentiments qui dorment au fond du cœur, ma fille, et dont on se rend compte à peine, même après que tous les autres les ont devinés... Un événement imprévu, un mot, un cri les fait surgir tout à coup dans leur énergie... c'est l'écho qui, pour prouver sa présence, a besoin d'une explosion.

Ève resta un instant sérieuse; puis, reprenant son air enjoué et son gracieux rire :

— Oh! non, non, dit-elle, il y a trop de raisons pour que cet écho n'existe jamais ou pour qu'on étouffe sa voix, s'il voulait parler!... Un huguenot! ce serait un trop gros péché d'aimer un huguenot, n'est-ce pas? Il faudrait donc renoncer à sa religion... Plutôt mourir! Puis

elle ajouta avec une gaieté malicieuse en regardant du côté de mademoiselle de Cursay : Il faut laisser cela aux grandes dames. Nous autres filles de bourgeois, nous ne changeons pas ainsi de foi, de croyance... et d'amour.

Elle soupira profondément.

— Et puis d'ailleurs, ajouta-t-elle avec un rire un peu forcé, son cœur est à une autre, et je ne sais pas ce que c'est, vraiment, que d'aller sur les brisées d'autrui... Rassurez-vous donc, ma marraine! Elle prit la main de Diane de Poitiers et la pressa de ses lèvres. Voilà ce que c'est que d'être toujours gaie, reprit-elle, quand on cesse de rire, on vous croit malade, bien malade... Rassurez-vous, ma bonne marraine, mon état, je vous assure, n'a rien d'inquiétant!

— Tu ris, enfant, répondit Diane, ou du moins tu crois rire ; mais une larme est tombée sur ma main!

La duchesse fut interrompue par de grands cris qui s'élevèrent de nouveau sur la place. M. de la Bourdaisière regardait par la fenêtre.

— Le maire et ses amis, dit-il, ont beaucoup de peine à se frayer un chemin dans la foule qui, à chaque instant, se reforme plus épaisse et plus furieuse devant les prisonniers.

— O mon Dieu! dit le prêtre toujours à genoux et en joignant ses mains avec un mouvement de prière.

Ève devint très-pâle et voulut aller à la croisée, Diane la retint auprès d'elle.

— Il se passe là, sur cette place, reprit le vieux gentilhomme, une lutte horrible entre ce peuple furieux et ceux qui veulent lui épargner le crime d'égorger des hommes sans défense... Maître Chaillou gesticule en vain, on lui rit au nez... L'échevin Métézeau sait mieux se faire entendre; on recule devant lui quand il avance; on semble se taire quand il parle...

— O mon père, mon père ! s'écria Ève transportée.

— Mais celui qui fait le plus d'effet sur la populace, c'est ce paysan qui a péroré ici. Son sang-froid au milieu de ces furieux est vraiment extraordinaire. Gare à ceux qu'attrape sa grande houlette, ils ne sont pas tentés d'y revenir ! Les deux chiens noirs qui l'accompagnent font aussi merveille, en mordant les jambes des plus récalcitrants...

— Il me semble, dit Ève après un moment de silence, que le tumulte s'éloigne un peu...

— L'escorte s'est rapprochée de l'Hôtel-de-

Ville ; mais c'est aux portes qu'elle trouve le plus de difficultés à surmonter, car c'est là que se sont réunis et ralliés les mutins les plus déterminés... Les voilà qui se précipitent de nouveau sur cette poignée d'hommes courageux qui font aux captifs un rempart de leurs corps. Métézeau et ses amis parviendront-ils à sauver les deux huguenots?

— Pitié, mon Dieu, pitié!

— Venez, mademoiselle, venez ! dit tout à coup le vieux capitaine en allant chercher sa nièce dans le coin où elle était restée toute confuse et toute tremblante, et en l'entraînant brusquement à la fenêtre ; venez assister à cet effrayant spectacle... Voyez-vous se débattre au milieu de cette foule acharnée à leur perte les deux malheureux qu'elle va déchirer? voyez-vous comme ils sont pâles, exténués, couverts de boue, sanglants, meurtris, et n'ayant plus sur eux que des habits en lambeaux ; ils résistent encore avec un dernier effort, un effort désespéré... mais ils chancellent à chaque pas... S'ils tombent, c'est fait d'eux !

— Oh ! c'est horrible! horrible ! s'écria mademoiselle de Cursay en détournant la tête.

— Oui, c'est horrible, reprit sévèrement le

vieux gentilhomme, et voilà pourtant le sort qui vous attendait, mademoiselle, si je ne me fusse pas trouvé là, et si un reste de pitié ne m'eût poussé à vous réclamer et à prévenir les accusations que l'on faisait peser sur vous, et auxquelles votre présence ici, ce costume et votre embarras donnent une probabilité terrible.

L'anxiété d'Ève était trop forte; elle ne pouvait attendre patiemment que le capitaine eût fini sa harangue, pour savoir le résultat de cette scène animée, engagée autour des prisonniers. Dégageant donc sa main de la main qui la retenait, elle courut à la fenêtre.

— Il est sauvé! s'écria-t-elle avec transport.

— Et mon frère?

— Sauvé aussi! sauvés tous deux! Je les ai vus franchir le perron; ils viennent d'entrer à l'Hôtel-de-Ville. La porte s'est refermée derrière eux; la fureur populaire ne peut plus les atteindre.

— Enfin! s'écria Diane, comme si elle fût sortie de quelque songe pénible, de quelque fatigant cauchemar.

— Est-ce ainsi, mademoiselle, s'écria M. de La Bourdaisière reprenant sa harangue, est-ce ainsi que vous vous montrez désireuse d'aug-

menter l'éclat de notre maison? Que veut dire ce costume? Est-ce bien le temps de courir carême-prenant, et faut-il que je vous trouve toujours par voies et par chemins comme l'écuyer d'un chevalier errant?

— Ne m'accablez pas, monsieur, ne m'accablez pas, répondit la fille d'honneur de Catherine, l'âme bouleversée par l'aspect du danger qu'elle avait couru; donnez-moi les moyens de rejoindre au plus tôt madame de Cursay, et je vous réponds bien que vous ne me retrouverez plus que dans la maison de mon père. La leçon a été bonne, monsieur, et j'aimerais mieux garder à tout jamais ces habits que de reprendre une toilette de cour pour reparaître devant Catherine de Médicis.

Diane de Poitiers, qui ne luttait plus contre la maladie, avait fermé les yeux, et, retombée sur son lit, elle restait immobile, assoupie et vaincue par la force du mal.

Au nom de Catherine, elle ouvrit les yeux comme si elle eût entendu le signal de son dernier combat.

— Catherine de Médicis est ici, renfermée au château, dit-elle en se remettant sur son séant?

— M'exposer, moi qu'elle nommait sa fille

la plus chère, à tomber entre les mains de ces furieux; me jeter au milieu de ce danger aussi facilement que s'il se fût agi d'aller mener une intrigue dans un bal masqué du Louvre! En vérité, je commence à le croire, c'est une bien méchante femme!

— Et vous ne faites que de vous en apercevoir? dit M. de La Bourdaisière. Mais répondez à la question de madame la duchesse de Valentinois; Catherine de Médicis est-elle en effet cachée au château de Dreux?

Elle hésita avant de répondre.

— Entendez-vous, monsieur, entendez-vous? dit-elle tout à coup en se pressant contre son oncle... Ils reviennent!

— Non, rassurez-vous, et répondez.

— C'est que j'ai là... continuellement... devant mes yeux... la figure tragique de ces deux hommes qui se débattaient au milieu de la foule... Ce doivent être d'horribles souffrances, celles qu'on éprouve à être ainsi tiraillé, froissé, déchiré par une meute furieuse, hurlante et forcenée!

— Dites-nous ce que l'on vous demande, puisque vous avez si grand'peur de tomber entre leurs mains...

— Partons, partons, dit-elle en s'attachant au bras de son oncle ; emmenez-moi, monsieur, emmenez-moi !

— Oui ; mais à une condition...

— Emmenez-moi, et je vous dirai tout...

— Dites-le donc tout de suite, voyons !

— Eh bien, quoi ? Ne le savez-vous pas ? Fidèle à sa politique cauteleuse, incertaine, et qui n'a de guide que les hasards de chaque jour, Catherine s'est rendue dans son château de Dreux pour être plus près des événements qui se préparent ; ce sont les huguenots qu'elle voudrait voir triompher ; car elle est lasse à l'excès de la domination du triumvirat. Sachant l'importance de la ville de Dreux...

Elle s'arrêta et écouta, du côté de la fenêtre, les rumeurs de la place publique.

— Ce n'est rien, dit Diane qui prêtait à ces renseignements la plus grande attention ; continuez, mademoiselle.

—Au moyen des intrigues que, déjà, elle a su ourdir dans cette ville, elle espère la faire tomber au pouvoir des religionnaires. Ne me demandez pas la nature du coup qu'elle a préparé, je l'ignore complétement, et je ne pourrais vous donner à ce sujet aucun renseignement précis..

Je sais seulement qu'un événement s'apprête, qui doit introduire les huguenots dans ces murs : cet événement, auquel elle veut paraître, avant tout, étrangère, la livrera au pouvoir de ceux-ci, et elle s'y trouvera, comme elle le désire, pour la continuation de son système...

— Je comprends, dit Diane : de façon qu'elle pourra en même temps faire valoir auprès de Condé et de Coligny le service qu'elle leur aura rendu en leur donnant Dreux, et dire aux catholiques, s'ils ont le dessus : « Que voulez-vous? j'ai cédé à la force ; mon séjour au milieu de vos ennemis a été indépendant de ma volonté, j'y étais prisonnière. » Catherine est-elle seule au château ? demanda encore Diane à mademoiselle de Cursay.

— La reine, répondit celle-ci, ayant toujours l'oreille aux écoutes du côté de la place, la reine s'est mise en route avec très-peu de suite ; elle n'a auprès d'elle que ses deux fils...

— Ah ! le jeune roi est là ?... elle prend ses précautions. Et le duc d'Anjou a été sans doute aussi du voyage ?

— Le duc d'Anjou l'accompagne. Un troisième enfant leur tient compagnie, reprit mademoiselle de Cursay ; en chemin, nous avons fait

rencontre d'un jeune garçon battant les champs et courant sur la grande route comme un véritable échappé de collége.

— Et quel est ce compagnon ? demanda Diane.

— Henri de Lorraine, le fils du duc de Guise, échappé à la surveillance de ses précepteurs, et en campagne pour aller retrouver son père et prendre sa part de la bataille qui se prépare. Sa majesté lui a offert une place dans son carrosse, et il n'a accepté qu'à la condition expresse qu'on ne le ramènerait pas au latin, mais qu'on lui donnerait tous les moyens de rejoindre son père, la veille du combat.

— Et Catherine le garde avec elle? reprit Diane de Poitiers; en cas de besoin, ce serait un otage... Oh ! l'excellente tête que celle de cette femme pour prévoir de loin les difficultés et pour se préparer, coûte que coûte, les moyens d'en sortir !

—Monsieur, dit mademoiselle de Cursay en se retournant du côté de M. de La Bourdaisière, vous savez tout ce que j'avais à vous dire... Emmenez-moi maintenant, que je puisse sur-le-champ retourner auprès de ma mère, m'éloigner de ces furieux, dont les cris me font

encore trembler, et de cette odieuse femme que je ne veux plus servir, car on risque trop à exécuter ses ordres...

— Oui, dit la duchesse de Valentinois ; il en est de ses amis comme de ces esclaves que nourrissait Tibère : il les jetait aux poissons de ses viviers ; elle les jette, elle, comme une proie, aux passions de ses amis et de ses ennemis. Adieu, mademoiselle, vous avez pris devant votre oncle et devant moi une prudente résolution ; retournez auprès de votre mère, et restez-y, puisqu'enfin vous vous êtes aperçue que la cour de Catherine est un lieu dangereux pour la sûreté, et plus encore pour l'innocence d'une jeune fille.

Rouge et confuse, mademoiselle de Cursay sortit de la chambre de Diane ; M. de La Bourdaisière la suivit, afin de s'occuper sur-le-champ des moyens à prendre pour l'éloigner sûrement de la reine.

— Eh bien ! dit Diane, quand l'oncle et sa nièce furent éloignés, ce vieux paysan, dont on s'est tant moqué, avait deviné juste : Catherine de Médicis, ainsi qu'il l'a dit, a profité de ce moment pour venir visiter son beau château de Dreux !

Catherine là ! ajouta-t-elle en se soulevant sur son lit, et en indiquant de son doigt les tourelles du château que l'on apercevait de la fenêtre de sa chambre ; Catherine là, dans toute la force de l'âge et du crime, à l'abri des murailles d'une citadelle imprenable ; Catherine, appuyée par la présence du roi, défendue par l'otage le plus précieux qu'elle ait pu prendre à ses ennemis... Et moi ici, moi, Diane de Poitiers, pauvre vieille repentie, mourante sur un lit, et dans un galetas d'auberge, n'ayant autour de moi que de vieux serviteurs ! Pourtant, voici de nouveau la lutte engagée entre nous... Il est dans sa destinée, à cette femme, de se choquer sans cesse à moi... Ah ! bien sûr, ajouta-t-elle en riant, si nous mourions dans la même ville, si l'on nous enterrait à la même heure, le cercueil de l'une ferait reculer le cercueil de l'autre ! C'est déplorable, pourtant, qu'elle ne veuille pas me laisser mourir en paix. Je sens que je m'affaiblis... et mes idées... oh ! non, non pas encore, mon Dieu ! Que j'aie au moins le temps de déjouer ses complots. Ce serait beau, cela... et puis, mourir après ! Ma chère Ève, quelle heure est-il ? Métézeau, ton père, et maître Chaillou tardent bien à revenir... Il faut

les faire entrer quand ils viendront; car, je vous le dis, mes amis, le temps presse !

Et elle resta un instant immobile et les yeux fermés, réfléchissant profondément sur ce qu'il y avait à faire dans la circonstance présente, ou priant Dieu de lui inspirer quelque salutaire pensée.

Un bruit de pas se fit entendre sur l'escalier, elle fut la première à dire :

— Ce sont eux ! Qu'on se dépêche de les introduire auprès de moi.

Ève courut ouvrir. Maître Chaillou et Métézeau entrèrent. Le père Beaudouin les suivait ; il entra aussi en laissant, cette fois, à la porte ses sabots, qu'il confia à la garde de ses deux chiens noirs.

— Eh bien ! dit Diane en jetant aux nouveaux arrivés un regard où brillaient la reconnaissance et la charité, vous êtes parvenus, messieurs, à faire entendre raison à vos concitoyens et à leur arracher les malheureux dévoués à leur fureur ; je vous en remercie, ajouta-t-elle, et elle leur tendit sa main.

— L'un de ces proscrits est mon frère, messieurs, dit l'abbé Guillaume d'un air profondé-

ment affecté ; c'est vous dire que j'ai voué une reconnaissance éternelle à ses libérateurs.

— Je suis contente de vous, mon père, dit Ève, sautant au cou de Métézeau, et il faut que je vous embrasse !

— En attendant que je sache, moi, répondit Métézeau en cherchant à prendre un air sévère, si je dois être aussi content de toi.

— Pourquoi donc pas ? dit-elle avec une jolie petite moue ; demandez à madame, elle est prête à me signer le plus beau satisfecit que jamais écolier puisse, le samedi soir, rapporter à la maison paternelle.

— Oui, Métézeau, aimez votre fille, elle sera toujours digne de vous, car elle vous aime bien !

— Oui, mon père, oui, je vous aime, dit-elle avec un ton singulièrement passionné, et en lui serrant la main ; je vous aime de mon amour de fille d'abord, et puis, de tout l'amour que je ne veux pas mettre ailleurs !

— Pauvre enfant ! dit Diane à demi voix.

— Madame, reprit Métézeau, en sauvant ces proscrits confiés à notre garde, nous avons fait notre devoir, mais ce n'a pas été sans peine.

— Oui, reprit le maire en s'essuyant le visage,

la partie a été rude, comme l'on dit. Il y avait autrefois parmi les nobles qui joutaient ensemble, un ancien usage... Vous devez le connaître, vous, madame la duchesse, qui avez assisté à plus d'un tournois...

Diane de Poitiers devint très-pâle à ce mot qui réveillait des souvenirs si tragiques pour elle, et elle reprit avec une grande douceur :

— Oui, en effet, et que Dieu me le pardonne et fasse miséricorde à tous ceux qui y sont tombés en combattant! Eh bien, quel est cet usage dont vous nous parlez, monsieur?

— De présenter à la dame qui y présidait le mieux faisant de la journée, répondit maître Chaillou, sans se douter le moins du monde qu'il avait dit une sottise; et c'est à ce titre, reprit-il en allant chercher le père Beaudouin, qui se tenait à l'écart derrière les autres, que je vous présente ce vieux paysan... C'est le même individu qui nous a tant amusés avec son idée saugrenue de la présence de madame la reine régente au château de Dreux. Ah! ah! j'en ris encore quand j'y pense! Le pauvre brave homme ne sait guère ce qui se passe à la cour, il ne connaît pas davantage les usages inscrits de temps immémorial dans le trésor de nos char-

tes, et cela se conçoit; mais c'est un gaillard qui ne se laisse pas intimider par le bruit et les menaces. Sans lui, sa houlette et ses chiens, nous n'aurions jamais mené à bien notre affaire.

— Vous avez eu raison de l'amener, messire répondit Diane, car c'est un homme dont la pénétration égale le sang-froid...

Maître Chaillou se remit à rire, comme si la grande dame se fût moquée du paysan.

— Et le premier, c'est aussi une justice à lui rendre, il a deviné quelle était la cause de ces divisions qui vous inquiétaient, monsieur le maire.

— Comment cela? dit maître Chaillou, à cent lieues de ce qu'on voulait lui dire.

— Messieurs, reprit Diane, un grand danger menace votre ville, et, après y avoir bien réfléchi, je ne vois qu'un moyen de le détourner.

— Quel est donc ce moyen, madame? dit le maire que l'annonce d'un nouveau péril avait consterné.

— Mettez-vous à cette table, M. le maire, vous y trouverez tout ce qu'il faut pour écrire...

— A vous, Métézeau, dit maître Chaillou, en faisant place au père d'Ève : vous savez que

lorsqu'il s'agit de prendre la plume, je me sers assez volontiers de votre main... J'y vois mal, j'ai la main tremblante, ajouta-t-il en se retournant du côté de Diane, et un maire n'est point tenu à être un maître d'écriture, il n'y a pas un mot de cela dans le trésor de nos chartes... J'apposerai ma signature s'il s'agit d'une lettre, et cela suffira

— Il s'agit d'une lettre, en effet, répondit Diane.

— Quand vous voudrez dicter, madame, dit Métézeau qui s'était placé à la table, je suis prêt.

— Mettez au haut de la page : « Le maire de Dreux à sa majesté la reine régente Catherine de Médicis. »

— Ah ! fit le maire avec un premier degré de surprise passablement comique.

— « Catherine de Médicis, » répéta Métézeau en achevant d'écrire.

Diane continua à dicter la lettre :

» Madame,

» Il est de mon devoir de vous prévenir que » j'ai été informé de votre arrivée au château » de Dreux... »

— Au château de Dreux ! s'écria maître Chail-

lou aussi renversé, aussi stupéfié que s'il eût vu la foudre tomber à ses côtés.

— « Votre arrivée au château de Dreux... » répéta Métézeau en levant la tête pour voir la mine de son doyen. Cette mine était si ébouriffée, si comique, que le secrétaire eut une peine infinie à ne pas lui rire au nez.

Diane continua :

« Si le maire de Dreux ne s'est pas présenté » devant sa majesté pour lui offrir les hommages de sa ville, c'est que toutes les portes sont » fermées de ce côté, et qu'il est présentement » impossible de pénétrer dans l'intérieur du » château.

» Si monsieur le maire de Dreux avait pu » être admis en la présence de sa majesté, il » lui aurait dit ce qu'il prend aujourd'hui la » liberté de lui écrire... »

— Voyons donc, dit maître Chaillou, un peu remis de sa stupéfaction, voyons ce que je prends la liberté d'écrire à la reine :

« Dreux reste et veut rester catholique, madame. »

— Très-bien! s'écria le maire, j'aurais dicté cette lettre, que je n'eusse pas dit mieux... seulement, on aurait pu parler là des preuves que

la ville, dans tous les temps, a données de son dévouement et de sa fidélité à notre sainte religion, preuves qui sont contenues...

— Au trésor de vos chartes, dit Diane, nous savons cela. Y êtes-vous, maître Métézeau?

Sur un signe de l'échevin, elle continua :

« L'Hôtel-de-Ville de Dreux reste et veut rester » catholique. Que sa majesté fasse connaître ses » intentions aussi franchement que nous. Malgré » la résolution bien arrêtée des notables, les » partis sont en présence dans la ville, et il est » important de savoir ce que veut le château, » dont l'appui ferait évidemment triompher » celui qui l'obtiendrait... »

— Très-bien! s'écrie maître Chaillou, c'est ce qu'on appelle mettre les gens au pied du mur...

« Comme le maire de la ville de Dreux ne » sait pas mieux que la France entière ce que » veut et désire sa majesté... »

— Est-ce que vous croyez, dit le maire en mettant sa main sur celle de Métézeau pour le retenir, que cette phrase n'est pas un peu compromettante pour la mairie?

Métézeau le regarda et lui fit signe que non.

— C'est que l'on aurait pu mettre : « Comme

jusqu'ici vous n'avez pas su vous prononcer ni pour l'un ni pour l'autre des deux partis; comme votre politique cauteleuse.... »

— Je crois, dit Métézeau, qu'il vaut mieux laisser ce qu'il y a.

— Vous croyez? Eh bien, c'est bon !... Mais ne nous compromettons pas, mon cher collègue, ne nous compromettons pas !

« — Le maire, pour s'affranchir de la respon-
» sabilité qui pèse sur lui vis-à-vis des chefs ca-
» tholiques, reprit Diane dictant toujours, en
» cas que le parti protestant triomphe ici, croit
» utile d'expédier un courrier à messieurs du
» triumvirat pour les prévenir de la position
» des choses... »

— Je suis enchanté de savoir, dit le maire en interrompant encore, que j'ai expédié un courrier à messieurs du triumvirat, parce que, avant tout, un maire doit savoir ce qui se passe dans sa commune.

« Messieurs de Guise, de Montmorency et de
» Saint-André, continua Diane, savent mainte-
» nant que la reine occupe le château; et si
» quelque intrigue secrète livre Dreux aux pro-

» testants, ils sauront aussi à qui ils doivent s'en
» prendre.

» J'ai l'honneur d'être, etc., etc. »

— Et voilà, s'écrie maître Chaillou, une reine mise en demeure le mieux du monde, et une lettre...

— Digne de figurer dans le trésor de vos chartes! dit le vieux berger d'un air tant soit peu goguenard.

— Je ne crois pas, après cela, repartit Métézeau en achevant d'écrire, que dame Catherine s'avise de longtemps de se mêler de nos affaires : vous lui avez, comme l'on dit, rogné les ongles jusqu'au coude. Maintenant, par qui faire remettre la lettre?

— Voici l'embarras, dit maître Chaillou, songeant aux risques qui attendaient le messager ; qui se chargera de la lettre?

— Quelqu'un, dit le père Beaudouin, quelqu'un instruit des mots de passe à l'aide desquels on peut s'introduire auprès d'elle, et ce quelqu'un est votre serviteur, si bon vous semble. Pas plus tard que tout à l'heure, on m'a pris pour l'un des gens qu'elle soudoie et qui travaillent ici pour le compte de la reine.

Soyez tranquilles... je serai ce qu'il faut que je sois, je ne dirai que ce qui peut être dit, et je verrai tout ce qu'il sera nécessaire de voir. Elle est fine, c'est possible; mais je ne la crains pas... J'arriverai toujours plus vite qu'elle : je vais droit mon chemin, et elle ne prend que les détours.

— Je suis pour ce que j'en ai dit : cet homme est extraordinaire! s'écria maître Chaillou, qui ne riait plus du paysan; il serait digne d'être mon adjoint! Et il signa la lettre.

— Donnez, donnez-lui le message, reprit Diane de Poitiers en indiquant le père Beaudouin, et s'adressant à Métézeau qui restait indécis, il est digne de votre confiance; vous ne pouvez employer quelqu'un plus capable de mener à bien votre entreprise.

— Allez, brave homme, le sort de Dreux est entre vos mains... Vous reviendrez rendre compte de votre mission à maître Métézeau... à M. le maire, reprit-elle avec douceur en voyant que le susceptible bourgeois fronçait le sourcil... Moi, je n'ai plus besoin ici, après avoir tâché de sauver votre ville, que de celui qui peut m'aider à sauver mon âme... Adieu, messieurs, ne m'oubliez pas dans vos prières... Adieu, bon

vieillard, ajouta-t-elle en tendant sa main au père Beaudouin.

Celui-ci mit respectueusement un genou en terre et prit cette main qu'il approcha de ses lèvres.

— Je vous remercie, reprit la grande dame, de l'aide que vous nous avez prêtée pour sauver deux malheureux proscrits... Les querelles et les divisions s'effaceront, la charité demeurera; que la charité soit donc au fond de toutes nos actions; faisons du bien à nos ennemis... le souvenir d'une bonne action en est la meilleure récompense!

— Réjouissez-vous donc, madame, dit le vieux de Mont-Musset en se redressant de toute la grandeur de sa taille; et, si Dieu vous rappelle à lui, emportez avec vous, pour qu'il vous soit compté, le souvenir de l'exemple que vous avez donné dans cette ville. Diane, ajouta-t-il en cédant à l'exaltation de son âme, tu t'étais montrée grande et noble dans tes erreurs, et j'ai souvent entendu le peuple, soulagé par tes bienfaits, s'éloigner de ta demeure, où il ne se présentait pas en vain, en répétant : Puissent nos maîtres n'avoir jamais de pires favorites! et il ajoutait

Quel malheur, mon Dieu! qu'une si noble femme soit ainsi tombée! Et moi, en l'entendant, ce peuple, je priais ton bon ange de ne pas s'éloigner, et je me disais : Patience, elle se relèvera, parce qu'il est dans la nature d'une noble et royale fleur de se tourner vers le ciel dont le soleil l'a fait naître. Tu as répondu à cette sainte voix. — Sois bénie, ajouta-t-il en étendant la main vers elle, toi, dont la chute fit pleurer ton ange, autant de la douleur de te voir tombée, que du regret de ne pouvoir te compter tant de bonnes actions, tant de charitables et généreuses pensées; sois bénie, toi qui, chargée de la croix du repentir et couronnée des épines de la pénitence, pour retrouver la voie du ciel, suis le chemin du Calvaire; et réjouis-toi, car tu seras bientôt arrivée au but de ce pénible voyage.

Diane de Poitiers, qui s'était encore un peu soulevée sur son lit, pour entendre le vieillard inspiré, se laissa retomber sur ses oreillers... Sa figure rayonnait d'une douce et sainte joie.

Tous sortirent en silence, laissant auprès d'elle Ève et le prêtre en prières.

III.

Il y a, dans la conjuration permanente des Vandales du dix-neuvième siècle contre nos vieux monuments et contre leurs saintes ruines, une classe de gens qui n'est pas moins redoutable que les démolisseurs avoués, c'est celle des rajeunisseurs et des embellisseurs, braves gens aplanissant gracieusement toute butte de décombres pour en faire une promenade, découronnant les tourelles, peinturlurant leurs murailles grises, dispersant toute pierre qui peut mettre l'antiquaire sur la voie des anciennes localités, et portant le dernier coup à nos débris historiques

et monumentaux, en leur disant, comme les bourreaux à je ne sais plus quel roi : « Laissez-vous faire, c'est pour votre bien ! »

L'antique château de Dreux a successivement passé du marteau du maçon qui détruit, à la truelle et à la pioche du maçon qui défigure. Aussi, moi qui, dans ce moment, cherche à vous le montrer tel qu'il était à cette époque, je pourrais être aussi libre dans mon imagination que si j'avais à vous décrire la tour de Babel. Personne ne viendrait me dire : Votre tableau manque de vérité ! car personne, parmi ceux qui le visitent maintenant, ne peut se douter de ce qu'était jadis la demeure des comtes de Dreux.

Où est la vieille église de Saint-Étienne, aux cintres saxons, aux voûtes abaissées, aux portiques guillochés, au clocher qui, tous les soirs, sonnait le couvre-feu? Elle a disparu, et pas un pilier n'indique où fut le monument religieux. L'épitaphe gothique de maître Avisse, *sage et discrète personne,* de son vivant chantre à la collégiale; et quelques chapiteaux aux figures grotesques, que l'on a bien voulu incruster dans la maçonnerie d'un mur voisin, sont les seules traces qui restent de l'antique construction. La

maison de Dieu s'est écroulée jusque dans ses fondations, et la maison des princes n'a pas été plus respectée par le temps et les révolutions. Il en restait une tourelle qui regardait la ville par son étroite fenêtre, et dont la girouette, lasse d'avoir résisté toute seule aux vents du ciel et aux tempêtes politiques, se tenait à la fin toute couchée; on a décapité la pauvre tourelle, apparemment pour l'embellir et la mettre au niveau des constructions modernes. C'était là, du reste, que commençaient les bâtiments du manoir seigneurial; ils suivaient toute cette ligne passant au-dessus de la grande entrée, qui reste encore avec sa voûte ouverte pour le passage de la herse, sa porte massive, les trous de son pont-levis et ses écussons extérieurs à moitié effacés. C'est au-dessus de cette porte que se trouvait une chapelle de Saint-Nicolas-des-Salles. S'avançant sur le terrain qu'occupe aujourd'hui un jardin dont les jolis tilleuls couronnent ces débris comme les panaches d'une armée de chevaliers accourus pour les défendre, le gothique manoir, flanqué d'une autre tourelle, qu'on nommait la Tour Peinte, se terminait à l'angle de cette ligne de murailles et de tournelles qui, du côté du Val-Gelé, rejoignait la grosse tour.

Le mur qui soutient les terres taillées à pic et ses quatre éperons en pierre de taille, sur lesquels, dit-on, Robert Ier, le fondateur de cette noble demeure, avait fait sculpter son écu de croisé, prouvent que rien n'avait été négligé de ce qui pouvait assurer sa solidité. Son étendue, son élévation, que l'on peut apprécier par la hauteur de la porte de Saint-Nicolas-des-Salles, les pointes de ses tourelles, ses nombreuses fenêtres tournées au midi, son toit hérissé de cheminées en briques rouges, de lucarnes historiées et de girouettes grimaçantes, autour desquelles volaient les pigeons du manoir, devaient lui donner et lui donnaient en effet un aspect imposant et seigneurial.

Or, dans une des salles de cette maison des princes, car c'est ainsi que nos pères nommaient cette habitation, dans la salle d'où l'on voit le mieux ce qui se passe sur la place des halles et aux alentours de l'Hôtel-de-Ville, une femme est assise dans un grand fauteuil, devant une table chargée de papiers dont plusieurs sont couverts des signes de la cabale et de figures astronomiques. La tête appuyée sur sa main, elle parcourt nonchalamment quelques lettres placées de-

vant elle ; mais son attention semble se réveiller, quand son œil distrait s'arrête sur le grimoire astrologique qui l'entoure et sur une sphère armillaire dominant, comme une reine, ce fatras de papiers. De temps en temps elle suspend sa lecture ou le cours de ses réflexions, et jette un regard du côté de la fenêtre... Au delà de la ville qui s'étend devant elle, une épaisse fumée s'élève... c'est la fumée des villages incendiés par la guerre civile... Le tocsin sonne au loin... Cette femme est Catherine de Médicis.

Dans la même pièce échauffée par un bon feu, car il fait froid, et les maisons noires de la vieille ville paraissent plus noires encore sous leurs toits pointus, tout blanchis par la gelée, deux enfants de huit à dix ans jouent autour du fauteuil de la reine ; un troisième, la tête appuyée contre le chambranle de la cheminée, semble absorbé par la rêverie, le sommeil ou la pensée.

Ces trois enfants sont : Charles IX, le duc d'Anjou, qui, depuis, fut Henri III, et Henri de Guise, qu'un jour l'on nommera le *Balafré*.

Charles IX est celui qui, la tête cachée, reste immobile au coin du feu ; cet autre si blond, si frisé, si frais, si rose qu'on dirait une petite fille, c'est son frère, le duc d'Anjou, *le mieux*

aimé, fils de la bonne reine Catherine, comme disent les mémoires du temps. Il porte suspendue à son cou une petite corbeille ornée de rubans roses et pleine de jeunes chiens, que, dans le chenil du château, il a dérobés à quelque mère éplorée, et couvant de l'œil la nichée grommelante de mâtins qu'il nomme ses mignons, il marche gravement autour de la chambre en psalmodiant un air de lutrin.

— Henri, dit-il en passant à côté du troisième enfant, debout, en contemplation devant un tas de vieilles armes rouillées jetées là à la suite de quelque siége; Henri de Lorraine, veux-tu jouer à la procession?

—Tu m'ennuies, avec tes processions, Henri de France, lui répondit le petit garçon d'un air déterminé, et en poussant de son pied les vieilles ferrailles, pour voir s'il y trouverait quelque arme à sa taille; je veux bien jouer, moi, mais au soldat.

— Avec ces armes, n'est-ce pas, pour me faire encore du mal comme hier... Non, non, madame ma mère l'a défendu; et puis, un grand plaisir, n'est-ce pas, de toucher ce fer si froid!.. La rouille me salirait les mains, et ne serait-ce pas dommage, ajouta-t-il, en mettant

sous le nez du Lorrain ses mains aussi blanches, aussi proprettes que celles d'une jeune coquette.

— Pouah ! tes mains sentent la pommade comme celles d'une coiffeuse, s'écria l'autre enfant.

— Les tiennes sont noires comme celles d'un ramoneur, reprit le prince, en prenant la main du petit Guise et en l'élevant au grand jour.

Celui-ci dégagea d'un seul mouvement sa main, déjà vigoureuse, de la faible étreinte qui la retenait, et ramassant une épée dont la lame raccourcie par quelque choc de guerre était en rapport avec sa taille, il prit la garde, et quand son petit poignet fut couvert par la coquille, il le tendit vers le prince :

— Comme cela, dit-il, voit-on si j'ai les mains sales, monseigneur?

— Finis, Lorrain, finis, dit l'autre Henri, en battant en retraite du côté de sa mère ; diable de Guise, avec ses épées! reprit-il ; il faudrait toujours batailler, avec celui-là. Madame, ajouta-t-il en tirant Catherine de Médicis par sa robe, ordonnez donc à Guise de jouer à la procession avec moi !

La reine leva la tête et regarda le mutin qui

restait en garde la pointe au corps du côté de leurs majestés.

— Eh ! eh ! dit-elle en secouant la tête, les ordres n'y feraient rien, je pense ; voici une position tout à fait hostile contre laquelle se briserait notre volonté elle-même... Mais, mon fils, ajouta-t-elle, en se baissant à l'oreille du petit prince, et du ton que prend une bonne mère pour apprendre à son enfant quelque précepte de morale : là où la force ne peut rien, il faut employer d'autres armes... On agit par la douceur, par les caresses, par les promesses... Promets-lui, s'il veut faire la procession, que tu videras pour lui ton drageoir...

— Tiens, dit l'enfant en faisant la moue ; je n'ai pas pour moi plus de dragées qu'il ne m'en faut...

— Enfant, reprit la bonne reine, on promet toujours, et puis, quand vient le moment où l'autre en tendant la main vous dit : Voyons, tenez votre promesse, l'on s'écrie : Mon Dieu ! c'est bien malheureux, mais j'ai perdu ma bonbonnière ; ou bien, avec l'air d'un touchant intérêt on dit : Je connais votre tempérament ; les dragées, cette année, sont malsaines, je crois qu'elles vous feraient mal !

— Oui ; mais si l'autre insiste, et si cet autre, comme celui-ci, a une épée qu'il remue toujours d'estoc et de taille, sans crainte de se blesser...

— Le cas est embarrassant... Que faire? Voyons! dites votre avis, monsieur.

Catherine regarda son fils, en cherchant à lire la pensée de l'enfant dans son regard.

Après avoir réfléchi et préparé tout bas sa réponse, le prince répondit avec l'aplomb d'un enfant qui se croit ferré sur la leçon qu'on lui demande.

— On lui donne des dragées d'abord, et ensuite un croc en jambe qui vous permette de les lui reprendre, n'est-ce pas, madame?

Un éclair de joie passa dans les yeux ordinairement si ternes de cette femme.

Elle embrassa son fils sur le front, cette bonne mère ; car elle était contente de son élève.

— Henri, reprit l'enfant, viens faire la procession, je te donnerai des dragées.

— Je n'en veux pas, de tes dragées, répondit le Lorrain, on dit qu'elles ressemblent trop à des pilules.

Catherine se prit à rire de l'apostrophe.

— Et qui dit cela, mon petit brave? demanda-t-elle.

— Papa ; il dit encore qu'il faut se défier de celles qui viennent d'Italie, répondit l'enfant sans se déconcerter.

La reine se mordit les lèvres, et laissant les deux enfants à leurs jeux, elle reprit la lecture de ses papiers.

En ce moment, le jeune roi releva la tête, se frotta les yeux, bâilla à deux ou trois reprises, comme quelqu'un qui achève son somme, et, comme s'il se fût refroidi en dormant, il ramena sur ses épaules son manteau de velours noir, puis, se levant et se tournant le vers feu...

— Je crois, Dieu me damne ! que j'ai un peu dormi, dit-il en toussant.

— Votre majesté était si souffrante ce matin, dit la reine sans quitter le papier qui occupait son regard en ce moment.

— Oui, malédiction du ciel, la poitrine me fait mal, reprit-il en mettant la main sur sa poitrine rentrée...

— Sire, vous avez meilleure mine que ce matin, dit-elle sans le regarder.

— J'ai la tête encore embarrassée et les jambes chancelantes, reprit-il en essayant de faire quelques pas dans la chambre... Colère du Christ ! on m'a encore laissé trop boire au déjeuner !..

Ce diable de Sourdeval, avec son vin du bois Yon, comme il appelle ses vignes, m'a poussé plus qu'il n'aurait convenu... Madame, ajouta-t-il en faisant en zigzag quelques pas qui le rapprochèrent du fauteuil de Catherine, comment s'est passée la fin ce déjeuner?

— Très-bien, très-gaiement, je vous assure, répondit-elle encore avec une légère nuance d'impatience.

— Et, demanda-t-il à voix basse, je ne me suis pas emporté et je n'ai maltraité personne, madame? C'est que, vous le savez, dans ces moments-là, j'ai des mouvements terribles... cela me fait grand mal, voyez-vous..., ajouta-t-il en s'appuyant sur le dossier du fauteuil, et en passant la main sur son front.

— Non, sire, cela vous distrait, plutôt.

— Cela me tue, vous dis-je, et cela serait d'une bonne mère qui tient à la santé de son fils, et d'une reine qui tient à la dignité de la couronne, d'empêcher l'enfant et le roi de se griser comme un misérable page en vacance.

— Vous êtes roi pour faire ce qu'il vous plaît de faire, sire; malheur à moi, malheur à quiconque essaierait de se mettre au-devant de votre volonté quelle qu'elle soit.

— Vous ne m'aimez pas assez pour cela, madame, dit-il avec amertume, en jetant un regard de jalousie sur le duc d'Anjou.

— Vous toussez beaucoup aujourd'hui, mon cher enfant, dit-elle d'un ton doucereux... Je suis fâchée de ne pas avoir emmené avec nous Ambroise Paré, votre médecin.

— Ambroise Paré, malgré toute sa science, ne peut rien, madame; je m'ennuie, Croix-Dieu! je m'ennuie surtout dans ces maisons, dans ces châteaux que je nomme, moi, les tombeaux des vivants! Dans les bois, au moins, quand je suis à la chasse, eh bien! je laisse les idées sombres qui m'assiégent ailleurs; il y a là du mouvement, du bruit, de l'agitation; et puis l'on tue, l'on tue... des lapins, des faisans, ajouta-t-il avec ce mouvement nerveux dans les doigts que le peuple exprime par ces mots: La main lui démange.

— Soyez tranquille, sire, nous retournerons bientôt à Fontainebleau, et vous y reprendrez le cours de vos plaisirs.

— Oui, dit-il en se ranimant un peu, cela vaut mieux que d'être ici, dans ce vilain donjon, sur cette hauteur où il fait si froid, ajouta-t-il en

se serrant dans son manteau, et où le vent se plaint comme sur un champ de bataille.

— Ces quelques jours de solitude vous feront trouver vos plaisirs plus doux, sire.

— Ah ! vous verrez, madame, j'attends d'Angleterre des coqs, car il n'y a que les coqs d'Angleterre qui sachent se battre... A la bonne heure! voilà un spectacle!... Ça vaut mieux, j'espère, que ces farces italiennes qui vous font tant rire!

— Il me semble, dit la femme, que sa majesté prit quelque goût à la dernière... Pantalon n'éteignit-il pas les lampes au bon moment? Toutes les demoiselles de ma suite n'eurent-elles pas une belle frayeur?... Sans vous, mademoiselle de Cypierre en fût tombée à la renverse; elle était sur vos genoux quand Zany fit rapporter les lumières. C'est beau, sire, ajouta l'infâme en riant, de servir ainsi d'appui à l'innocence de la plus jeune de mes filles!

— Chut! dit Charles en toussant et en mettant son doigt sur sa bouche.

— C'est vrai! c'est vrai! reprit-elle en regardant le duc d'Anjou, il ne faut pas dire ces choses-là devant les enfants!

Charles IX, à cette époque, avait quinze ans!

— Eh bien! reprit le jeune roi, après un moment de silence et en s'appuyant les coudes sur la table, car il avait le dos si voûté, les jambes si grêles, qu'il ne pouvait rester longtemps debout; eh bien! où en sont nos affaires? Ce voyage nous sera-t-il aussi profitable que vous l'espériez, madame?

—Oui, mon fils, oui, tranquillisez-vous, tout ira bien: ainsi que nous en sommes convenus, ajouta-t-elle tout bas, j'ai écrit une nouvelle lettre au prince de Condé!

— Quoi? dit Charles, de quoi sommes-nous convenus?

— Comment? fit-elle d'un ton surpris, vous ne vous rappelez plus qu'hier je vous soumis un projet qui eut votre approbation?

— Non, répondit-il; en vérité, je ne me le rappelle pas... Ce sont les excès d'hier et de ce matin qui ont effacé notre conversation de mon souvenir. Voilà ce qui éteint ma mémoire. Je ne puis plus rien retenir, rien comprendre, ajouta-t-il tristement en laissant aller sa tête sur l'une de ses mains, et en restant ainsi accoudé sur la table.

— Jamais vos idées n'ont été plus claires, plus nettes, sire, et si votre majesté voulait me

prêter un moment d'attention, je vous prouverais...

Il fit signe qu'il consentait à l'entendre.

Elle prit alors la parole et commença à lui expliquer le plus longuement et le moins clairement possible la position des partis, leurs intérêts en présence, leur espoir dans l'avenir, leurs ressources et les finesses de sa politique.

Au bout d'un quart d'heure, baissant la tête, elle regarda Charles IX au visage : il était assoupi.

Elle leva les épaules, sourit avec dédain, jeta à son fils Henri un coup d'œil qui voulait dire :

— Voilà celui qui m'écoutera !

Et elle reprit l'examen de ses papiers.

Cependant cette voix, cette voix dont l'accent monotone l'avait endormi, venant à cesser tout à coup de se faire entendre, Charles se réveilla en sursaut, et regarda sa mère.

— Quand je vous disais, madame, que je ne pouvais plus prêter attention à rien, s'écria-t-il avec un dépit concentré, et en quittant la table pour aller à la fenêtre.

Il passa devant l'amas d'armes jeté dans un coin de la chambre, et ramassa une arquebuse.

Il la tourna et la retourna avec assez d'adresse et même assez de vigueur.

Je suis sûr, dit-il tout à coup en la dirigeant du côté de la croisée, que d'ici, avec cette arme, j'abattrais du premier coup un de ces bourgeois qui passent là-bas, dans cette place.

Catherine tourna vivement la tête de son côté.

— Que faites-vous là, sire? dit-elle avec une expression étrange; y pensez-vous? des catholiques... vous qui voulez l'être par continuation... Passe encore si c'étaient des huguenots!

Il jeta l'arme loin de lui.

— Je deviens fou, Dieu me damne! s'écria-t-il. Puis, il revint auprès du feu, et se laissa tomber sur son siége.

— Malédiction! malédiction! dit-il d'une voix sourde, sur ceux qui m'ont mis dans cet état.

Les deux autres enfants jouaient toujours, l'un à la procession et l'autre à la bataille. Henri de Guise avait trouvé ce qu'il lui fallait : un casque qui, visière levée, ne lui emboîtait pas tout à fait la figure jusqu'au menton, et une épée raccourcie par quelque vieux combat... Il s'élançait à droite, à gauche de la vaste salle, criant : Lor-

raine, Lorraine! et faisant un tapage de véritable diable quand il chargeait, par exemple, le tas de ferrailles abandonnées. Henri de Valois promena quelque temps ses mignons ; mais, à la fin, las d'être heurté par l'enfant batailleur et bruyant, et de recevoir, lui et sa procession, des éclaboussures du combat, il se retira dans un coin obscur du salon, où il resta silencieux et non pas inactif...

— Par ici ! par ici, cria-t-il tout à coup, par ici, Lorraine ! voici les Anglais qui se rallient.

— Où cela? où cela? dit le petit soldat en accourant et brandissant son épée.

Le pauvre enfant donna le piége, ses pieds s'embarrassèrent dans la corde que le Valois avait tendue sur son passage, il s'étendit tout de son long sur le pavé de la chambre ; sans le casque, il se serait brisé la tête contre la muraille.

— Ah, traître! s'écria-t-il en serrant son épée qui ne lui échappa pas.

Un rire perçant lui répondit.

Valois s'était réfugié auprès de sa mère.

D'un coup d'œil, elle saisit la situation des choses, et voulant continuer la leçon si moralement commencée :

— Ce n'est pas tout de se venger, lui dit-elle

à l'oreille, il faut savoir prendre ses mesures pour empêcher les autres de vous en faire repentir !

Le Lorrain furieux s'était relevé. Les joues rouges d'indignation, l'œil pétillant de colère, il s'élança vers son ennemi déloyal. Sans la reine qui l'arrêta, il eût pu lui faire un très-mauvais parti avec son tronçon d'épée.

— Quoi! cria-t-il à Catherine, vous avez vu comme il m'a fait tomber, et, l'ayant vu, vous le défendez!... Vive-Dieu! notre mère n'est pas reine, madame, qui l'êtes; mais si, sous ses yeux, je me conduisais aussi indignement envers le fils du dernier de nos fermiers, elle me ferait donner les étrivières, et n'empêcherait pas le manant de me demander raison de ma traîtrise.

— Vous avez eu grand tort, très-grand tort, M. d'Anjou, dit Catherine à son fils, de vous conduire ainsi avec un de vos amis.

— Moi, son ami! oh! non, non, s'écria le petit rageur, et c'est fini maintenant entre nous, quelque chose qui arrive : que je reste enfant, que je devienne homme, général d'armée comme mon père ; qu'il soit, lui, roi, pape ou moine (car il aime trop les processions et il est trop gras pour ne pas finir par là), je serai son ennemi

d'estoc et de taille, et nous verrons s'il me fera encore tomber.

— Allons, allons, reprit Catherine en riant de ce rire de visage auquel son cœur restait étranger, faut-il se brouiller pour si peu?

— Pour si peu!... Vive-Dieu! si papa était ici, il le forcerait bien de se battre avec moi... et je suis sûr qu'il me servirait de second, encore!

— Vraiment, je t'assure, Henri, dit le Valois en prenant un ton doucereux, que je n'avais pas préparé cette corde pour te faire tomber; c'était pour tendre, comme à la Fête-Dieu, des draps sur le passage de la procession.

— Hypocrite, quitte donc un peu le cotillon de ta mère, et viens ici, tu vas voir comme je vais l'arranger, ta procession!

— Allons, voyons, finissons-en, reprit la mère, lasse d'entendre ainsi traiter son enfant chéri. M. de Guise, voulez-vous faire quelque chose qui soit agréable à la reine?...

— Je le veux bien, répondit-il, non sans avoir longtemps hésité.

— Eh bien! réconciliez-vous avec mon fils... Vous ne répondez rien?... vous m'avez promis

pourtant d'accéder à ma demande, et un soldat n'a que sa parole.

Il tendit, sans rien dire, du côté du prince sa main toute saignante, car, en tombant, il s'était coupé à la lame de son épée. Henri de Valois mit délicatement sa main blanchette sur cette main rougie, et toutes deux, après être restées un instant l'une sur l'autre, froides et droites, se séparèrent sans s'être pressées.

Le duc d'Anjou ne disait rien.

— M. de Lorraine, reprit Catherine, qui était bien aise d'essayer même avec un enfant son masque de douceur et d'humilité, M. de Lorraine, maintenant que la paix est faite, je conviens que M. d'Anjou avait tort, et je vous demande pardon pour lui.

— Je vous pardonne, à vous, madame, répondit le petit brutal; mais lui, il me le paiera! ajouta-t-il entre ses dents.

Et il alla ramasser son casque pour courir après les Anglais.

Le capitaine qui commandait dans le château entra alors et s'approcha respectueusement de la reine.

— Mauvaises nouvelles, madame, dit-il à voix basse. Elle le regarda sans changer de visage.

— Chut! fit-elle en mettant son doigt sur sa bouche et en indiquant de l'œil qu'ils n'étaient pas seuls.

— Eh bien! quoi, mes enfants, dit-elle en élevant la voix, allez-vous rester enfermés ici toute la journée?.. vous vous étiez promis, ce me semble, de visiter aujourd'hui la tour grise et la chapelle de Notre-Dame-des-Marches qui fut bénie par saint Thomas de Cantorbéry et dont la cloche a, dit-on, le pouvoir d'éloigner les orages.

—Oui, oui, s'écria le duc d'Anjou, enchanté de donner le change aux idées rancunières du petit Guise, en route pour la tour grise et la chapelle de Notre-Dame!... Dans la tour grise, Lorraine, nous jouerons aux soldats, si tu veux, et à la procession autour de la chapelle.

— Je le veux bien, dit l'enfant qui acceptait tout ce qui donnait cours à son activité.

—Et moi, je serai aussi de la promenade, dit Charles IX en se levant; le roi de France a une prière à faire à Notre-Dame qui dissipe les orages... Car jamais, ajouta-t-il tristement en rerardant par la fenêtre les nuages de fumée qui noircissaient toujours l'horizon, jamais notre pays n'eut plus besoin d'un secours miraculeux!

— Restez, restez, Sourdeval, dit-il encore au capitaine qui s'apprêtait à suivre sa majesté, madame ma mère désire, je le vois, que vous restiez pour l'entretenir... Je vous le laisse, madame. Adieu, ma mère. Vous, messieurs, suivez-moi !

— Eh bien, quelle nouvelle avez-vous à m'apprendre, monsieur? demanda la reine en reprenant sa place devant la table, après que le roi fut sorti.

— La délibération de l'Hôtel-de-Ville, madame, n'a pas eu le résultat que nous en attendions, répondit Sourdeval.

— Je n'y comptais guère, répondit-elle avec un imperceptible sourire : les partisans de Condé ne pouvaient encore l'emporter... C'était seulement du désordre : c'est très-bon pour commencer, en attendant mieux.

—Oui, mais ce qui plaira moins peut-être à sa majesté, c'est la nouvelle de l'arrestation de deux des agents de messieurs les princes.

— Ah! et qui donc? dit-elle sans s'émouvoir le moins du monde.

—Un jeune homme de bonne mine, m'a dit le bourgeois de qui je tiens tous ces détails, un

jeune homme caché sous les habits de porte-balle.

— C'est le page à l'origine mystérieuse, dont nous possédons l'acte de naissance signé par la maréchale de Saint-André : j'ai eu soin de l'apporter ici... Le pauvre garçon, on l'a arrêté?... Cas pendable, que le sien... Et l'autre?

— Un homme allant sur la quarantaine, au front chauve, au teint bilieux.

— C'est le faiseur d'allocutions, le prêcheur qui a pris à tâche de nous convertir à Calvin... (En bâillant.) Je lui en veux pour l'ennui qu'il m'a donné à Poissy... Quand le pend-on?

— On les a arrachés tous deux à grand'peine des mains de la foule ; ils sont renfermés dans l'Hôtel-de-Ville ; mais leur péril est imminent ; car, malgré les efforts de leurs libérateurs, les catholiques, exaltés par les discours d'une femme du peuple, veulent qu'ils soient jugés demain, et qu'on en finisse avec eux... Une femme a aussi été surprise au moment où elle transmettait vos ordres à nos affidés.

— Ah ! vous verrez que notre belle Ismène se sera laissé prendre ! La pauvre fille n'a jamais

su se défendre.... Pourvu que la sotte ne nous compromette pas !

— Les catholiques ont le dessus ; ils organisent leurs moyens de résistance ; la garde bourgeoise, que nous étions parvenus à désorganiser en partie, a repris une nouvelle ardeur, elle maintient l'ordre et calme les esprits...

— Qu'est-ce à dire? s'écria la reine en se levant brusquement et en se promenant à grands pas dans la chambre, les bras croisés derrière son dos... Des esprits qui se calment, l'ordre qui s'établit, pensa-t-elle, un peuple qui ne pend pas... et la guerre civile est aux portes de la ville ! et Catherine de Médicis veille à cette fenêtre !

— C'est que Diane de Poitiers, dit Sourdeval, semblant répondre à la pensée de la reine, c'est que Diane de Poitiers est là.

— Diane de Poitiers ! répéta-t-elle en faisant un pas en arrière, comme le meurtrier qui, au moment de frapper, verrait un spectre sortir du tombeau pour arrêter son bras. Diane de Poitiers ! Je ne m'étonne plus si j'ai rêvé cette nuit qu'à la chasse, dans la forêt de Fontainebleau

je me trouvais face à face avec une biche blanche !... Et mes trois corbeaux de ce matin... signe de mauvaise rencontre ! Elle est donc toujours là, cette femme que l'on disait à l'agonie ! et il faut que je la trouve partout sur mon chemin : calmant, quand je veux troubler ; réconciliant, lorsque je veux diviser... Régnez donc avec de pareilles gens ! Ah ! si justice se faisait, qu'un bon procès de lèse-majesté viendrait à point pour punir la malavisée qui nous enlève ainsi nos moyens de gouvernement !

— Elle demeure là... dans cette grande maison en face de l'hôpital, dans cette maison où vous voyez entrer un long cortége de ces religieuses qui sont venues aujourd'hui chercher asile à Dreux.

— Ah ! je la connais, répondit Catherine, elle s'entoure volontiers de béguines et de prêtrailles, croyant cacher sous l'aumusse et la guimpe les souillures de sa vie passée. Elle a toujours été catholique forcenée... Et elle est ici ! Diane catholique !... Si je croyais à quelque chose, moi, je serais demain calviniste. Elle est ici !... Les protestants la détestent presque autant que moi, et s'ils la tenaient... Ah çà,

monsieur notre ami, est-ce que ces gens-là ne veulent pas en finir une bonne fois?

— Mais votre majesté oublie qu'hier elle leur trouvait trop de précipitation, et qu'elle me disait : Il ne faut rien brusquer, attendons, Sourdeval!

— C'est possible ; mais je dis aujourd'hui : Quand agit-on, quand livre-t-on aux huguenots Dreux et tous ceux qui s'y trouvent en ce moment?

Elle appuya sur ces derniers mots.

— Cette nuit même, il serait possible de tenter un coup décisif. La compagnie qui veille à la porte Chartraine est presque toute à notre dévotion; celui qui la commande est un huguenot des plus fervents. Je viens de le voir dans une assemblée que nos amis ont tenue pour aviser à ce qu'il y avait à faire ; il s'est mis à ma disposition, et tous, dans le conseil, ont été d'avis qu'il fallait mettre à profit la nuit prochaine.

— Mais c'est aussi tout à fait mon avis, s'écria la reine; oui, il n'y a pas à hésiter, c'est pour cette nuit qu'il faut lier la partie avec ceux du dehors.

— Ils comptaient d'abord réunir tous les cal-

vinistes des environs et les armer ; car ils ont dans ce but réuni des armes, des munitions de guerre et beaucoup de poudre dans une des caves de la ferme de Nuisement, cave située juste au-dessous de cette grange où ils se rassemblent pour le prêche.

— Oui, je me rappelle, dit Catherine, et je n'oublierai pas non plus le renseignement présent, pensa-t-elle.

— Mais ils ont calculé que cela entraînerait trop de retard. Ils croient qu'il conviendrait mieux d'aller chercher du renfort dans l'armée des princes qui s'approche ; elle n'est qu'à peu de distance de la ville, et un messager qui partirait maintenant pourrait joindre un des corps en marche, assez tôt pour le faire arriver vers minuit à la porte Chartraine... Une fois là, et avec le secours de nos amis qui se trouveront en force sur ce point, ce serait une chose vite finie ! Voilà ce qu'ils sont décidés à faire, si toutefois je donne mon approbation au projet ; car ils savent bien qu'ils ne peuvent réussir qu'avec mon aide. J'ai demandé une heure pour réfléchir, puisqu'il n'y a que moi jusqu'à présent d'engagé avec eux : ils ignorent toujours

qui me fait agir. Ainsi, madame, d'après ce que vous venez de me répondre sur l'opportunité de l'entreprise, je vais aller leur dire que le moment est venu de la tenter...

— Un instant, Sourdeval, un instant!.... Aujourd'hui vendredi; ajouta-t-elle en se parlant à elle-même, et les trois corbeaux de ce matin, et le rêve de cette nuit!.. Mais cette femme qui est là, reprit-elle en indiquant la maison où Diane de Poitiers était descendue; cette femme qui m'échappera peut-être, si l'on ne se presse pas!... Et ces insolents triumvirs dont la puissance me pèse si fort!.. Dire qu'il y a là, ajouta-t-elle en se remettant à la table et en prenant l'un des papiers couverts de signes cabalistiques, dire qu'il y a là le mot du problème qui tient mon esprit en suspens, et ne pouvoir le dégager des voiles qui l'enveloppent! Et Isaac, Isaac qui ne vient pas!

Comme s'il eût attendu qu'on l'appelât pour paraître, le vieux juif se montra à la porte entr'ouverte.

Depuis un an, sa vieillesse est encore plus morose, plus sombre, plus décrépite; un seul sentiment, celui de la vengeance, retient un souffle de vie dans ce squelette qu'il galvanise;

la haine seule donne à ce cœur le faible mouvement qui l'empêche de s'ossifier tout à fait; et c'est pour voir ses ennemis s'entre-tuer que son œil entr'ouvert avec effort regarde à travers la poudre de la tombe dont il est déjà voilé.

A l'aspect du hideux vieillard, Catherine poussa un cri de joie, et, quittant son fauteuil, courut au-devant de lui; elle passa le bras de l'alchimiste sous son bras, et, le forçant de s'appuyer sur elle, elle le conduisit, à petits pas, comme ferait une fille attentive pour son vieux père, au fauteuil qu'elle venait de quitter.

— Asseyez-vous là, lui dit-elle d'une voix caressante, asseyez-vous là, notre docte ami. Pauvre cher! ajouta-t-elle en soutenant le front du vieillard, tandis qu'il s'abandonnait à un violent accès de toux. C'est ce voyage qui vous a fatigué... Aussi, vous avez voulu absolument venir.

— Oui, oui... répondit-il en mots saccadés et entrecoupés par une sorte de râlement qu'on eût pu prendre pour un hoquet d'agonie; il fallait que je vinsse... Est-ce que je ne vous l'ai pas dit? Ils se battront près d'ici; je ne puis me dispenser d'y être.

— Qui l'emportera, Isaac? Voici maintenant ce qu'il serait important de savoir! dit-

elle en ajustant sur les épaules du juif, pour le réchauffer, son propre mantelet qu'elle avait jeté sur le dossier de son fauteuil.

— Il se battront près d'ici, reprit le vieillard avec cette sombre préoccupation qui ne permet à l'homme poursuivi par une idée fixe de ne l'envisager que sous une seule face... Ils se battront! reprit-il en frottant l'une contre l'autre ses froides et longues mains... Est-ce pour aujourd'hui? demanda-t-il avec le ton d'impatience que prend un enfant à qui on a promis la lanterne magique.

Catherine s'arrêta tout à coup dans ses soins autour du vieillard, et regardant Sourdeval, elle mit son doigt sur son front et eut l'air de lui dire :

— Je crois qu'il est tout à fait en enfance.

— C'est que j'ai bien des raisons pour venir ici, reprit le vieillard. Vous ne savez pas, il y a dans les environs de cette ville un château, un beau château, vraiment, qui sera à moi quand je voudrai... Oui, et le juif sera châtelain, à fiefs, à vassaux, à armoiries, pour faire enrager ceux qui lui ont emprunté de l'argent en l'accablant d'injures et de mépris.

— C'est du maréchal de Saint-André que

vous parlez, Isaac, reprit la reine enchantée de voir que cette vieille tête avait encore quelque ombre de raison. Il vous a emprunté beaucoup d'argent, et son château de Mézières vous répond à peine de ce qu'il vous doit.

— J'y retournerai... J'irai voir encore madame de Saint-André; il faudra bien qu'elle s'engage pour lui; sinon je le ferai saisir... Saisir! reprit-il, j'oublie toujours que je n'ai pu, avant qu'il partît pour la guerre, obtenir de lui la signature qui règle et régularise le total des sommes en livres tournois, sous et deniers qu'il m'a empruntées... c'est un des motifs qui m'ont déterminé à me mettre en route malgré le froid, mon grand âge et cette toux qui m'arrache la poitrine.

— Oui, reprit Catherine, et n'oubliez pas, mon bon Isaac, que vous êtes parti aussi dans l'intention de m'aider jusqu'au dernier moment à connaître d'avance, par l'aspect des astres, le résultat de la guerre qui se prépare.

— Je le rejoindrai, et il faudra bien qu'il en finisse. Alors, muni de cette pièce importante, je cours à Mézières... Oui, reprit-il d'un air égaré; mais il faudrait pour bien faire que je n'y revisse pas ce qui m'effraya tant une première

fois... Vous ne savez pas? ajouta-t-il d'un air mystérieux, les morts reviennent, dans ce vieux château, et ma fille, sortant du tombeau, s'y est montrée si pâle, si maigre, que son séducteur lui-même n'eût pu la reconnaître.

Catherine leva les épaules d'un air de pitié, elle éloigna avec dégoût le manteau, que, d'abord, elle avait soigneusement arrangé sur les épaules du vieillard.

Il y eut un moment de silence entre ces deux personnages : le juif, perdu dans les rêves d'une tête qui se détraque ; la reine, se demandant si elle ne ferait pas bien de se débarrasser de ce vieux fou, en le faisant jeter à la porte du château.

— Le maréchal, disait l'usurier en calculant sur ses doigts, le maréchal ne pourra jamais me payer... et cependant la guerre eût pu l'aider à s'acquitter envers moi ; mais pour cela, il fallait qu'il se mît du côté des protestants... A la bonne heure!.. ceux-là trouvent quelque chose à prendre... les églises sont si riches!... Il y a des croix d'or, des lampes d'argent, des ostensoirs dont les rayons sont composés de diamants! Voilà ce qu'il me fallait, pour me faire prendre patience. Mais non, il n'a pas voulu... il est resté catholique pour me faire damner!

Ah! les débiteurs sont bien durs envers leurs pauvres créanciers!

Après ces paroles, il resta plongé dans un profond silence.

— Madame, dit Sourdeval en se rapprochant de la reine qui, debout devant le juif, le regardait avec une pitié mêlée de dépit, madame, l'heure s'approche à laquelle je dois porter une réponse à ceux des habitants de la ville disposés à introduire cette nuit les huguenots dans leurs murs... Quelle sera cette réponse?

— Mais vous voyez, Sourdeval, vous voyez quel est mon embarras... Les calculs de cet homme devaient nous tirer d'incertitude, et il faut que le diable soit venu lui troubler la cervelle! Je n'y comprends rien... hier encore, sa raison était dans son entier, et aujourd'hui, par suite des fatigues du voyage, le voilà incapable de se livrer au travail qui serait si nécessaire pour me décider.

— Mon Dieu, madame, dit le capitaine, que votre majesté pardonne à la franchise d'un vieux soldat; mais qu'importe à notre projet l'assentiment de ce vieil imbécile?

— Chut! chut! Sourdeval... Tenez, regardez! s'écria la reine, quel changement s'est tout à

coup opéré en lui !... Ses regards ont rencontré par hasard le travail que, cette nuit, j'ai préparé par ses avis, et cet aspect l'a fait sortir de l'état de sommeil et de rêve où il semblait plongé... Voyez comme son œil brille d'une lueur prophétique!... Écoutez! il va parler!

—Oui, dit le docteur, continuant à examiner le grimoire qu'il tenait à la main... les figures sont bien posées, les lignes, en rapport avec les constellations, dans la place qu'elles occupent dans la lunaison hébraïque au mois de Tevet, qui est le même que celui de décembre pour les gentils...

Le capitaine fit un mouvement d'impatience, car, à l'horloge de la ville, sonnait l'heure où il devait porter sa réponse à ceux qui l'attendaient pour agir. Catherine, l'œil constamment fixé sur l'oracle, fit au soldat un signe qui voulait dire : attendez encore un moment!

— Tout ceci me semble clair, s'écria tout à coup le vieillard, et les jumeaux doivent, à n'en pas douter, reculer devant le lion...

— Je savais bien, s'écria Catherine, que les triumvirs, jumeaux nés pour l'abaissement de la royauté, et pour la ruine de mon pouvoir, reculeraient devant notre cousin de Condé, le

seul, le véritable lion de la France! Va, Sourdeval, va retrouver les braves qui veulent lui ouvrir leurs portes; qu'ils se pressent de lui envoyer le message dont ils sont convenus, et qu'à minuit, minuit, entends-tu bien... Dreux soit aux casaques blanches!

— Minuit, répéta Sourdeval, c'est convenu! Adieu, madame, je vais exécuter vos ordres.

Il sortit. La reine se rapprocha du juif qui, la plume à la main, l'air sombre et soucieux, recommençait les calculs de Catherine, car il avait annoncé le triomphe de Condé, sauf erreur commise par son élève.

Sourdeval rentra.

— Deux messages arrivent pour sa majesté, dit-il : faut-il introduire auprès de la reine les hommes qui en sont les porteurs?

— Qu'ils entrent, qu'ils entrent! répondit-elle vivement sans quitter du regard le docteur qu'elle suivait, dans l'examen de son travail, avec l'inquiétude d'un écolier devant le régent occupé de corriger son thème.

Le capitaine introduisit les deux messagers qui se tinrent debout au fond de la chambre. L'un de ces hommes était le vieux de Mont-Musset.

La reine alla vers eux, et, après avoir jeté un

regard pénétrant sur le père Beaudouin, regard qu'il soutint avec son flegme ordinaire, elle fit signe à l'autre de la suivre, et l'emmena dans l'embrasure de la fenêtre.

—Eh bien, lui dit-elle en parlant à voix basse, pour ne pas déranger les calculs du savant, eh bien, notre fidèle ami, t'es-tu, en homme adroit, acquitté de ta mission? As-tu vu le prince de Condé, a-t-il reçu notre lettre?

— La voici, madame, répondit l'Italien en tirant de sa poche un paquet qu'il remit entre les mains de Catherine,

— Ma lettre! dit Catherine confondue.

— Je n'ai pas trouvé le prince de Condé.

— Comment! tu n'es donc pas allé jusqu'aux lieux qu'occupe l'armée des huguenots?

—Si vraiment. J'ai vu l'armée des huguenots qui viennent, les reîtres qui pillent, M. de Coligny qui les laisse faire en maugréant, M. Dandelot qui ne peut se tenir à cheval, tant il est souffrant... mais je n'ai pas vu M. le prince de Condé..!

— Le prince de Condé n'est pas à la tête de son armée?...

— Le prince de Condé, hier matin, guidait lui-même ses soldats, quand ils ont traversé

l'Eure, à Maintenon, et l'on raconte même qu'une vieille femme, s'attachant à lui au moment où il poussait son cheval à travers la rivière, lui a fait de sinistres prédictions.

— Vraiment! dit Catherine avec effroi.

— Mais depuis lors, on ne l'a pas revu, et je l'ai vainement cherché au camp et dans les villages où se sont logés ses soldats...

— Sotte que je suis! s'écria Catherine, en froissant sa lettre, le château de Mézières n'est-il pas sur sa route?.. C'est au château de Mézières que j'eusse dû adresser ma missive! O mon beau cousin, est-ce donc là le temps de songer à l'amour? Amoureux avec de tels projets en tête! Les flammes, les soupirs, les déguisements et tout l'attirail des rendez-vous galants lorsqu'il s'agit de combattre et de vaincre!.. Comme c'est réjouissant, quand on allonge la main pour trouver une bonne épée de guerre toute prête à vous soutenir, de rencontrer une flûte pastorale et la houlette enrubanée d'un berger du Lignon! Fi de moi pour avoir compté sur un pareil pastoureau!

Le juif, en ce moment, toussa d'un air de mauvaise humeur : après l'avoir regardé avec inquiétude, Catherine s'adressant au messager :

— Et les catholiques? dit-elle.

— Le prince de Condé a appris à Saint-Arnould qu'il était suivi par l'armée des triumvirs. On m'a dit qu'il avait conçu alors le projet de retourner à Paris à marches forcées, espérant y arriver avant que le connétable pût en avoir l'éveil ; mais son avis fut combattu par M. de Coligny. On céda à ce dernier, et, pour s'emparer de la Normandie et atteindre le Havre-de-Grâce, où ils pourraient attendre les six mille Anglais, les vingt pièces d'artillerie et les cent cinquante mille ducats que la reine Élisabeth leur devait envoyer, l'armée poursuivit sa marche vers Chartres... Ils ont, comme je vous l'ai dit, passé l'Eure à Maintenon et sont logés dans les villages qui sont disséminés entre Chartres et Dreux, et à une lieue à peu près d'ici. L'amiral mène les Allemands, le prince vient après avec l'infanterie ; l'arrière-garde, composée de la meilleure partie de la cavalerie, obéit au comte de La Rochefoucault.

— Mais les catholiques ! les catholiques ! reprit la reine avec impatience.

— Les catholiques suivent le cours de l'Eure qu'ils n'ont pas encore traversé, et pourtant l'on s'attend que le mouvement du prince de Condé les y décidera. Je me suis avancé au-devant

d'eux, si loin au delà de Mézières, qu'à la fin, j'ai trouvé leur avant-garde.

— Eh bien ! dit Catherine avec un redoublement d'intérêt.

— Eh bien ! madame, reprit l'Italien, c'est une belle et grande armée marchant en ordre, et selon toutes les règles de la discipline et science militaire... M. de Guise la conduit.

— Et lui, j'en suis sûr, le bon soldat qu'il est, reprit la reine avec dépit, ne quitte pas ses drapeaux et guidons, pour aller mugueter auprès d'amours surannés comme quelqu'un que je pourrais bien nommer.

— Le duc de Guise n'est dans l'armée que simple capitaine ; n'ayant pas voulu y servir en qualité de lieutenant du vieux Montmorency, il ne commande de fait que sa compagnie de gens d'armes, mais l'armée le regarde comme le vrai général. Je l'ai aperçu à l'avant-garde... Quel homme, madame ! qu'il est grand et beau dans son attirail de guerre !... Quel air de noblesse, de dignité, de confiance dans ses regards, dans son geste de commandement ! Aussi les paysans qui, en voyant passer l'armée, disent entre eux : voici de braves soldats qui vont se

battre, s'écrient, en voyant M. de Guise : Voilà une armée qui va vaincre!

— Quel homme ! répéta Catherine entre ses dents, et que l'on est malheureux de le compter parmi ses ennemis!

Les perplexités de l'excellente reine étaient grandes ; remettre son sort aux mains d'un homme comme Condé, si insouciant du résultat des événements, qu'il songeait à ses plaisirs au lieu de s'occuper de ce qui pouvait assurer le succès de son entreprise... n'était-ce pas une grande imprudence?...

— Ce travail est plein de fautes, dit tout à coup le juif, et ce qu'il y a de mieux à faire, reprit-il, c'est de le recommencer!

Et procédant lui-même à cette œuvre embrouillée, il entassa ses calculs sur un nouveau parchemin.

Catherine, très-préoccupée des nouvelles de son messager et contrariée vivement de penser qu'il y eût erreur dans ce travail, qui avait décidé son consentement aux propositions des partisans de Condé, suivit un instant du coin de l'œil la main griffonnante du docteur. Puis, tout à coup, et comme par souvenir, elle se tourna du côté du père Beaudouin qui restait

seul au fond de la chambre, car l'autre messager était sorti.

— Et vous, là-bas, dit-elle, qu'avez-vous à me dire?

Le bonhomme se leva à cette interpellation, et s'approcha lentement de la reine, restée debout et le dos tourné à la cheminée.

— Catherine et Condé, lui dit-il mystérieusement.

— Catherine et Condé! répéta-t-elle... c'est bien... c'est bon!... Au diable, ajouta-t-elle plus bas, l'idée d'avoir accolé ainsi ces deux noms!... De quelle part venez-vous?

Le vieux se gratta la tête, et, après un instant de silence, il la regarda en clignant de l'œil, et répondit : Catherine et Condé!

— C'est le mot d'ordre pour pénétrer ici, dit la reine un peu impatientée, je le sais bien; enfin qui vous envoie? De quelle part venez-vous?

— De la part du bon Dieu, répondit le berger; car ma venue, en vérité, peut vous inspirer une bonne et sage résolution, madame... Il ne faut pas lever les épaules en entendant prononcer le nom de celui que les anges, les ar-

changes et toute la céleste troupe ne nomment qu'en tremblant! Ça porte malheur, voyez-vous, de ne pas honorer ce nom-là, car c'est une majesté près de laquelle tous les trônes ne sont que poussière, et qu'il peut balayer d'un souffle!

— J'ai peu le temps de rire, reprit brusquement Catherine de Médicis, et si c'est là tout ce que tu as à me dire, l'ami, renvoyons à un autre jour la suite de ta harangue.

— Oui, voilà ce que l'on dit partout où l'on ne suit pas les voies du Seigneur : aujourd'hui l'ambition, les plaisirs, la vengeance, et demain la vérité, reprit le vieux berger; et demain ne vient jamais, car le jour terrible qui termine tous ces renvois n'a pas de lendemain... Que voulez-vous? c'est vrai, ce que je vous dis là, pour les princes comme pour les paysans... il faut bien s'y faire!

— C'est possible; mais les paysans qui ennuient les princes s'exposent à ce qu'on les fasse sauter par les fenêtres de leurs châteaux, et comme d'ordinaire ces châteaux-là sont haut montés, ajouta-t-elle en regardant la croisée de la chambre, mal leur en prend d'avoir fait les prêcheurs.

— C'est vrai... ça peut arriver... et il peut

arriver aussi que les citoyens de la ville située au-dessous du château des princes, en voyant tomber au milieu d'eux le cadavre de l'homme du peuple puni pour avoir dit la vérité, s'écrient : il y a donc là-haut, dans ces tours, quelqu'un de plus méchant qu'à l'ordinaire!... Vous conviendrez que ça pourrait les mettre sur la voie... Non, madame, vous ne me ferez pas jeter du haut de vos donjons; car vous avez intérêt à ce qu'on ne sache pas que Catherine de Médicis y est cachée.

La reine regarda attentivement le vieillard; son sang-froid imperturbable la frappa, elle se laissait aller volontiers à son goût pour les caractères de cette trempe.

— Enfin, que viens-tu faire ici? lui dit-elle avec plus de douceur.

— Je viens vous apporter ce paquet qu'on m'a remis pour vous, répondit le vieux, en tirant de sa gibecière la lettre du maire de la ville.

Elle la lut à voix basse, sans changer de visage; elle la relut une seconde fois avec la même impassibilité, puis, elle la replia avec soin et la mit dans sa ceinture. C'était aux petites choses que cette femme se montrait quelque peu au dehors, mais quand elles prenaient de la gravité,

sa dissimulation profonde revenait, et sans la tache de sueur que son pouce laissa sur la lettre, il n'y eût pas eu la moindre trace de la vive contrariété que cette lecture lui avait fait éprouver.

Elle reprit sa marche à travers la chambre, et s'arrêtant devant le père Beaudouin qui ne la perdait pas de vue, elle lui dit enfin :

— Vous êtes un bon catholique, vous, n'est-ce pas, brave homme?

— Jusqu'à la mort, pour mon repos dans ce monde et pour ma félicité dans l'autre, répondit le vieux de Mont-Musset.

— Eh bien, vous avez raison, dit la reine en lui frappant sur l'épaule, et, voyez-vous, c'est encore ce qu'il y a de mieux !

— A la bonne heure, reprit le berger en prenant son air goguenard, quand je vous disais que je venais de la part de Dieu et que je vous inspirerais quelque bonne résolution.

Elle regarda le paysan d'un air étonné.

—Il est singulier, cet homme, dit-elle intérieurement, on dirait qu'il a le talent de lire dans notre pensée.

Alors elle s'approcha de la table et, sans déranger l'astrologue en travail, elle prit tout ce

qu'il fallait pour écrire, et, la tête dans sa main, tournant une plume entre ses doigts, elle resta encore un instant indécise...

— Il n'y a plus maintenant le moindre doute à garder, s'écria Isaac, sur le résultat de la bataille qui se prépare !

Catherine écouta avidement les paroles du savant.

— Vous aviez commis une faute grave, reprit-il, une faute grave dans l'arrangement des signes célestes ; j'ai réparé l'erreur, et maintenant, il m'est prouvé que, contrairement à ce qui résultait de votre travail, les catholiques...

— Les catholiques auront le dessus ! Qui en doute? reprit-elle; quant à moi, j'ai toujours eu trop de confiance en la bonté de notre sainte cause et en la justice de Dieu, ajouta-t-elle en élevant la voix afin de se faire entendre du paysan, pour être un instant inquiète à ce sujet, et sa plume, sans hésitation, courut lestement sur le parchemin.

Sourdeval rentra en ce moment, et le père Beaudouin alla reprendre sa place au bout de la chambre.

Le capitaine s'approcha vivement de Catherine.

— Eh bien ! dit-il, ainsi que nous en sommes convenus, un messager vient de partir pour le camp des huguenots.

Elle leva la tête.

— Ah ! dit-elle sans que sa plume quittât la ligne commencée.

— Nos amis ne négligeront rien de ce qui peut assurer la réussite de l'entreprise; ils sont remplis d'ardeur, et pourtant, au moment d'agir, reprit le capitaine, quelques-uns ont fait d'assez justes réflexions sur les chances qu'ils courent. En effet, ils se compromettent terriblement envers le parti des triumvirs !... Si ceux-ci triomphent, qu'arrivera-t-il aux gens qui auront suivi le parti de leurs ennemis? ils se livrent, eux, leurs femmes, leurs enfants à de terribles vengeances, si le catholique l'emporte. Pour les rassurer, j'ai rappelé toutes les raisons que l'on avait de croire au triomphe des huguenots; j'ai promis, s'ils échouaient, qu'ils trouveraient à la cour un appui tout-puissant qui saurait désarmer la colèredu vainqueur.

Elle leva vivement la tête.

— J'espère bien, dit-elle, que vous n'avez nommé personne, Sourdeval?

— Personne, en vérité; mais en leur parlant de cet appui, je pensais à l'intérêt que madame la reine ne peut manquer de porter, quelque chose qui arrive, à de braves gens ainsi compromis, eux, leurs biens, leurs parents, leurs amis pour faire réussir les projets de sa majesté.

— Et quelle heure, dit-elle nonchalament, quelle heure avez-vous fixée, dans votre lettre aux huguenots? N'est-ce pas à minuit qu'ils doivent se présenter à la porte Chartraine.

— C'est à minuit, en effet, répondit Sourdeval.

— Il suffit, dit la reine.

Elle écrivit encore quelques lignes, après quoi, elle fit approcher le capitaine.

— Comme il est nécessaire, lui dit-elle, que vous sachiez ce qui doit se passer cette nuit, veuillez lire cette lettre, monsieur notre ami. Il regarda la lettre et Catherine d'un œil qui voulait dire : voyons, qu'y a-t-il encore de nouveau?

Catherine insista du regard, et Sourdeval lut à voix basse la missive ; elle était ainsi conçue :

« Mon cher et féal cousin,

» Pour être plus près du théâtre de vos ex
» ploits, je suis venue m'enfermer dans notre
» château de Dreux, où, je l'espère, j'appren-
» drai qu'avec l'aide de Dieu, vous avez fait
» triompher sa véritable et sainte religion. C'est
» Dieu lui-même qui m'a conduite ici, puisqu'il
» m'a mise à même de rendre un important ser-
» vice à ses plus fermes défenseurs... Oui, mon-
» sieur le duc, j'ai été assez heureuse pour dé-
» couvrir un complot qui avait pour but de
» livrer Dreux à vos ennemis; cette nuit, un corps
» de huguenots devait être introduit dans la ville
» et s'en emparer au nom du prince de Condé.
» Je vous en fais avertir pour que vous avisiez
» aux moyens d'empêcher cette trahison qui
» vous enleverait une ville dont la possession
» est si importante en ce moment. Envoyez donc
» des soldats en suffisante quantité, et faites en
» sorte qu'il puissent être arrivés aux environs de
» la porte Chartraine sur les... »

Le lecteur hésita comme s'il fût arrivé à des chiffres mal formés.

— Y a-t-il un, y a-t-il deux? demanda t-il à Catherine, qui sourit sans rien répondre, est-ce onze heures, est-ce minuit... je n'en sais rien!...

Il reprit la lecture de la lettre :

« Ainsi, ils s'introduiront à la place de ceux
» qu'on attend ; et les huguenots, en arrivant,
» trouveront la place occupée, et leurs parti-
» sans punis. »

— Donnez, que je mette l'adresse, dit Catherine en reprenant la lettre des mains du capitaine, attéré par cette lecture.

Puis, après l'avoir signée, pliée et cachetée, elle appela encore le vieux berger.

— Puisque vous êtes si bon catholique, brave homme, lui dit-elle, c'est vous que je veux charger d'une mission qui peut aider vos frères... nos frères, ajouta-t-elle en se reprenant, à triompher de leurs ennemis!

— Que faut-il faire? dit le brave homme en se redressant, me voici prêt à exposer ma vie, à donner tout mon sang pour notre sainte cause!

— Il s'agit de partir sur-le-champ, d'atteindre leur avant-garde le plus tôt possible, et de re-

mettre, à celui qui la commande, cette lettre que je viens d'écrire !

— Donnez, madame, avant qu'il soit longtemps elle sera à sa destination.

— Mais, madame, y pensez-vous? dit tout bas à la reine Sourdeval qui avait eu le temps de se remettre de sa surprise, vous appelez les catholiques, et c'est pour vous servir, que les gens auxquels vous m'avez envoyé tout à l'heure se sont engagés avec les huguenots.

— C'est possible, mais le vent a changé depuis ce temps-là, répondit-elle en montrant du doigt la lettre du maire ; on sait que je suis ici... c'était le seul moyen de rester vis-à-vis des triumvirs dans la position que je veux garder avec eux. — D'ailleurs, reprit-elle en baissant encore la voix, rien n'est perdu pour les huguenots... Le messager que j'envoie à leurs ennemis est bien vieux... Les rejoindra-t-il assez à temps? j'en doute fort... et puis, j'ai si mal écrit en chiffres l'heure à laquelle ils doivent se présenter devant la porte Chartraine, qu'ils liront peut-être minuit et demi pour onze heures et demie... Tu vois que j'ai fait pour tes amis tout ce que je pouvais faire! Que le sort prononce! où la prudence, la ruse, la finesse ne peuvent

rien, il faut s'en remettre à lui des choses de ce monde... j'ai jeté ma pièce en l'air... pile ou face, huguenot ou catholique... Attendons ! qui viendra ? les paris sont ouverts !

IV.

Le soir est venu. Le couvre-feu a sonné au clocher de la collégiale ; bourgeois, manants, ouvriers et vignerons ont regagné leurs demeures de la ville et des faubourgs, emportant pour animer la conversation du coin du feu tout ce qui leur est resté dans l'esprit des émotions de la journée. Le silence a succédé au tumulte et aux cris de la foule passionnée, et quand une patrouille passe dans quelque rue tortueuse, l'on n'entend que le frottement du bois des hallebardes sur les épaulettes d'acier des corselets, car la neige qui tombe étend son

tapis blanc sous les pas de la garde bourgeoise, et amortit ce bruit de piétinement qui précède et suit une troupe en marche.

C'est l'heure où la compagnie qui doit occuper, cette nuit, la porte Chartraine, entre silencieusement dans la tourelle où elle doit veiller. L'événement auquel ils vont prendre part préoccupe vivement les esprits de ces bourgeois... quelques-uns d'entre eux voudraient bien maintenant que l'horloge du beffroi, cette nuit-là, ne sonnât pas minuit; ceux-là regrettent tout bas de s'être engagés dans une si périlleuse affaire; que ne sont-ils restés attablés avec leurs femmes et leurs enfants autour de leur plat de fèves rouges, de leur pichet de boisson aigrelette ou de leur pacifique jeu de loto! Qui romprait cette autre sérieuse partie engagée pour cette nuit, et leur apprendrait qu'elle est remise à un autre moment, leur arracherait une terrible épine du pied... Mais non, rien de semblable ne se dit, tout se prépare au contraire pour le coup dont on est convenu; ils sont trop avancés pour reculer : ils font donc contre fortune bon cœur, et réchauffent leur résolution chancelante avec les quelques bouteilles de vin que leur commandant, M. Maginville, le plus animé pour la

réussite de l'affaire, a fait apporter par sa bonne Madeleine qui le suivait avec ses paniers, ni plus ni moins qu'un tambour avec sa caisse. Ils boivent, chantent et rient, tâchant de s'étourdir sur la grande affaire qui s'apprête; mais quand l'horloge sonne au clocher voisin,... tous s'arrêtent, écoutent et comptent les coups du marteau, comme si chacun d'eux leur disait : Encore un pas de fait vers le péril!

L'autre tourelle, en face du corps-de-garde, sert de prison : c'est la tour Hannequin. Deux hommes y ont été conduits à la chute du jour, et le geôlier n'a pas même les clefs de la chambre où ils ont été renfermés; car Métézeau, qui a promis au peuple de lui présenter les deux huguenots quand il les lui demanderait, Métezeau qui a répondu sur sa tête, de Mézières et de Théodore de Bèze, que l'on doit juger demain, pour plus de sûreté, a emporté les clefs chez lui.

Je ne vous introduirai donc pas auprès des deux captifs, dont l'un dort sur son lit de paille, tandis que l'autre, en se promenant de long en large, répète quelque éloquente diatribe contre les superstitions et momeries de la papauté; mais suivez-moi chez celui qui tient en son

pouvoir les clefs de la prison de ces proscrits, suivez-moi chez Métézeau !

Il est en grande conférence au coin d'un feu assez brillant avec notre ami, maître Chaillou, et lui rend compte des mesures prises par son zèle et des dépenses faites pour mettre Dreux en état de se défendre si les protestants se présentaient.

Et il met successivement sous les yeux du maire un compte de 58 livres pour six livres de poudre à canon, fournies par Pierre Cauchois, salpêtrier, et le total des travaux entrepris pour réparer les écluses, bâtardeaux, chaussée et fossés qui doivent rendre la ville plus forte ; travaux auxquels ont été employés trente ouvriers payés par extraordinaire 5 sols 6 deniers par jour.

Soixante arquebuses, avec une douzaine à crochet, ont été mises en état pour 12 sols ; on a payé à la veuve Tournade, 27 sols 6 deniers pour neuf livres de chandelles pour le guet aux portes, et Lucas Fournaise a reçu 20 sols pour

avoir nettoyé les onze tourelles qui défendent l'enceinte de la ville et débouché les barbacanes.

— Tout cela est très-cher, s'écria maître Chaillou après avoir écouté le détail de ces différentes dépenses; mais il faut avoir égard au temps et à l'urgence des circonstances... il ne s'agit pas d'aller s'ébattre au jeu de longue paume, et boire du vin vermeil au Cabinot... La guerre ne se fait pas sans qu'il en coûte, et nous serions obligés, si cela continuait, d'augmenter le droit du choquet... Mais ayons espérance en des temps meilleurs, et en la suffisance des 750 livres de revenu dont jouit notre ville.

— Oui, dit Métézeau en remettant tous les papiers sur la table, et s'il faut vous le dire, maître Chaillou, je compte plus encore pour la sûreté de Dreux, sur la lettre que le père Baudouin remet peut-être en ce moment même au commandant des catholiques, que sur tous nos préparatifs de défense!

— Vous croyez, Métézeau, que ce message servira à déjouer les complots qui s'ourdissaient ici en faveur des protestants?

— Nul doute... si Catherine les connaît, de

peur de se compromettre avec les catholiques, elle doit les leur révéler.

— Oui... parce que les catholiques... du moment que les protestants... je comprends... reprit maître Chaillou d'un ton qui prouvait qu'il ne comprenait rien du tout. Ah! l'on conspire ici, reprit-il en se pressant d'abandonner la discussion politique... De la surveillance, mon honorable collègue, et nous déjouerons ces vains projets! Le magistrat vraiment digne de ce nom doit se sacrifier dans les temps difficiles, et nous nous sacrifierons s'il le faut, mon cher échevin, nous nous sacrifierons; ainsi, il est bien convenu, ajouta-t-il en se levant, que vous allez passer la nuit à l'Hôtel-de-Ville pour avoir l'œil et l'oreille à ce qui se fait aux différents postes de notre fidèle garde bourgeoise... Vous avez l'intention de vous y présenter de temps en temps pour vous assurer que tout est dans l'ordre? Je vous approuve, et je vais me coucher... mais au moindre mouvement... Vous savez où je demeure, je me suis logé sur la rue, quoique la chambre soit froide et peu commode, pour entendre plus facilement, si l'on venait m'appeler. Un cri, un seul cri : « Oup, maître Chaillou! et vous me verrez accourir; j'ai le sommeil très-léger, et je

garderai mes chausses, quoi que madame Chaillou en puisse dire... et là-dessus, adieu mon cher collègue; il faut savoir se sacrifier dans les temps difficiles!

— Adieu, notre doyen, répondit Métézeau en souriant, adieu, dormez bien, dit-il encore du pas de sa porte où il l'avait reconduit, dormez bien! Il faut savoir se sacrifier dans les temps difficiles!

Quand maître Chaillou fut parti, quand Métézeau n'entendit plus les imprécations du maire qui, sa petite lanterne à la main, s'éloignait en maugréant contre la neige dont les flocons, poussés par un vent du nord assez vif, venaient lui caresser le nez, Métézeau rentra dans sa maison.

— Ne fermez pas la porte! dit de loin une petite voix bien connue.

Et un instant après, une femme, un homme entraient dans le vestibule.

Sous le grand mouchoir dont elle s'est coiffée, c'est la jolie figure d'Ève qui s'avance vers le bourgeois, c'est le vieux M. de la Bourdaisière qui, avant d'entrer, secoue la plume de son chapeau, et frappe ses pieds contre les degrés de la

porte, pour faire tomber la neige dont ils sont couverts.

— Me voici, mon père, dit la jeune fille, et je vous amène un hôte pour cette nuit. Madame la duchesse de Valentinois, sachant combien sa suite est mal logée à l'auberge du *Palais des noces,* m'a dit de vous conduire ce gentilhomme, elle veut aussi que je me repose, que je dorme, car depuis longtemps je n'ai guère fermé l'œil, occupée que j'étais à veiller auprès du lit de ma marraine.

Les bonnes sœurs refugiées à Dreux, et dont elle s'est entourée, nous remplaceront dans les soins qu'exige son état, et pour passer une bonne nuit...

— Tu reviens chez toi? dit Métézeau en l'interrompant, c'est une bonne idée, Ève, et je remercie madame la duchesse de Valentinois de m'avoir adressé monsieur... Entrez, entrez, mon gentilhomme! ajouta le bourgeois avec cordialité, et en prenant la main de M. de La Bourdaisière. Nous tâcherons de vous faire oublier le séjour de l'auberge!

Ève avait pris la lumière des mains de son père et elle marchait devant.

M. de La Bourdaisière s'approcha de l'oreille de Métézeau, et dit à voix basse :

— Madame la duchesse de Valentinois est au plus mal, on craint qu'elle ne passe pas la nuit ; et c'est sans doute pour éviter à sa jeune amie un spectacle déchirant, que cette bonne maîtresse l'éloigne d'elle en ce moment.

— Pauvre duchesse, que le bon Dieu adoucisse ses derniers moments ! dit Métézeau.

Et il répéta tout bas un mot de prière pour les agonisants.

Arrivé dans la chambre qu'il venait de quitter, il jeta dans le feu une botte de sarment de sa vigne de Vaulard, et la flamme, qui s'en échappa bientôt en pétillant, répandit la chaleur autour du foyer , et éclaira de sa lueur vive et joyeuse les figures des personnages qui s'y tenaient rapprochés.

L'expression de ces physionomies diffère selon les divers sentiments qui se trouvent en présence. Ève, plus sérieuse qu'à son ordinaire, à l'attendrissement qu'on éprouve à se retrouver dans la demeure souvent rêvée, où tout prend une voix pour rappeler les douceurs de la vie de famille, Ève joint une secrète inquiétude qui se montre surtout quand son regard ren-

contre deux grosses clefs couvertes de rouille jetées sur une table voisine; Métézeau n'a pas l'expression de calme et de bonheur que le retour de sa fille chérie eût, dans un autre temps, donné à sa bonne et franche figure. Il est préoccupé secrètement des affaires de la ville, et de cette agonie dont on vient de lui parler. Quant à M. de La Bourdaisière, il s'agite, se retourne sur son siége comme quelqu'un qui, s'étant chargé d'une mission difficile, voit arriver le moment de la remplir, et ne sait trop comment il abordera la question.

— En vérité, notre hôte, dit-il enfin, vous devez trouver que je viens bien mal à propos m'asseoir au coin de votre feu! C'est mal prendre son temps, n'est-ce pas, que de jeter la présence d'un inconnu à travers les tracas et les inquiétudes que vous donne la sûreté de cette ville?

— Vous êtes un vieux soldat, monsieur, répondit Métézeau, et j'espère que vous voudrez bien vous regarder ici comme sous la tente d'un soldat, que rien ne peut ni ne doit détourner de son devoir... pas même les courtoisies de l'hospitalité!

— J'espère bien, mon compère, reprit le gen-

tilhomme, que vous ne vous gênerez pas pour moi, et ce n'est pas le capitaine de La Bourdaisière, reprit-il, qui cherchera à vous faire oublier les obligations de votre charge.

Puis, après un moment de silence, le capitaine ajouta :

—Le populaire, dans votre ville, me semble, ce soir, aussi calme que peuvent le désirer des magistrats amis de l'ordre et de la paix.

— Oui, reprit l'échevin en souriant, leur flamme s'est éteinte au son du couvre-feu ; mais qui pourrait promettre que demain elle ne se réveillera pas avec la cloche de l'Angélus?

— Ah! oui, reprit le compagnon d'Ève, enchanté d'être mis sur la voie où il voulait entrer, ces malheureux prisonniers que le peuple voulait égorger...

— Et que vous avez si généreusement arrachés à leur fureur! dit Ève en rapprochant sa chaise de celle de son père.

— Enfin, c'est vous, mon brave, reprit le capitaine, c'est vous qui les avez sauvés!

— Et je les sauverais encore, monsieur! s'écria le bourgeois.

— Ah! mon père, je savais bien...

Métézeau regarda sa fille en fronçant le sourcil.

— Je les sauverais, reprit-il, de la fureur d'une populace en délire, pour les livrer au magistrat qui doit les juger. C'est ce que nous avons fait ce matin, c'est, je le répète, ce que je ferais encore. Enlever au peuple furieux des victimes qu'il allait déchirer, sans vouloir qu'on les entendît, c'était mon devoir; mais conserver à la justice ce qui lui appartient, c'est mon devoir aussi; et je ne sais pas transiger avec mon devoir!

Ève, découragée, laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Mais, mon brave monsieur Métézeau, se hasarda à dire le capitaine, ces deux hommes arrêtés ce matin...

— Les deux hommes arrêtés ce matin, monsieur, répondit l'inflexible échevin en interrompant M. de la Bourdaisière, j'ignore qui ils sont, d'où ils viennent, et, en vérité, je ne désire pas le savoir, car il n'y a que peu d'honneur et de profit à tirer d'une pareille connaissance, ajouta-t-il en regardant sa fille. Mais enfin, ils sont coupables tous deux; l'un a crié: *Vive M. le prince de Condé!* dans une ville qui ne veut connaître d'autre cri que celui de: *Vive le*

roi ! et qu'une démonstration contraire pourrait mettre à feu et à sang ; l'autre a insulté d'une manière grossière, à notre vieille et légitime croyance. L'un a insulté à la majesté du roi, l'autre à la majesté de Dieu, tous deux ont compromis la sûreté, la paix de cette ville, tous deux attendront ici le jugement qui les innocente ou les frappe ; et quand les lois auront parlé par leurs légitimes organes, Métézeau, aussi froidement que ce matin, les conduira à la porte de la ville pour leur donner la clef des champs, ou sur la place du marché pour qu'on les pende ou qu'on les fouette !

Ève devint très-pâle, et un subit tressaillement prouva son effroi.

—Vous tremblez ? ma fille, dit Métézeau d'un air sévère.

— Oui, mon père, répondit-elle, de pitié... car enfin, il faut bien que vous le sachiez, ce jeune homme....

— Non, non, je ne veux rien savoir, reprit le bourgeois en se levant brusquement ; je veux que moi et les miens... les miens, vous entendez, Ève, je veux que nous restions étrangers à l'hérésie et à ceux qui en sont empoisonnés... C'est à cette seule condition qu'on peut venir pren-

dre place ici, à ce foyer... Il faut y apporter la plus complète indifférence pour celui qui a abandonné la religion de son père, si l'on ne se sent pas la force de le haïr, comme je le fais, quel qu'il soit!

— Mon père, m'interdirez-vous de le plaindre? demanda-t-elle timidement.

— Oui, car cette plainte, sans écho dans le cœur de votre père, qui ne veut pas être initié à des faiblesses de ce genre, mademoiselle, serait encore un souvenir. Et vous ne devez vous rappeler ici que le serment que j'ai fait, que je répète, de ne jamais m'unir d'amitié ou d'alliance, ajouta-t-il en appuyant sur ce mot, avec un hérétique ou un rebelle!

— Mon cher hôte, reprit le vieux M. de la Bourdaisière, voici une sévérité, voici une détermination...

— Mon cher hôte, répondit le dur échevin, en vous recevant ici, je vous ai prévenu que rien, pas même les courtoisies de l'hospitalité, ne me détournerait de ce que je crois être mon devoir! Et c'est pour cela ajouta-t-il un instant après, que je m'en vais vous demander la permission de vous quitter; les devoirs de ma charge exigent que j'aille m'assurer de la vigilance des différents postes qui veillent, cette nuit, à la

sûreté de Dreux. Je vous laisse ma fille pour vous faire les honneurs du logis. Allons, Ève, ajouta-t-il en se rapprochant d'elle, rentre dès ce soir, dans tes fonctions de fille de la maison, je t'en ai tenue trop longtemps éloignée, je le sens aux reproches de mon cœur; tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas? Non... Eh bien! voici qui est convenu, embrasse-moi, et montre-toi digne de ma tendresse et de ma confiance.

Il appela Geneviève sa vieille bonne, et, devant elle, il remit toute son autorité à la jeune fille.

— Adieu, mon enfant, reprit-il en la baisant sur le front, je te laisse le soin de faire bien souper et bien coucher notre respectable hôte, qui voudra bien m'excuser si, moi-même, je ne reste pas pour veiller à ce que rien ne lui manque! Si l'on vient me chercher, ajouta-t-il en passant sur son épaule le baudrier d'une longue épée à la Crispin, en prenant son manteau noir, son chapeau et ses gants de peau de buffle, dis que l'on me trouvera à l'Hôtel-de-Ville... Quant à ces clefs, ajouta-t-il, je t'en remets aussi la garde... Leur présence ici est nécessaire, crois-moi bien; indispensable, même... Adieu encore! et vous, monsieur, bonne nuit!

et que demain, en nous retrouvant, vous délassé et bien dispos, moi soutenu dans mes fatigues par ma conscience, nous puissions tous deux vider un bon verre de vin au plaisir que me fait votre visite, à l'espérance de vous recevoir encore chez moi, et à l'honneur de ceux qui, magistrats ou guerriers, n'ont qu'une ambition, celle de faire leur devoir; qu'une crainte, celle d'y manquer!

Il sortit à ces mots, et laissa Ève et M. de La Bourdaisière en tête à tête; car Geneviève avait précédé son maître, pour l'éclairer jusqu'à la porte de la rue.

— Diable! diable! dit le vieux capitaine, voici un caractère d'une rude trempe... Vous aviez raison, mademoiselle, il n'est pas facile à attendrir, le papa! et si vos protégés n'ont pas d'autres moyens de salut que votre influence auprès de lui, ils risquent bien...

— Oh! ces clefs, ces clefs, s'écria Ève avec une grande préoccupation, et en tenant ses regards fixés sur la table qui les supportait, qui me dira quelles sont ces clefs?

— Au poids, on devine que ce sont les clefs d'une porte de ville, ou bien encore celles d'une

prison, dit le vieux capitaine en les soulevant.

— Oui, en effet, reprit vivement Ève, je crois comme vous que ce sont les clefs d'une prison.

Geneviève rentra, et apprêta ce qu'il fallait pour mettre le couvert.

— La neige tombe toujours, dit-elle en tournant dans la chambre, et il fait une nuit à ne pas mettre un chien dehors... Je vous demande un peu si c'est un temps et une heure pour sortir de chez soi. Ah ! ma chère demoiselle, monsieur votre père n'est guère raisonnable... C'est monsieur *trésor de nos chartes* qui le dérange comme cela ! Il n'y a pas de jour qu'il ne vienne ici nous ahurir par quelque nouvelle invention... jusqu'à six livres de poudre qu'il a fait déposer l'autre jour dans notre cellier. Allez donc après cela tirer du vin avec une chandelle, pour s'exposer à mettre le feu et à sauter comme un beignet dans la poêle à frire; j'ai mieux aimé me passer de boire à souper; c'est dur!.. et des arquebuses, donc, qu'on a fourrées jusque dans la cuisine; comme c'est amusant pour une cuisinière qui ne cherche qu'à faire vivre le monde, de se trouver en tête à tête avec ces grandes vilaines armes qui déjà ont envoyé la mort à tant

de gens! Tenez! ne voilà-t-il pas encore du nouveau! ajouta-t-elle en ôtant tout ce qu'il y avait sur la table pour mettre la nappe, les clefs de la tour Hannequin qu'ils ont apportées ici : ce damné maire! il finira par faire de notre maître un geôlier!

— Ce sont les clefs de la prison où ces malheureux sont renfermés, dit Ève à l'oreille de M. de La Bourdaisière.

— Et que comptez-vous en faire, mon enfant? demanda le gentilhomme en la regardant fixement.

— Rien, répondit-elle après un moment d'hésitation et en baissant la tête; car mon père les a confiées à ma garde... et pourtant, ces pauvres gens dévoués à une mort certaine, qui les sauvera, monsieur, si nous les abandonnons?

En ce moment, un coup de marteau retentit sur la porte de la rue, et fit tressaillir Ève.

— Allons! encore quelque chose de nouveau, s'écria Geneviève!.. Il n'y a plus d'heure, plus de nuit pour cette maison-ci! Les allants et venants s'y croisent comme dans une halle. Et si je savais que cette vie-là dût continuer, ajouta-t-elle entre ses dents en sortant

pour aller ouvrir, bien sûr, dès demain, je ferais mon paquet et je retournerais à Garencières.

— Mon Dieu! qui vient donc à cette heure? dit Ève Métézeau; serait-ce déjà mon père? ajouta-t-elle vivement en portant la main sur les clefs avec la subite pensée qu'il serait encore temps de les prendre et de les cacher.

Puis, cette main se recula vivement en sentant le froid de ce vieux fer. Pour la pauvre fille si malheureuse, si troublée déjà par l'idée de sa désobéissance, ce fut comme l'impression qu'on éprouverait en touchant un serpent.

— Oh! jamais! jamais! pensa-t-elle, je n'oserai prendre ces clefs.

Et une voix douce et calme, une voix qui, sur-le-champ, mit fin aux combats de cette âme troublée, s'éleva dans le vestibule. C'était la voix du prêtre catholique, c'était celle de l'abbé Guillaume : il demandait à parler à Métézeau ; il désirait voir sa fille.

— Venez! venez! mon père, s'écria Ève en courant à la porte de la chambre.

Elle entraîna le vieillard au coin du feu, le fit asseoir sur le fauteuil qu'avait occupé Métézeau, et se mit à genoux devant lui.

— Écoutez-moi, lui dit-elle, écoutez-moi, mon père, c'est à vous de dire ce que je dois faire, c'est à vous de régler la conduite que je dois tenir!... Bien que, plus que moi, plus que nous tous, vous soyez intéressé au salut de ces malheureux qu'on juge demain, vos paroles seront pour moi un oracle, car vos paroles ne peuvent être que justes, et c'est au prêtre que je m'adresse et non au frère du proscrit. Vous savez, mon père, ajouta-t-elle avec un ravissant embarras, vous savez mieux que personne, vous, pour qui je n'ai pas de secrets, la pureté du sentiment qui m'intéresse au sort de l'un de ces malheureux; si je me suis quelquefois reproché à vos genoux d'y penser, faut-il lui refuser mes services, maintenant qu'il en a tant besoin? Si ma pitié fut imprudente quelquefois, est-elle coupable quand elle lui est si nécessaire?

— De tous les titres dont on l'a salué, répondit le vieillard, celui de sauveur a été le plus agréable au Christ! O ma fille, si la pitié peut être coupable, c'est, croyons-le, un de ces péchés qu'effacent les larmes de l'ange, chargé d'inscrire toutes nos fautes.

— Eh bien! dit-elle, le salut de ces victimes

dévouées d'avance à la mort par la fureur des partis, ce salut est entre mes mains... Vous voyez ces clefs, ce sont celles de leur prison...

— Eh bien! venez, ma fille, dit vivement le vieillard, allons ouvrir aux captifs et rendons-leur la liberté... Qui vous arrête? La peur que vous inspire ce peuple furieux, acharné à leur perte?...

Elle secoua lentement la tête.

— Oh! non, dit-elle; mais ces clefs... elles sont à la garde de mon père, et mon père en sortant me les a confiées.

— C'est un dépôt dont lui et vous ne pouvez abuser; ma fille, consultez votre conscience! Plus sûrement encore que ma voix, elle vous défend de tromper la confiance de votre père.

— Ils mourront donc tous deux! s'écria-t-elle en se relevant.

— Ils mourront, reprit le prêtre catholique d'un ton résigné, à moins que ces clefs ne sortent d'ici d'après un ordre qui délivre Métézeau de la responsabilité de ce dépôt.

— Oui; mais cet ordre... cet ordre, où est-il? qui le donnera?

— Cet ordre, je l'apporte, s'écria le prêtre,

les yeux brillants de la douce joie de la charité.

— Et comment, comment cela? s'écria la jeune fille avec transport.

— Oui, mon enfant, en priant, en conjurant madame de Valentinois de s'occuper des moyens de le défendre et de le protéger contre les complots intérieurs, ce peuple lui a remis toute l'autorité nécessaire pour appuyer les mesures qu'elle croirait convenables. Eh bien, cette autorité va s'exercer au profit des proscrits. Oui, mon enfant, madame de Valentinois, ce soir, me faisant approcher de son lit, m'a dit qu'une seule pensée douloureuse attristait ses derniers moments : la pensée de ces deux hommes condamnés à une mort certaine. — Madame, lui ai-je répondu, il dépend de vous de les arracher au sort qui les attend. Vous êtes ici souveraine et maîtresse ; les habitants de cette ville ont juré de vous obéir... ordonnez qu'on ouvre leur prison, et vous les sauverez d'une mort presque certaine... — Eh bien, a-t-elle repris, j'ordonne qu'on les mette en liberté le plus tôt possible... Chargez-vous, mon père, de faire exécuter cet ordre, vous n'avez que ce moyen de calmer la seule inquiétude qui, je le répète, me tourmente en ce mo-

ment suprême. Comme elle insistait, je me suis mis en route, malgré la nuit, malgré le mauvais temps... et j'ai hâte d'en finir pour aller lui porter cette dernière consolation.

— Eh bien, venez! dit vivement la courageuse jeune fille en se levant, venez, et que Dieu nous conduise !

Et, avec un effort violent, elle allongea sa main sur la table, et prit les clefs sans y jeter les yeux.

— Partons, dit-elle en se retournant du côté des deux vieillards qui s'étaient aussi disposés à se remettre en route, partons ! je sais où ils sont renfermés.

Un instant après, Ève, l'abbé Guillaume et M. de la Bourdaisière s'acheminaient, au milieu de la nuit et de la neige, vers la porte Chartraine.

V.

La soirée s'avance, et déjà les bourgeois qui attendent au corps-de-garde ont compté les heures qui, en sonnant au beffroi de la ville, les rapprochent du moment où il faudra agir. Plus ce moment approche, plus ils deviennent inquiets et sérieux ; à mesure que leur entreprise arrive à conclusion, elle leur apparaît plus menaçante et plus imprudemment formée. Leur chef, qui s'aperçoit des progrès de l'hésitation et du découragement, cherche à détourner leur esprit de l'idée qui l'obsède ; pour calmer leur imagination en l'occupant, il lui offre un but mys-

térieux et voilé, il la jette dans la voie des suppositions et des conjectures.

Les prisonniers détenus dans la tourelle voisine ont été ces moyens de diversion... Quels sont ces deux étrangers? D'où viennent-ils? Comment sont-ils connus de la duchesse de Valentinois? Pourquoi celle-ci s'intéresse-t-elle à leur sort?... Ces hommes ne seraient-ils pas les grands personnages dont le capitaine du château, M. de Sourdeval, leur a parlé si souvent et qui s'intéressent tant, à l'en croire, au succès du complot? Si ce jeune homme actif, entreprenant, était le prince de Condé! Si cet autre plus grave et plus sévère était M. de Coligny! Les catholiques ont bien cru, ce matin même, à la présence de Condé déguisé en femme; les partisans de la réforme ne peuvent-ils pas, à plus forte raison, s'imaginer que le prince est venu faire ses affaires lui-même, que c'est lui qui a été arrêté, mis en prison, avec M. de Coligny, et que la garde bourgeoise est appelée à l'honneur de leur délivrance? Un des hommes du poste, qui s'était dernièrement trouvé à Orléans, assura même qu'il avait très-bien reconnu son altesse; il assura surtout, et avec plus d'aplomb encore, que l'homme noir lui avait

souvent été désigné comme étant Théodore de Bèze, le fameux disciple de Calvin, âme damnée du prince de Condé, qu'il avait converti au parti de la réforme. Cette assurance et le sentiment qui fait que l'on aime à donner de l'importance aux affaires où l'on se trouve mêlé, confirmèrent ces braves gens dans leur opinion. Ainsi, grâces aux conjectures habilement exploitées par leur capitaine, ces bourgeois, qui tremblaient à l'approche du moment où il faudrait agir et donner l'entrée de la ville à une obscure poignée de rebelles, s'exaltent et s'encouragent à l'idée qu'ils vont briser les fers d'un prince du sang.

En ce moment même, Ève, l'abbé Guillaume et M. de La Bourdaisière se présentaient à la porte de la tour Hannequin. Le bourgeois en sentinelle à cette porte était justement l'un de ceux qui s'étaient le plus monté la tête à l'idée d'un prince prisonnier, et bientôt délivré par leurs efforts. A l'aspect de ces trois personnes qu'il reconnut parfaitement pour être de la suite de madame de Valentinois, et qui se présentaient pour voir les deux captifs, il ne garda pas le moindre doute sur la réalité du fait qu'il avait rêvé. Prenant un air d'intelli-

gence, il alla chercher lui-même une lampe dans le corps-de-garde, et l'apporta en ayant soin de la couvrir et d'opposer au vent qui soufflait fort, un pan de son manteau. Il poussa même la complaisance jusqu'à tenir la lumière élevée à la hauteur de la serrure, tandis que M. de La Bourdaisière se servait des clefs apportées par Ève. La porte céda enfin aux efforts du vieux capitaine, et roula en criant sur ses gonds.

— Tenez, dit la sentinelle en remettant la lampe aux mains de la jeune fille, montez ! ils sont enfermés à l'autre étage. Dites à monseigneur de prendre patience, et de se tenir prêt, car il est onze heures passées... A minuit, nous viendrons le chercher, car sa présence au moment décisif ne peut que faire un bon effet !

Il y eut un moment de surprise qui arrêta les trois amis sur le seuil de la porte.

— Monseigneur ! répètent-ils dans leur pensée... Que veut dire cet homme ? Nous serions-nous trompés ? D'autres prisonniers sont-ils donc enfermés ici ?

Ève est la première à s'élancer dans l'étroit escalier, le prêtre, le vieux soldat la suivent plus lentement. Une autre porte se présente... c'est à la seconde clef à lever ce nouvel obstacle. Sous les efforts de M. de La Bourdaisière, la serrure cède,

et cette autre barrière s'ouvre encore devant eux.

Le ministre réveillé par le bruit s'était mis sur son séant. La lueur de la lampe, en pénétrant jusqu'à lui, éclaira les cheveux blancs du prêtre catholique.

— Mon frère! s'écria le huguenot en lui tendant les bras.

— Oui, ton frère, ton frère, dit le vieillard, ton frère qui vient te sauver, qui oppose à ton endurcissement dans l'erreur, la constante, l'inépuisable bonté de son Dieu!... Ce Dieu, quand tu blasphémais, ne m'a fait entendre qu'une parole : Sauve-le! et je viens, ainsi qu'il l'a commandé, arracher ton corps à la vengeance des hommes, espérant qu'un jour ce Dieu de miséricorde me permettra d'arracher aussi ton âme aux terribles punitions de l'enfer!

— L'enfer, Guillaume, dit le ministre avec son froid sourire, l'enfer ne prévaudra point contre la vérité, contre la justice, contre la liberté, et je n'ai jamais reculé devant la gloire du martyre.

— L'erreur a ses fanatiques, la véritable religion a seule ses martyrs.

— Il se trouve des martyrs partout où il se trouve des persécuteurs.

— Les persécuteurs ne sont pas plus justes que toi... Théodore; moi je suis catholique, moi je suis prêtre, et je viens te délivrer! Malheur à ceux qui persécutent au lieu de secourir, Dieu les jugera, en leur tenant compte pourtant de tout ce que vous avez fait, de tout ce que vous avez osé pour irriter leur zèle, et pour rallumer cette torche mal éteinte du fanatisme, que Dieu secoue sur les nations quand il veut les châtier!

Le jeune officier de Condé s'était aussi réveillé sur son lit de paille; appuyé sur son coude, et les regards fixés sur cette figure de femme debout devant lui, il se croyait le jouet d'un songe : l'apparition de cette jeune fille, le regardant de ses beaux yeux mouillés des douces larmes de la pitié, était si douce pour le captif, qu'il craignait qu'un mot ne la fît évanouir.

— Et vous, dit-elle enfin en tremblant, malgré tous ses efforts pour se faire brave et pour prendre un ton enjoué, et vous, messire Guillan-le-Pensif, ne voulez-vous pas aussi profiter de l'ouverture des portes de votre prison?

— Ève! c'est vous, ma douce Ève! s'écria-t-il en se mettant sur ses genoux et en se traînant jusqu'aux pieds de la jeune fille... Ève! non, ce n'est pas un rêve, s'écria-t-il en prenant sa main, comme pour s'assurer qu'il était bien éveillé.

C'est singulier! Là, tout à l'heure, je rêvais que j'étais au château de Mézières auprès de mademoiselle de Saint-André!

Elle retira doucement sa main des mains du prisonnier.

— Mézières, lui dit-elle, après un moment de silence, je ne l'ai pas oublié : dans l'espoir de me rendre un important service, bien important, ami, puisque vous vouliez sauver mon honneur, vous vîntes, un jour, à Anet... A Anet, où vous vous étiez introduit pour moi, pour moi seule, Mézières, commença l'enchaînement des adversités qui vous ont enfin conduit ici!... J'en suis donc la première, la seule cause; moi seule, vous ai amené dans cette prison où vous attendez la mort; à moi seule donc appartenait le devoir de l'ouvrir. Venez, Mézières, venez! vous êtes libre.

— Libre! libre par vous, Ève!

— Comme vous disiez dans la lettre que Favorite m'apporta de votre part, beau sire : « L'amitié, de près et de loin, veille sur vous!... » Adieu! dit-elle encore en lui tendant la main pour le faire relever. Partez! Mézières, partez! Depuis longtemps, je n'ai pas vu Hélène, ajouta-t-elle d'une voix moins assurée, vous la retrouverez sans doute, vous... Vous lui direz

comment je vous ai sauvé d'une mort certaine, vous lui direz que je l'ai fait par amitié pour vous deux... Et vous penserez un peu à moi, n'est-ce pas? ajouta-t-elle d'un ton enjoué. La châtelaine est moins heureuse que la bourgeoise, Mézières, reprit-elle avec une sorte d'orgueil, car elle...

Elle allait dire : Car elle ne vous a pas sauvé! elle s'arrête.

—Car sa mère, reprit-elle, est toujours bien triste, bien souffrante, bien malheureuse; et moi, Mézières, moi, j'ai retrouvé mon père, mon père que je ne veux plus quitter, qui m'aime bien, et dont le cœur...

— Votre père, Ève, reprit vivement Mézières, qui avait eu le temps de rassembler toutes ses pensées, votre père vous a donc remis lui-même ces clefs qui vous ont ouvert un passage jusqu'à nous?

— Non, c'est sur un ordre de madame la duchesse de Valentinois que moi-même...

— Malheureuse! qu'avez-vous fait? s'écria l'officier, vous ne le savez donc pas, si nous partions, si nous cédions à vos généreuses instances, ce serait votre père, votre père, qui, demain, serait déchiré par le peuple furieux.

— Mon père!

— Votre père, au moment où nous courions le plus grand danger, au moment où cent terribles voix hurlaient ces mots : On ne nous ôte les hérétiques que pour les faire sauver cette nuit; votre père a répondu de nous sur sa tête. — Citoyens! s'est-il écrié, demain, moi-même, je présenterai vos prisonniers à leurs juges; je me fais leur gardien pour cette nuit... Si demain vous ne retrouvez pas les accusés dans la tour, brisez-moi le crâne avec les clefs de leur prison, car ces clefs resteront, cette nuit, chez moi, et moi seul, s'ils se sauvent, aurai pu leur ouvrir.

— C'est à cette condition, accueillie par mille acclamations, dit le ministre, que la foule a permis qu'on nous installât tranquillement ici.

— Jugez d'après cela s'il nous est permis, reprit le jeune homme, de profiter de la liberté que vous nous apportez, chère Ève! Si vous vous êtes souvenue de l'action qui, au compte de votre reconnaissance fut la première cause de mes malheurs, pourriez-vous oublier, si nous nous sauvions, que notre liberté, notre vie, vous ont coûté un parricide!

— O mon père! mon père! s'écria la jeune fille, j'ignorais que ma pitié te mettrait en un danger pareil!

Les deux proscrits reprirent tranquillement leur place sur leur lit de paille...

— Adieu, mon frère, dit Théodore en tendant sa main au prêtre catholique. Le Dieu de miséricorde est aussi le Dieu de vérité ; et il est bon d'apprendre de temps en temps aux hommes le prix de la vérité, de la liberté, en leur montrant que l'on meurt avec joie pour elles !

En ce moment, minuit sonna au clocher de l'Hôtel-de-Ville, et un tumulte inattendu s'éleva tout à coup à l'oreille des captifs et de leurs sauveurs consternés. Portant armes et torches, les gardiens du poste voisin se sont précipités dans la tour ; après avoir franchi les escaliers, ils s'élancent brusquement dans la salle où les prisonniers résignés à leur sort font leurs adieux aux amis qui voulaient les délivrer.

— Vive Condé ! vive la réforme ! s'écrient-ils en entourant Mézières qu'ils soulèvent dans leurs bras.

— Venez, monseigneur ! venez ! s'écrie le chef de cette troupe exaltée... Dreux est à vous... Vos soldats s'approchent... L'on entend les pas des chevaux dans les faubourgs... Venez vous-même ouvrir les portes de notre ville à nos libérateurs !

— Quoi! les huguenots! s'écrie l'abbé Guillaume...

— Les huguenots sont aux portes de la ville; Dreux sera, dans un instant, au pouvoir des huguenots... Vive Condé! vive la réforme!

— O mon père! mon père! où êtes-vous? Et en disant ces mots, Ève court à la fenêtre grillée qui s'ouvre du côté de la ville.

— Trahison! trahison! crie-t-elle de toutes ses forces.

— Aux armes! aux armes, catholiques! crie aussi le vieux M. de la Bourdaisière qui suit l'exemple de la jeune fille.

Le prêtre a voulu s'élancer hors de la chambre. Les hommes armés l'ont arrêté.

— Silence! dit le commandant des bourgeois en frappant la terre de sa hallebarde, qu'on fasse taire ces criards... ou plutôt, laissons-les crier ici tant qu'ils voudront. Venez, messeigneurs, venez assister au triomphe du calvinisme... Vous l'avez entendu, enfants, on a frappé trois coups à la porte : ce sont ceux que nous attendions! Allons ouvrir, et qu'on retienne ici ces deux hommes et cette femme qui pourraient faire manquer l'entreprise.

— Vive Condé! vivent les huguenots!

Et agitant leurs armes, leurs torches, les bourgeois belliqueux emportent sur leurs bras Mézières et son compagnon qu'ils ne veulent pas écouter. Tous sont sortis, la porte se referme sur le prêtre, la jeune fille et le vieux capitaine!...

— Trahison! trahison! criait toujours la courageuse Ève, cramponnée aux barreaux de la fenêtre.

— Écoutez... Oh! écoutez, mon enfant, dit tout à coup l'abbé Guillaume, l'oreille clouée à la serrure de la porte. Les révoltés sont descendus... Écoutez!... En effet, on entend comme dans le lointain un piétinement de chevaux... Ce sont sans doute les troupes qu'ils attendent. Ah! ce bruit de chaines annonce qu'on baisse le pont-levis...

— Trahison! cria encore la jeune fille du côté de la ville endormie.

— Chut! chut! — on entend très-distinctement le bruit du pas des chevaux qui retentit sur les madriers du pont. — Oh! mon Dieu, avez-vous entendu ce cri : Ce sont les catholiques! — Bien certainement, on crie en bas : Ce sont les catholiques! entendez-vous aussi le cri : Sauve qui peut!..

— Oui, dit M. de la Bourdaisière qui s'était

rapproché, et voici maintenant le bruit de la cavalerie qui débouche au grand trot dans la rue.

Les cris : Saint-André à la recousse! Dreux au roi ! Vive la messe! s'élevèrent en ce moment et montèrent jusqu'aux meutrières de la tour.

Le père Beaudouin s'était bien acquitté de sa commission.

— Dreux est sauvé ! s'écria M. de la Bourdaisière, ce sont en effet les catholiques.

— Pourvu que nos prisonniers, s'écria l'abbé Guillaume, aient profité du désordre pour s'esquiver.

Ève répéta tout bas le même vœu, et puis, tout à coup, songeant à ce que lui coûterait la réalisation de ce souhait, elle s'écria d'une voix étouffée :

— Et mon père!

Leur prison ne s'ouvrait pas; et pendant le temps que dura leur captivité, par la croisée qui s'ouvrait sur la ville, ils virent les fenêtres voisines s'illuminer successivement de joyeuses clartés ; le bruit des cloches retentissait au loin, se mêlant aux cris de triomphe des catholiques.

Tout à coup, des voix nombreuses se firent entendre en bas :

— Les prisonniers! les prisonniers! criait cette voix du peuple qui, dans sa joie, n'oubliait pas les victimes qu'on lui avait promises, et voulait se faire une fête complète.

Ève trembla comme si elle eût entendu le signal de la mort de son père.

Des pas se firent bientôt entendre sur les degrés de l'escalier. La porte s'ouvrit. Métézeau parut. Il était seul.

Ève vint se mettre à genoux devant lui...

— Pardon, mon père, dit-elle, les hommes que vous aviez renfermés ici n'y sont plus... ils se sont sauvés...

— Sauvés! dit l'échevin en pâlissant.

— Et c'est moi, moi qui ai pris vos clefs, qui suis venue leur ouvrir cette porte, mon père!

— Toi!! et sais-tu que je répondais de ces deux prisonniers? s'écria encore Métézeau.

— Je ne l'ai su que lorsque je ne pouvais plus les retenir ici!...

— Malheureuse! et quel intérêt si puissant t'a donc poussée à sacrifier ton père, son honneur, le tien à ces deux hommes... Tu te tais... Ah! vraiment, je suis bien payé de tous les vœux

que je formais pour ton retour ; je me disais encore ce matin : Réjouis-toi, Métézeau, voici le bonheur, la joie, la vie qui reviennent dans ta pauvre maison, voici ta fille ! Je me trompais, il fallait dire : Tremble ! voici le malheur, la honte, la mort... Voici ta fille ! !

— Ah ! mon père, mon père, ne me maudissez pas... je ne suis pas aussi coupable que vous le pensez ! s'écria la malheureuse Ève ; d'ailleurs, je suis prête à porter la peine de ma faute ; j'irai dans la rue m'agenouiller comme j'ai fait devant vous, mon père, m'agenouiller devant ce peuple furieux ; j'irai me déclarer comme l'auteur, le seul auteur de cette évasion qui l'indigne, et je ne crains rien pour mon honneur, mon père, car dans ce moment suprême, j'aurai là, auprès de moi, ce saint prêtre, mon confesseur, et je le sommerai de déclarer si la pitié, la seule pitié, ne m'a pas portée à secourir, à délivrer ces malheureux !

— Métézeau, dit le prêtre catholique avec toute la dignité, toute l'autorité que lui donnait son auguste caractère, votre fille est un ange de pureté, de candeur, d'innocence et de force ; moi-même, je l'ai engagée dans cette démarche que vous condamnez... J'agissais d'après un ordre

de madame la duchesse de Valentinois qui pouvait disposer du sort des prisonniers, car, entre ses mains, vous et le peuple aviez remis toute autorité. Croyez-moi, monsieur, ajouta le vieillard, croyez-en la parole d'un prêtre, nous ignorions tous, quand nous sommes entrés ici, à quelle condition le peuple avait épargné les proscrits; eux-mêmes nous l'ont apprise, cette condition, en refusant la liberté qui devait être payée de la vie d'un honnête homme. Des gens armés, accourus ici, les ont entraînés malgré leur résistance, ce sont eux qui ont refermé la porte de cette prison sur nous. Je le répète: il n'y a qu'un motif honorable et chrétien dans l'action de votre jeune et innocente fille... Relevez-vous, mon enfant, ajouta le vieillard en étendant la main sur la tête d'Ève toujours agenouillée, relevez-vous et ne craignez pas que votre père, selon le sang, vous maudisse; car en sa présence, votre père spirituel vous bénit et vous nomme une pure, une chaste, une noble fille!

— Que faire, pourtant? dit l'échevin après avoir relevé lui-même son enfant qu'il baisa sur le front; que faire? M. le maréchal de Saint-André vient d'entrer dans Dreux à la tête d'un corps formidable de cavalerie. Installé à l'Hô-

tel-de-Ville, et pour prévenir une nouvelle tentative comme celle qui a manqué cette nuit, il a fait ressortir, devant les quarante notables assemblés à la hâte, la nécessité d'effrayer par les exemples d'une justice sévère et prompte ceux qui seraient tentés de se hasarder encore dans cette voie de traîtrise et de complots... On parle même d'un crime commis,.. d'un officier, d'un parent de M. de Saint-André, tué dans le faubourg Saint-Martin par l'un de ceux qui voulaient livrer Dreux aux huguenots... C'est en sortant de la ville qu'ils ont rencontré le cousin du maréchal resté en arrière. Comme le fait de ces deux huguenots, arrêtés ce matin, se rattache à la conspiration avortée, c'est par eux que le maréchal veut commencer la punition exemplaire qui doit effrayer cette ville, et la maintenir dans l'obéissance à l'autorité catholique. Vous le dirai-je? M. de Saint-André semble même poussé, dans son désir de frapper ces hommes, par un sentiment plus vif que le désir de conserver cette ville à son parti... Il y a quelque chose d'une vengeance ou d'une haine personnelle dans l'empressement qu'il montre pour les punir. L'un de ces hommes, le plus jeune, ajouta l'échevin en regardant sa fille, l'a, dit-on, grièvement offensé dans son honneur.

C'est le vieux paysan, chargé d'aller prévenir l'armée catholique du complot tramé en faveur des protestants, qui lui a dit le nom de ce jeune officier, autrefois attaché à sa maison. Toujours est-il qu'il l'attend, je vous le répète, pour prononcer son arrêt... Que faire? Si je pouvais parvenir auprès du maréchal, si je pouvais m'expliquer devant lui!... mais ce peuple, ce peuple qui m'attend en bas... comment me présenter à lui, maintenant que je n'ai plus ces prisonniers dont je répondais? il va me déchirer sans me donner le temps de me justifier. — Tenez, entendez-vous ses cris d'impatience et de fureur... C'est moi qu'il appelle... Allons, allons, du courage! Me voici, ajouta l'échevin en repoussant d'une main stoïque sa fille qui le retenait, et en faisant un pas vers la porte.

— Arrêtez! s'écrie M. de la Bourdaisière, il faut tromper cette première fureur, et on le peut : gagner du temps avec l'ennemi qu'on n'a pu vaincre par la force est un des grands talents de la guerre... Ce peuple demande deux prisonniers, il faut les lui présenter... En voici un, ajouta le capitaine en s'enveloppant dans sa cape et en abaissant son chapeau sur ses yeux, et voici l'autre, dit-il encore, en jetant sur Ève le

manteau qu'il ôte à l'échevin, et en plaçant sur ses blonds cheveux le chapeau qu'au moment de sa sortie involontaire Mézières a laissé dans la prison. Vous, monsieur l'abbé, vous n'avez pas besoin de déguisement: vous êtes venu pour tâcher de remettre les deux prisonniers dans le sein de l'Église; votre présence ici n'aura rien qui étonne, elle fera même un excellent effet sur la foule, qui pourra les croire à moitié convertis!

— Mais où aller en sortant d'ici? dit l'abbé.

— Auprès du maréchal pour tâcher de lui faire comprendre...

— Il ne voudra pas vous entendre... Il est furieux, dites-vous, contre un des prisonniers; n'affrontons pas le premier mouvement de colère qu'il éprouvera en apprenant que sa vengeance lui échappe.

— Vous avez raison, capitaine, dit le prêtre, notre seul refuge est auprès de Diane de Poitiers, de Diane de Poitiers, qui, seule, peut répondre de l'évasion des captifs, puisque, seule maîtresse ici, elle a ordonné qu'on ouvrît leur prison!

— Le pourra-t-elle, messieurs? dit l'échevin, elle était cette nuit au plus mal, et quand le peuple s'est présenté sous ses fenêtres pour lui annoncer l'arrivée du maréchal de Saint-André,

cette fenêtre s'est ouverte, et une religieuse est venue, pour toute réponse, recommander Diane aux prières des assistants !

— Arriverons-nous à temps, ô mon Dieu !

— Dépêchons-nous! dépêchons-nous! s'écrie le chapelain, car, seule, Diane peut nous sauver tous : c'est là notre unique chance de salut...

— Allons, mademoiselle, du courage, dit M. de la Bourdaisière.

— Oh! monsieur, si je tremblais, ce serait à cause de mon père... car pour moi... Tenez, voyez! ajouta-t-elle en passant son bras sous celui du capitaine.

— Bien comme cela... la démarche assurée! Vous, l'abbé, tenez-vous de l'autre côté de mademoiselle, vous monsieur Métézeau, en tête. Et maintenant en route!

— En route, répéta l'abbé, et que Dieu nous conduise !

Et le peuple crie toujours en bas :

— Les prisonniers! les huguenots! Métézeau, où sont les prisonniers?

Puis, tout à coup, cent voix répètent :

— Les voici !... les voici ! place ! place!

En effet, ils s'étaient montrés sur le seuil de la porte de la tour.

A l'aspect de l'ecclésiastique qui les accompagne, une grande rumeur s'éleva dans ce peuple.

— On veut nous faire croire qu'ils se sont convertis! dit celui-ci.

— Si l'on a ramené ces gens dans la bonne voie, tant mieux, dit celui-là.

— A tout péché miséricorde! ajoute un autre.

— Que le prêtre leur donne l'absolution, rien de mieux, reprend un quatrième, si la justice du Ciel s'en contente; mais la justice du syndic demande autre chose!

— Oui, oui, que justice se fasse! hurle le populaire. Laissez passer la justice de la ville!

Cependant, il faut le dire, l'aspect vénérable du prêtre, qui, déjà, avait produit tant d'effet auprès du lit de Diane de Poitiers mourante, aida bien à calmer l'exaspération que l'arrivée de M. de Saint-André avait ranimée, et fit réussir d'abord la ruse inventée par le bon M. de la Bourdaisière.

Ils arrivèrent sans malencontre devant l'Hôtel-de-Ville; puis, quand on vit qu'au lieu d'entrer là où le maréchal de Saint-André procédait à une enquête sur les événements de la nuit, Métézeau ordonnait à l'escorte de se diriger vers le

Palais des noces, la méfiance du peuple éclata en cris confus de menace et de colère. Métézeau faisant bravement face à l'orage, hâta le pas... Pourra-t-il arriver auprès de Diane avant qu'on ait découvert sa supercherie.

Mais que se passe-t-il dans l'Hôtel-de-Ville de Dreux ?

Une véritable scène de guerre civile.

A la lueur de vingt torches portées par ces hommes de guerre, dont les casques et les corselets d'acier jettent un sinistre éclat, voyez ces bourgeois pâles et tremblants, arrachés brusquement au repos de la famille, juges improvisés et forcés, immobiles à leurs places autour du tapis vert municipal. Cet homme couvert de fer, cet homme dont le visage allongé a perdu son expression de nonchalance et de joyeuseté habituelles; cet homme qui paraît si soucieux et si sombre qu'on croit déjà voir s'avancer sur son front l'ombre de la main qui s'apprête à le frapper, cet homme est le maréchal de Saint-André. Il a placé son épée nue devant lui, sur la table, comme un magistrat y mettrait le livre de la loi qui doit dominer la volonté de tous. Derrière lui, et comme lui vêtus pour la bataille, quelques-uns de ses officiers restent debout et les bras croisés. Ils chuchotent entre eux et ri-

canent quand quelque collègue de l'honorable M. Chaillou se permet une observation.

A quelque distance de la table, couché sur une civière et à moitié recouvert d'un manteau de guerre d'une couleur sombre, un cadavre étale sa poitrine saignante... Dans ses traits contractés par une dernière convulsion, on lit encore l'impudence et l'audace... Ce cadavre est celui de Saint-Sornin !

Les bourgeois, terrifiés par cet aspect terrible, ne peuvent en détourner leurs regards.

— Messieurs, dit le maréchal de Saint-André, un brave officier a été assassiné sous vos murs, au moment où il venait vous apporter le secours de son courage et de son dévouement ; son sang crie vengeance !... Promettez-moi de m'aider à satisfaire ce cri terrible qui s'élèvera à vos oreilles tant que le meurtrier n'aura pas été puni! Avant d'arriver à l'examen de la grave affaire qui a mis, cette nuit, votre ville en danger d'être livrée aux ennemis du roi et de la religion, je veux écouter les dépositions capables de me mettre sur la voie du crime qui enlève au roi et à l'Église un serviteur loyal et courageux, et à moi, messieurs, un parent, un ami, que j'ai hâte de venger.

Puis, élevant la voix, il ajouta :

— Si quelqu'un ici sait quelque chose qui concerne la catastrophe dont a été victime le chevalier de Saint Sornin, dont le corps est ici présent, qu'il s'avance et s'explique !

Un homme dérangea un des soldats qui faisaient la haie au fond de la grande salle pour contenir le peuple, et, s'étant fait place, il s'avança lentement vers la table. Il s'arrêta à quelques pas du cadavre, et le contempla en silence : c'était encore le vieux berger.

— Je ne me trompe pas, dit le maréchal, après avoir jeté un coup d'œil sur le témoin, c'est toi, brave homme, qui as apporté au camp la lettre dont la lecture m'a fait accourir si vite ici.

Le père Beaudouin s'inclina sans rien répondre.

— Eh bien, lui dit encore M. de Saint-André, tu sais donc quelque chose de l'assassinat dont nous poursuivons la vengeance?

— Ce n'est point un assassinat, reprit hautement le vieillard. Le gentilhomme dont voici le cadavre a reçu la mort les armes à la main ; et il eût pu, s'il eût été le plus adroit ou le plus brave, la donner à celui qui l'attaquait.

Il se fit un mouvement dans l'assemblée.

— Oui, reprit le vieux de Mont-Musset, il y a eu duel, il n'y a pas eu assassinat!

— La preuve! donnes-en la preuve! s'écria vivement le maréchal.

— La preuve! il faut la demander à Dieu, répondit le vieillard... Qu'il délie la langue que la mort enchaîne, qu'il fasse dire à ce cadavre si ce que je dis est faux!

Il garda encore un instant le silence, puis il reprit :

— Puisque Dieu ne veut pas qu'il parle, il faut bien que vous me croyiez, car, lui seul et moi avec Dieu, savons ici comment tout s'est passé.

— Eh bien! parle, dit le maréchal, et conte-nous ce que tu as vu.

— Eh bien donc, quand j'eus remis à votre grâce la lettre qu'elle sait bien, quand la lecture de cette lettre fut suivie de l'ordre de monter vite à cheval, et de partir pour Dreux, j'eus grande envie, moi, de savoir comment tout cela finirait. Vous suivre, vous et vos cavaliers, moi qui avais déjà fait tant de chemin pour vous rejoindre, c'était chose impossible, et j'allais y renoncer, quand M. de Saint-Sornin, ainsi que vous

nommez le trépassé, me reconnaissant pour celui qui avait apporté le message, m'engagea, moins peut-être par obligeance que pour s'assurer, en cas de trahison, de celui qui l'aurait ourdie, m'engagea, dis-je, à monter en croupe derrière lui. Son cheval, le plus vigoureux de l'armée, à l'en croire, devait supporter sans fatigue ce double fardeau. J'acceptai sa proposition, nous marchâmes pendant quelque temps de compagnie avec le gros de gens d'armes en route, sous votre commandement, monseigneur... puis le coursier ralentit sa marche... elle en avait assez, la pauvre bête!... Nous convînmes alors de descendre alternativement et de cheminer côte à côte, l'un à pied, l'autre en selle, pour laisser au cheval un instant de répit. Une partie de la route se fit ainsi, rejoignant vos hommes quand ils s'arrêtaient, et bientôt séparés d'eux lorsqu'ils se remettaient en marche. La conversation fut grave entre nous, monseigneur!.. M. de Saint-Sornin, qui s'était amusé d'abord à me faire causer pour se rire de mes paroles, s'y laissa prendre à la fin. Je lui parlai de Dieu, de l'autre monde... Qui pourra jamais savoir ce que je lui dis?.. Il en a emporté le souvenir dans la tombe, et moi

je n'ai jamais pu me rappeler les paroles qui m'arrivent dans ces moments-là!.. Ces paroles, la nuit, avec son silence et sa majesté d'étoiles, l'approche de cette bataille qui doit bientôt, peut-être, ensanglanter les plaines que nous parcourions, tout cela fit tant d'impression sur son esprit, qu'arrivé auprès de la chapelle Saint-Gilles, tout près des premières maisons du faubourg, il me dit : « Vous pourriez bien avoir raison, père Beaudouin... je n'ai jamais pensé à ces choses-là avec autant de recueillement que cette nuit... et c'est si vrai, ce que je vous dis là, que, si cette chapelle était ouverte, j'y entrerais pour faire ma prière... » Priez, monsieur, priez, lui dis-je, Dieu vous entendra aussi bien sous son beau ciel étoilé que sous la voûte de cette église! Il faut prier à toute heure, car à toute heure la mort peut venir, et il faut qu'elle nous trouve priant si nous voulons qu'elle nous traite en amis... Il pria... je l'espère, du moins, car il me laissa un instant cheminer tout seul... c'était son tour de marcher à pied. A l'entrée du faubourg, je voulais qu'il remontât. « Non, non, répondit-il d'une voix qui me sembla encore tout émue, j'irai, pour me calmer, j'irai à pied jusqu'à la porte de la ville. » Alors, passant à

la tête du cheval, il prit la bride entre ses mains, et continua sa route tranquillement. Nous approchions de Dreux, déjà nous entendions les cris de guerre de vos gens d'armes, et nous voyions de loin briller les lumières aux fenêtres, quand tout à coup, et à peu près vis-à-vis de l'auberge des Deux Anges, nous nous trouvâmes face à face avec une troupe de gens armés qui remontait précipitamment le faubourg. L'un des hommes qui marchait au premier rang, et que les autres semblaient entraîner avec eux, aperçut ce malheureux gentilhomme, car les torches que portaient ces gens jetaient devant eux un jour aussi clair que le plein midi.

— Saint-Soruin! s'écria-t-il en s'élançant vers lui, et, avant d'avoir vu son visage, j'entendis qu'il criait à votre parent, monseigneur : — Ah! je te trouve enfin! Lâche, défends-toi! — Je l'ai juré : partout, à quelque moment du jour ou de la nuit que je te retrouve, je saurai te contraindre à me rendre raison de ton insulte... En garde, donc! En garde! allons, défends-toi! Tu es un lâche, un infâme, et attendras-tu que ma main ou le fourreau de mon épée...

— Ah! c'en est trop! répondit M. de Saint-

Sornin, je te vais châtier, misérable, comme tu le mérites.

Et je n'ai plus entendu que le froissement des lames.

Ce fut un duel terrible. Les compagnons du jeune homme qui venait de défier M. de Saint-Sornin, agitant leurs torches pour mieux éclairer les combattants, firent cercle autour d'eux. Le silence, un silence d'attente et d'agonie troublé de temps en temps par un cri de rage, par un mot d'insulte, par le bruit de l'épée qui semble aiguiser l'épée, régna un instant là, sur ce groupe d'hommes attendant la mort d'un homme, tandis que, de loin, les cloches tintaient dans les tours de Dreux, comme le signal de cet effroyable spectacle... Enfin, l'épée de l'un des combattants, après avoir jeté un triple éclair, disparut presqu'en entier, et revint humide et toute rouge. Saint-Sornin fit un saut en arrière, chancela et tomba en poussant un grand cri... C'était dans sa poitrine que l'épée de son ennemi s'était cachée presque en entier!

Le berger se tut : tout le monde gardait le silence.

— Ce que j'ai dit est la vérité, rien que la vé-

rité, ajouta-t-il; que Dieu me couche à côté de ce cadavre, si l'une de mes paroles, une seule, est trompeuse ou mensongère!

— Et, dit vivement le maréchal de Saint-André, connais-tu celui qui a frappé Saint-Sornin?

— Je le connais, répondit le vieillard d'une voix sombre, après un moment d'hésitation.

— Quel est-il? Tu ne peux, songes-y, refuser de répondre à la justice qui t'interroge... Quel est-il?

— Votre ancien écuyer, Mézières!

— Impossible! Tu en imposes maintenant, ou tu m'as menti tantôt, quand tu m'as dit qu'il était détenu dans les prisons de cette ville.

— Je n'ai pas menti, répondit le vieux de Mont-Musset. Il était en prison; mais il en est sorti, puisqu'il a tué devant moi votre parent Saint-Sornin.

De grands cris s'élevèrent dans la partie de la salle réservée au public.

Une femme du peuple, la redoutable Madeleine Fauquier, ses longs cheveux gris en désordre sous son mouchoir rouge, et sa faucille à la main, s'était précipitée au milieu de la salle.

— Vengeance! criait-elle. On nous a trompés; l'échevin Métézeau doit mourir. Il a fait

évader cette nuit les prisonniers dont il répondait sur sa tête, et il nous a présenté tout à l'heure une femme, un vieillard recouverts de longs manteaux pour nous donner le change et tromper notre juste colère.

— Il m'échappe! s'écria le maréchal d'une voix sourde, en faisant un signe de dépit concentré.

— Au moment où ils entraient au *Palais des noces*, nous avons découvert la supercherie, reprit Madeleine. Le peuple, d'abord étonné, n'a pas songé à mettre la main sur les auteurs de cette ruse diabolique, et ils ont eu le temps de se réfugier auprès de la duchesse de Valentinois!

Ce nom rappela au maréchal la présence de Diane à Dreux, et le remit sur la voie du service que la dame d'Anet avait rendu aux catholiques en déjouant les complots de Catherine, et en forçant celle-ci à les dévoiler elle-même.

Le père Beaudouin lui avait expliqué tout ce qu'il savait à ce sujet; lui, qui avait entendu dicter à Diane la lettre du maire; lui, qui avait vu l'effet de cette lettre, pouvait en effet, mieux que personne, rendre compte de cet étrange revirement.

— Oui, reprit la femme du peuple, ils

sont réfugiés auprès de madame la duchesse de Valentinois ; mais il n'y a pas de duchesse qui tiennne, le peuple saura les trouver, les saisir ; le peuple se fera justice lui-même, puisqu'on refuse de la lui faire.

M. de Saint-André se leva.

— Et moi j'ordonne au peuple, dit-il à haute voix, de respecter comme un asile inviolable et sacré la demeure que Diane de Poitiers s'est choisie dans votre ville. Votre ville, messieurs, a été visitée par un ange protecteur : c'est Diane de Poitiers qui vous a sauvés.

— Oui, oui ! vive Diane de Poitiers ! cria le peuple qui avait suivi les pas de Madeleine, et qui se pressait aux portes de l'Hôtel-de-Ville.

— Si je suis venu ici pour punir les coupables, reprend le maréchal, j'y suis venu aussi pour rendre hommage au courage, à la présence d'esprit de la femme forte qui nous a mis, vous et moi, à même de déjouer les complots de nos ennemis. Mon premier devoir est donc d'aller lui présenter mes remerciements . . . Joignez-vous à moi, messieurs de la ville ; venez lui prouver que votre cité est reconnaissante de ses bons offices. . venez l'entourer de vos faisceaux de chêne : le chêne dont on couronne

les vertus civiques, est fait pour parer son front. Diane vous a sauvés, et notre cri, à tous, doit être : Vive Diane de Poitiers !

— Il faudra bien, dit l'inflexible Madeleine Fauquier, qu'elle nous livre ceux qui ont fait évader les prisonniers. Criez : Vive Diane de Poitiers ! c'est bon ; mais crions aussi : Malheur à celui entre les mains de qui l'on retrouvera les clefs de la prison !

— Oui, malheur à celui entre les mains de qui l'on retrouvera les clefs de la prison!

Le maréchal descend de l'Hôtel-de-Ville, suivi de ses officiers, des quarante de la ville, des sergents portant leurs faisceaux de chêne et des soldats dont les torches pâlissent et s'éteignent devant la clarté du grand jour. Une marche triomphale remplace ainsi cette marche du supplice que semblaient annoncer les premières paroles du maréchal à l'Hôtel-de-Ville. Tous s'acheminent vers la maison qu'habite Diane.

Le cortége est entré; il monte lentement les degrés de l'escalier... La porte de la chambre où l'on va trouver madame la duchesse de Valentinois s'ouvre à deux battants. Le maréchal et sa suite s'avancent. Le peuple se précipite.

Un cierge jaune brûle au pied du lit. Sur ce lit, couvert par une épaisse couche de cendres, pressant encore de l'une de ses mains une grossière croix de bois sur sa poitrine sans mouvement, Diane de Poitiers est couchée droite, raide et froide. Elle est morte! Dans l'ombre des rideaux, l'on aperçoit les pâles et austères visages de quelques femmes immobiles : ce sont les filles du Repentir qui l'ont assistée dans ses derniers moments. Elle est morte, et cette femme jadis si puissante, si aimée, cette femme qu'un peuple reconnaissant vient encore saluer de ses cris de triomphe et d'admiration, pour recevoir un dernier hommage et pour donner une dernière leçon, a pris l'humble habit de ces pauvres religieuses, car elle a voulu que cette foule qui l'admira, l'envia peut-être sous les brillants atours d'une maîtresse de roi, la retrouvât sous la bure d'une fille repentie!

Ève Métézeau, prosternée au pied du lit, et se ressentant encore du désordre des scènes de la nuit, pleure sous ses longs cheveux blonds qui la couvrent comme d'un voile. Assis sur un siége prochain, vêtu du blanc surplis, le prêtre catholique récite les prières des morts; Métézeau,

debout, immobile au chevet, les bras croisés sur sa poitrine, attend courageusement le sort que la fureur du peuple lui réserve ; et, plus loin, dans l'ombre, la main sur son épée, le vieux M. de La Bourdaisière, comptant sur l'attaque, s'apprête à la défense.

Un long silence, un silence de piété, d'admiration, d'attendrissement, régna longtemps sur cette foule émue et puissamment impressionnée par cet imposant spectacle.

M. de Saint-André, par un invincible mouvement, était tombé à genoux devant le lit.

— Morte! s'écria-t-il en se relevant, morte! Et voyez, messieurs, ajouta-t-il en se retournant vers les gentilshommes de sa suite ; la sérénité de ce visage si beau encore malgré la vieillesse et la mort, nous apprend combien ses derniers moments ont été calmes!

— La pénitence, dit gravement le prêtre en suspendant sa lecture et en regardant M. de Saint-André, la pénitence et l'amour créent une nouvelle innocence aussi agréable au Seigneur que la première. Chrétiens, ajouta le prêtre en se levant, Diane de Poitiers, avant de mourir, s'est recommandée à vos prières ; ses dernières paroles ont été des paroles de pitié et de pardon... imi-

tez-la... pardonnez aussi à vos ennemis, pour que le Ciel vous fasse miséricorde.

Madeleine Fauquier s'approcha, et, après avoir longtemps examiné le corps, dont l'une des mains tenait encore deux grosses clefs rouillées, elle s'agenouilla et pria en silence.

— Diane, dit-elle en se relevant, nous avons dit, et moi, j'ai crié la première : Malheur à celui entre les mains de qui se trouveront les clefs de la prison... Je les vois là... entre tes mains... Oui, citoyens, ajouta-t-elle en se retournant vers le peuple, les clefs de la tour Hannequin sont là... sous la main de Diane de Poitiers... Elles sont là pour prouver, apparemment, que sa volonté était de sauver ces hommes... Eh bien! que ta volonté dernière soit faite, toi qui nous as affranchis de la honte du joug des huguenots, et bénie, ajouta-t-elle en élevant la voix, bénie soit à jamais la main qui a ouvert la prison de ces hommes, auxquels nous pardonnons avec toi !

Elle jeta de l'eau bénite sur la morte, se signa et sortit silencieuse et vaincue. Tous, après avoir secoué sur ce lit de triomphe le rameau bénit, s'éloignèrent également sans un souvenir amer, sans une pensée de vengeance, et Métézeau, en rentrant

chez lui avec sa fille, put traverser cette foule apaisée, sans qu'aucune voix s'élevât pour lui demander compte de sa conduite.

Le prêtre et les religieuses restèrent en prières. Quand tout le monde eut quitté la chambre mortuaire, l'abbé Guillaume, plongé dans ses méditations, se sentit doucement frapper sur l'épaule.

Il leva la tête et aperçut le père Beaudouin debout devant lui.

— Monsieur, vous avez rempli votre mission ici, lui dit-il, et vous êtes digne qu'on vous en indique une autre qui demande aussi toute votre charité, tout votre zèle.

— Où faut-il aller? dit le vieux prêtre en se soulevant à demi sur son siége.

— Au château de Mézières, reprit le berger; deux âmes se débattent là dans les étreintes de l'enfer... Il est temps qu'un prêtre du vrai Dieu s'y montre en portant le signe qui fait fuir les démons!

— Serez-vous prêt à me servir de guide, mon ami, quand j'aurai remis cette dépouille mortelle au clergé de la ville, chargé de la rendre à la terre?

— Quand vous voudrez partir, monsieur,

dit le vieux de Mont-Musset, vous me trouverez sous la halle; je serai jusqu'au soir à votre disposition.

Pendant ce temps, dans la salle du vieux château où elle a placé son observatoire, la reine Catherine de Médicis s'inquiète, se tourmente, se dépite, car elle a su, des premières, l'entrée du maréchal de Saint-André dans la ville. De sa fenêtre élevée, elle a vu, dans la nuit, les feux de joie qui célèbrent l'arrivée des troupes du triumvirat, elle a entendu la voix du peuple et les cloches proclamer le triomphe de son ennemi... et c'est elle... elle-même, qui lui a ouvert les portes de cette ville et qui l'a rapproché d'elle!

Quand le jour parut, elle vit de loin se dérouler dans les rues ce cortége d'ovation qui cherchait la libératrice de la cité menacée. Du moins, est-ce vers elle que s'acheminent ces bourgeois, ces guerriers et ce peuple? Va-t-on l'encenser, la glorifier pour cette victoire qu'elle a procurée à contre-cœur, il est vrai, mais enfin qu'elle a procurée au parti catholique? Non!... Figurez-vous la rage, la fureur de ce cœur haineux en voyant le cortége triomphal s'arrêter aux portes de Diane! Ainsi, pour sa rivale, son odieuse rivale, celle qui l'a forcée

de renoncer à ses projets, sont tous ces hommages qu'elle attendait et qui l'eussent un peu consolée !

Sourdeval, par le récit des faits et gestes du maréchal à son entrée dans Dreux, par la nouvelle de cette procédure commencée à l'effet de connaître les véritables auteurs du complot tramé pour livrer la ville aux huguenots, Sourdeval vint augmenter le mécontentement, le dépit de Catherine, et son désir d'éloigner au plus tôt ce terrible Saint-André qui semblait la poursuivre comme un mauvais génie.

— Fort heureusement, je tiens là, disait-elle en cherchant parmi ses papiers, le talisman qui doit dégager mon astre de cette influence maligne... Oh! monsieur de Saint-André, monsieur de Saint-André, je vous occuperai si bien de vos propres affaires que vous ne songerez pas à vous mettre en travers des miennes! Bon catholique, je vous montrerai ce qui attend l'époux dissolu, négligeant sa femme. Ah! vous êtes jaloux, tout infidèle que vous soyez! eh bien, nous allons voir comment vous parerez le coup que je vais porter à cette jalousie! — Le voici enfin, ce papier, dit-elle en mettant la main sur la lettre de madame de Saint-Andre

à Mézières... La voici, cette lettre qui contient l'aveu terrible dont je veux frapper, dont je veux tuer cet imprudent époux!

Elle ouvrit la lettre et relut à haute voix le passage qui la terminait :

« Oui, mon enfant, c'est là le sort qu'aurait votre passion fatale. Vous ne pouvez en espérer rien autre chose que le désespoir et la mort. Écoutez, au nom du Ciel, écoutez la voix de la raison, et, si elle ne suffit pas, joignez-y ma voix, ma voix qui, pour vous sauver de vous-même, pour sauver celle que vous ne pouvez aimer sans crime, ne craindra pas de vous faire une révélation terrible. Mézières, arrête-toi sur le bord de l'abîme, et songes-y, cet amour qui, maintenant encore, n'est qu'une témérité, sera un crime quand tu auras lu ces mots que je n'écris pas sans trembler... Malheureux enfant, Hélène de Saint-André est ta sœur!... »

Et Condé, sans doute, est à Mézières, reprit la reine en repliant la lettre... Allons, allons, je suis trop morale pour tolérer une semblable conduite!

Renvoyons à son ménage ce mari si indignement trompé... qu'il trouve sa femme aux bras de son séducteur, qu'il lui demande compte de

la naissance de cet enfant mystérieux... et qu'un duel, un duel à mort, me délivre de l'un de ces deux hommes, et même des deux à la fois!... Il y a des coups si heureux! — Là, là, qu'on me fasse venir le juif, Sourdeval! Qu'il vienne pour que je l'endoctrine! Voici une mission qui lui convient : lui, qui a déjà éclairci les soupçons du maréchal sur la fidélité de sa femme, doit achever de lever tout doute à ce sujet. Enfin, voici trois personnages qui vont se trouver réunis aujourd'hui par mes soins; et ils diront encore que je divise pour régner!

LIVRE TROISIÈME.

MÉZIÈRES.

I.

Maintenant, rétrogradant de quelques pas au-delà de cette nuit qui vient de finir pour Dreux, après lui avoir apporté tant d'événements divers, voyons ce qui se passe au château de Mézières.

Mézières a été respecté par l'armée des protestants campés dans la plaine; les murs de son parc sont des limites que les plus aventureux, les plus indisciplinés de ses lansquenets, reîtres et argoulets n'ont pas osé franchir.

Une volonté supérieure, qui ne s'endoit que trop souvent sur d'autres points de disci-

pline, s'est réveillée terrible, inexorable à ce sujet, et l'on devine quel est le général dont les ordres sévères, dont la surveillance active protégent le manoir et en font un séjour tranquille et pacifique, tandis qu'autour de lui, tout est désordre, guerre, ravage et confusion. Madame de Saint-André réside toujours là, et Condé veille avec une religieuse tendresse sur ces vieilles tourelles où l'on pense toujours à lui !

C'eût été chose facile d'en forcer l'entrée, car cet état de torpeur et de sommeil où nous avons dit qu'étaient plongés les habitants de Mézières n'a point été dissipé par l'approche de l'ennemi ; car pas une âme, dans ces vieux murs n'a repris assez de ressort pour songer à les mettre en état de se défendre : c'est à peine, si, le soir, on songe à lever les ponts et à faire garder la meurtrière de quelque tour par un valet en état de donner l'alarme et d'appeler à la défense du lieu le peu d'hommes qui seraient en état de repousser une attaque imprévue... C'est ce qu'on peut appeler une maison à la garde de Dieu.

Pas un bruit de guerre n'a pénétré dans ses galeries, dans les allées de son parc. Le voile noir de Doloride s'y montre et y passe aussi

lentement que de coutume; et si, quelquefois, le tintement du tocsin, apporté par le vent de la vallée, vient mourir dans cette solitude, si quelque détonation d'arquebuse fait envoler les corneilles nichées dans les grands arbres de ses jardins, si une lueur d'incendie rougit le ciel, par dessus la cime de ses arbres, ces preuves d'une désolation qui s'approche, d'un fléau qui est là, aux portes, affligent et terrifient la seule Hélène.

Sa malheureuse mère est trop occupée à écouter ce qui se dit dans son cœur pour entendre autre chose; la guerre intérieure qui la mine et la dévore ne lui laisse aucune liberté pour se rendre compte des progrès et des menaces de cette autre guerre extérieure qui la cerne et l'enveloppe. Quant à Doloride, que lui fait l'approche des armées, que lui fait le choc prochain et terrible qui doit résulter de leur rencontre? Sa maîtresse lui tient lieu de patrie, de parents et d'amis. Une amélioration dans la santé de la maréchale ou une aggravation de son mal, voilà les seuls mobiles de la joie ou de la tristesse qui vient nuancer cette uniforme existence. Depuis quelques jours, Doloride est plus triste, plus sombre qu'elle n'a jamais été; c'est que depuis

quelques jours, on n'a pu tirer une parole, une seule parole de la bouche de la maréchale ; depuis quelques jours, celle-ci ne répond aux soins empressés de sa fidèle caméristе, que par un signe de tête ou bien un mélancolique sourire. Les mets simples et légers qui composaient d'ordinaire les repas de la châtelaine sont enlevés de sa chambre tels qu'on les y a portés, et la triste Hélène, pleurant en vain à cette porte qui lui est obstinément fermée, ne peut plus maintenant voir sa mère, même pour lui donner le salut du matin ou le baiser du soir.

On dirait que la cause du mal qui la tue s'étant rapprochée d'elle, ce mal s'est développé avec une nouvelle énergie, et l'on en devine les progrès à cet état d'engourdissement qui en est le plus effrayant symptôme.

Pour arracher sa maîtresse à cette torpeur qui l'épouvante, pour réveiller dans cette âme absorbée, engourdie, paralysée, un sentiment quelconque, fût-il même douloureux, la fidèle caméristе conduisit, vers le soir, la maréchale sur la plate-forme d'une tour, la plus élevée du manoir, et d'où l'on dominait tous les environs du château.

Madame de Saint-André, qui s'était laissé me-

ner comme un enfant insouciant et docile, sans songer même à demander pourquoi on lui faisait franchir un si grand nombre de degrés, sembla quelque peu joyeuse de se trouver sur un point si élevé. Le vent froid qui soufflait dans ses cheveux, sur son front et soulevait autour d'elle les voiles de son sein, parut la ranimer. Elle s'assit dans l'une des embrasures du mur crénelé qui, à hauteur d'appui, couronnait la tourelle, et elle resta là, regardant, sans pensées arrêtées, la plaine d'où s'élevaient déjà les grises vapeurs du soir, et le ciel où pointillaient les premières étoiles.

Pourtant, le mouvement qui se faisait autour des villages occupés par les huguenots fixa enfin son attention. Les tambours et tambourins retentissent de tous côtés ; par ici, poussant de grands cris, une troupe de femmes, d'enfants fuyent éperdus, car leur village est le quartier assigné aux reîtres. Par là, à travers les arbres, l'on aperçoit une longue file de chevaux qui se dirigent vers l'abreuvoir. Voici là-bas des soldats qui reviennent de la provision, ils poussent devant eux les moutons et les vaches qui cheminent et retournent la tête du côté de l'étable où le pauvre paysan pleure en entendant leur

beuglement d'adieu. Et les feux du bivouac s'allument, rougissant la tête des arbres, et, dans l'ombre, les soldats, comme des spectres noirs sur un fond d'enfer, passent et se dessinent sur la flamme qui s'élève pour les réchauffer et cuire le souper du camp.

A ce spectacle de guerre, tout ce qu'elle avait entendu dire de l'approche des armées protestantes et catholiques revint à l'esprit de la maréchale, comme le souvenir d'un rêve à moitié effacé. Aux preuves de cette réalité qu'elle n'avait vue qu'à travers les voiles de son esprit malade, madame de Saint-André se réveilla, et elle se réveilla douloureusement, car la plaie qui saignait au fond de son cœur reçut aussitôt la goutte de poison qui devait la raviver.

— Il est donc vrai, Doloride, dit-elle, il est donc vrai que la guerre est à nos portes?... Oui, vraiment, voilà un pays tout à fait au pouvoir des soldats et de celui qui les commande. Ces soldats, ma Doloride, dit-elle en hésitant, comme si elle eût craint de faire jaillir la vérité de ce nouvel essai de ses forces de pensée et de souvenir... Ces soldats, à qui obéissent-ils?

La fidèle camériste hésita avant de répondre.

— Ces soldats, madame, marchent derrière

des guidons blancs, et blanche est l'écharpe de leur chef.

— C'est la couleur de Condé, dit-elle avec une subite rougeur aux joues.

Et, comme pour ôter toute incertitude à ce sujet, les trompettes d'un corps de cavalerie en marche dans la plaine retentirent tout à coup, sonnant l'air sur lequel les huguenots chantaient ces paroles que madame de Saint-André connaissait bien :

Condé, Condé,
Bien secondé,
Par ta vaillance
Et par ta lance,
Rends au Seigneur,
Toujours vainqueur,
Louange, honneur!
Et que la France
Répète en chœur :
Condé! Condé!

— Condé! Condé! répéte-t-elle en tressaillant d'amour.

Et, penchée aux créneaux, elle suit du regard cette cavalerie qui passe le long des murs du parc pour aller en reconnaissance au-delà du village de Mézières. A la tête de cette forêt de

lances en mouvement, quel guerrier, sinon un prince, porte si haut son panache blanc ; quel guerrier, sinon un héros, a cette tournure noble et fière ; quel guerrier, sinon Condé, s'arrête immobile à l'aspect de cette dame à son donjon montée !

Oh ! quelle communication de pensées, de soupirs, de brûlants transports et d'élans passionnés, s'établit entre les deux amants immobiles et penchés l'un vers l'autre...

— Marguerite ! !

— Condé ! !

— Je t'aime ! !

— Je t'ai toujours aimé ! !

— A toi toujours ! !

— A toi, Condé ! !

Le vent qui souffle autour d'eux, qui n'a de voix, aux côtés de Marguerite, qu'en agitant les lierres et les mousses des créneaux, qui n'en trouve, auprès du guerrier, qu'en faisant claquer contre son corselet d'acier les longs plis de son écharpe, le vent, pourtant, est plein, pour eux, de sons enivrants, d'accents d'amour, d'appels de volupté.

Et ils restèrent ainsi, s'abandonnant au délire de leur cœur, à la fièvre de leurs sens, jusqu'à

ce que la nuit couvrît tout à fait et cachât de son ombre jalouse ce panache, ce mouchoir qu'ils virent du cœur, longtemps après qu'ils eurent cessé de les voir des yeux.

Le détachement revint lentement après avoir terminé sa reconnaissance. Le prince, alors, s'éloigna avec ses soldats, reprenant la route de son quartier. Pour Marguerite, elle écouta longtemps encore dans la nuit les trompettes qui, dans le lointain, répétaient toujours : « Condé!! Condé!! »

— Condé! Condé! murmura-t-elle aussi en tendant les bras du côté où les sons s'étaient évanouis.

Puis, appuyée sur le bras de sa compagne, elle descendit l'escalier de la tour, et regagna sa chambre.

Tout repose au château, et une seule fenêtre reste éclairée dans le sombre et vieux manoir. Cette fenêtre est celle de la chambre de madame de Saint-André. Là, veillent la douleur et la passion; là, deux femmes sont encore réunies, Marguerite et Doloride : elles sont devenues nécessaires à l'existence l'une de l'autre, et ces deux grandes douleurs se regardent et s'admirent mutuellement, s'étonnant de vivre après de

si graves blessures! Marguerite s'est jetée sur le lit aux courtines de velours, et Doloride, assise près du prie-Dieu, lit à haute voix dans le livre saint :

« Alors Jésus fut conduit par l'Esprit dans le » désert, pour y être tenté. »

— O Doloride, disait la maréchale en s'agitant sur son lit de douleurs, ô Doloride, que ces murs me pèsent et me fatiguent. Que cet éternel silence, cette continuelle solitude attristent mon âme et l'allanguissent encore! Tiens, Doloride, ces lieux me sont funestes... J'ai envie de quitter ce château, de chercher le mouvement, l'air, la vie, qui me manquent ici; ici ma pensée se replie trop sur elle; ne trouvant pas à exercer son activité, c'est contre moi qu'elle se tourne; elle me dévore et me brûle!... Doloride, je le sens maintenant, mais trop tard, la solitude et l'abandon conseillent mal.

La juive reprit sa lecture :

« Et ayant jeûné quarante jours et quarante » nuits, il eut faim. »

— Tu dis donc, Doloride, interrompit la ma-

réchale, tu dis que son armée est campée à un quart de lieue dans la plaine?

— Oui, madame, et vous avez vu, de la tourelle, le feu de leurs bivouacs.

« Et le tentateur s'approchant de lui, lui dit:
» Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que
» ces pierres deviennent des pains. »

—Doloride, as-tu entendu?... N'est-ce pas un coup d'arquebuse... ici, à très-peu de distance. Tu disais un quart de lieue, Doloride, mais ce coup est parti de plus près!... O mon Dieu, il est là, peut-être, peut-être aux portes de ce château!... Que fait-il? Que devient-il? En quel état l'a mis cette guerre? A-t-il seulement un lit pour reposer sa tête?... A-t-il du pain pour se nourrir?...

— « Mais Jésus lui répondit : L'homme ne vit
» pas seulement de pain, mais de toute parole
» qui sort de la bouche de Dieu. »

— Oh! qu'il était beau sous le costume guerrier, avec l'écharpe blanche, avec le blanc panache! Comme son œil doit s'animer en donnant des ordres à ses soldats; comme sa figure mâle et fière doit briller au feu de la bataille; comme sa voix vibrante et sonore doit faire bat-

tre d'amour, de joie et d'espérance ceux qui marchent à ses côtés!... Condé! prince de sang royal, le Ciel te fit naître pour commander aux hommes; la valeur, la grâce, l'esprit, la loyauté chevaleresque, il t'a donné toutes ces qualités qui font le grand homme, qui font l'homme digne d'être roi!

La maréchale s'était relevée en prononçant ces paroles. Elle courut à l'un de ces jolis bahuts d'ébène que le ciseau de la renaissance avait si artistement ouvragés, et dans un des plus secrets tiroirs du meuble parfumé, parmi des lettres entassées, elle prit un médaillon, s'approcha de la lampe et le contempla en silence.

La juive avait laissé tomber son livre sur ses genoux, et elle suivait d'un air inquiet tous les mouvements de sa maîtresse. En voyant celle-ci approcher le petit médaillon de ses lèvres, elle poussa un cri.

— Qu'as-tu, Doloride? dit froidement la maréchale en se retournant vers sa camériste épouvantée.

— Ce que j'ai!... Puis-je oublier que ce médaillon...

— C'est son portrait... ce sont mes amours... c'est ma vie!

— Oui ; mais derrière ce portrait... sous cet autre verre qui s'ouvre, votre sinistre prévoyance a placé...

— C'est ma vie ! te dis-je, s'écria-t-elle en s'exaltant par la contemplation des traits du héros qu'elle aime.

Oui, dit-elle un instant après et plus froidement, ici la vie !

Elle retourna le médaillon, et, appuyant son doigt sur le verre qui recouvrait deux ou trois petites feuilles sèches et roulées comme les débris d'un galant bouquet :

— Ici, la mort, reprit-elle d'une voix légèrement émue... ce médaillon est l'emblème de mon amour, de mon amour qui fait vivre et qui tue... La mort, mais point de tache ! Ma devise est toujours gravée sur l'or de ce bijou ! elle est bien placée là !. . Allons, allons, enfant, ne te tourmente pas ! reprit-elle en posant sa main sur l'épaule de Doloride. Quand approche le dernier combat, c'est bien le moins qu'on s'assure de tous ses moyens de défense !

Elle cacha le médaillon dans son sein, et fit quelques pas en gardant le silence.

Doloride poussa un profond soupir, puis elle reprit sa lecture :

— « L'Esprit, alors, le transporta dans la ville » sainte, et, le mettant sur le haut du temple, » il lui dit : Si vous êtes le fils de Dieu, jetez- » vous en bas. »

— Condé, reprit avec véhémence la maréchale, Condé, tu es au-dessus de tous les hommes, tu es exempt de toute faiblesse; pourquoi craindrais-je ta présence?... Pourquoi t'avoir toujours fermé l'accès de ce château?... Nous sommes forts, ô mon ami; un amour qui nous a consumés pendant toute la vie, et qui nous a laissés purs, avec l'orgueil de notre triomphe sur nous-mêmes, un tel amour n'est plus à craindre, il nous élève au-dessus de l'humanité... c'est un amour pur et sublime!... Oh! Condé, je ne crains plus de faillir.

— « Car il est écrit : J'ai ordonné à mes anges » d'avoir soin de vous et ils vous soutiendront de » leurs mains, de peur que vous ne vous heur- » tiez le pied contre quelque pierre. »

— Je voudrais pourtant bien le voir, Doloride, le voir, l'entendre, lui parler! Je mourrai bientôt, vois-tu, sans avoir connu la vie, sans avoir pu dire une seule fois : Je vous aime! à celui que j'aimai toujours. Et c'est

pourtant là tout ce que j'avais rêvé, c'est de le voir ici, une seule fois; ici, dans cette chambre, lui, le héros chéri, à mes genoux, me disant de sa voix qui me ferait tressaillir : Ma Marguerite bien-aimée! Oui, Doloride, oui, c'est tout ce que j'ai souhaité dans ce monde, et depuis le jour fatal qui unit ma faible jeunesse à l'homme qui devait la flétrir, je n'ai pas entendu une fois cette voix, seule harmonie qui puisse réjouir mon cœur, me dire : Marguerite, je t'aime! Et maintenant que je le sais là, tout près de moi, que je pense qu'il regarde peut-être la lumière qui brille à ma fenêtre, qu'il soupire sans doute en m'appelant comme je l'appelle moi-même, je me demande s'il y aurait grand mal, Doloride, à lui accorder l'entrée de ce château, une minute, une seconde, pour lui dire : « Je t'aime! » et puis mourir après.

— « Jésus lui répondit : Vous ne tenterez » point le Seigneur votre Dieu... »

La maréchale marchait toujours à grands pas dans la chambre. Ses joues étaient animées par la fièvre, ses yeux brillaient d'un vif éclat.

— Le voir, l'entendre, lui parler, répétait-elle, serait-ce donc plus mal que de penser à lui

sans cesse !... Mais, s'écria-t-elle en frappant du pied avec impatience, n'éprouve-t-il donc pas aussi ce besoin?... Non, il m'a refusée lorsque, dans son malheur, je lui ai offert un asile... Et, depuis plusieurs jours, il est là, aux portes de mon château, et pas un message n'est venu de sa part, pas une lettre, pas un mot! — Non, rien n'est venu, n'est-il pas vrai, Doloride? dit-elle en s'arrêtant tout à coup devant la caméristе.

Doloride posa le livre qu'elle tenait sur le pupitre placé près d'elle, et d'un ton triste et sévère :

— Madame, dit-elle, aujourd'hui, ce matin même, j'ai vu le prince de Condé; il s'était introduit dans le parc, et là, il m'a longtemps parlé.

— Quoi! s'écria la maréchale, quoi! tu l'as vu, il t'a parlé et tu ne m'as pas déjà dit tout cela! mais tu te plais donc à me voir souffrir? Parle, parle vite, ajouta-t-elle en prenant une chaise, en s'y plaçant, en face de Doloride, ses genoux contre les genoux de la juive et le corps penché vers elle comme pour dévorer ses paroles.

— Il m'a longuement entretenu de son amour, il m'a parlé de vous.

— Doloride, ma chère Doloride! et en parlant ainsi, ses grands yeux, fixés sur le visage impassible de sa confidente, interrogeaient, suppliaient, commandaient à la fois. — Doloride, mon amie, comment t'a-t-il dit cela? Voyons, tâche de te rappeler ses paroles... toutes ses paroles!... Mon Dieu, mon Dieu, comment ne m'as-tu pas plus tôt raconté que tu l'avais vu, qu'il t'avait parlé?

— Hélas! madame, à quoi sert de remettre sous vos yeux les témoignages d'un amour qui n'a jamais fait que votre malheur à tous deux? Pourquoi vous répéter ces paroles brûlantes, ces transports de passion, ces espérances insensées!

— Mais Doloride, cruelle Doloride, c'est cela qu'il me faut, à moi! Le feu attire le feu, et la passion se nourrit de passion. Je suis lasse de tout, Doloride, lasse de souffrir, de prier, d'espérer et d'attendre; tout dans ce monde m'est devenu indifférent, je ne vois plus que lui, je ne veux plus entendre parler que de lui... N'ouvre donc pas la bouche pour prononcer d'autres paroles que les siennes... Parle, parle, que t'a-t-il dit, enfin?

— Il m'a dit comme vous, madame, je suis

las d'attendre et de souffrir, je veux parler à Marguerite; obtenez d'elle, Doloride, qu'elle consente à m'entendre, à me parler ce soir !

— Il a dit cela, Doloride ! ce soir, ce soir même !... oh ! je tremble !...

— Caché sous les arbres du parc, malgré le froid, le vent, la neige, j'attendrai qu'un signal m'appelle sous sa fenêtre, et je m'en approcherai si la lampe qui brille chaque soir, à la croisée de la chambre où elle veille, disparaît tout à coup et laisse le château dans une obscurité complète, quand dix heures auront sonné.

— Oh ciel ! Doloride, il attend, il espère, et toi, froide, insensible, tu restais là sans me le dire, sans me parler de lui, de ses douleurs. Mais ne te souvient-il donc plus d'avoir aimé? Ne te souvient-il plus de ton émotion, de ton délire, à l'idée d'un amant caché là, près de toi, qui attend un mot, un signal...

Elle se leva et marcha du côté de la fenêtre.

— Si madame, dit Doloride, je me souviens d'avoir aimé... Je me souviens, hélas ! d'avoir cédé à la violence de ma passion coupable, mais je me souviens surtout du malheur, de l'abandon, de la honte et des remords qui suivirent ma lâche faiblesse..... Madame, ma bonne

maîtresse, ajouta-t-elle en se mettant à genoux devant la maréchale et en embrassant les plis de sa robe, madame, pardonnez à ma hardiesse, pardonnez à mon dévouement ; mais je vous en conjure au nom de Dieu, au nom de votre fille, restez grande, noble et pure comme vous l'avez été jusqu'à ce jour, et n'encouragez pas un sentiment coupable dont la violence m'effraie!...

— Il est là! Si je pouvais encore l'apercevoir de loin!

La maréchale ouvrit la croisée avec violence. Le vent de la nuit s'engouffra dans la chambre ; la lampe s'éteignit. Dix heures sonnèrent à l'horloge du château.

Des pas précipités firent alors craquer la neige, et une voix tremblante s'éleva sous la fenêtre.

— Marguerite! Marguerite! disait cette voix, êtes-vous là?

— Oui, c'est moi, Louis! c'est moi!

— Oh! Marguerite! reprit le prince, ma Marguerite bien-aimée, vous avez donc consenti enfin à m'entendre!... Soyez bénie, mes amours, pour cet acte de bonté!... Marguerite, écoutez, le temps presse... et je crains qu'au camp

l'on s'aperçoive de mon absence... écoutez-moi donc... m'écoutez-vous, ma Marguerite?

— Je vous écoute, mon seigneur, répondit-elle d'une voix délicieusement altérée, mais je crains de ne pas vous entendre, si vous ne me parlez plus de nos amours.

— C'est au nom de ces amours, ma Marguerite chérie, et pour que je vous en parle toujours, qu'il faut m'écouter... Depuis plusieurs jours, vous le savez, notre armée est campée dans cette plaine, et votre tranquille demeure a été respectée par mes troupes, et rien n'est venu troubler ma Marguerite bien-aimée dans la douce préoccupation qui, je l'espère, remplit toujours son cœur aimant...

— Oui, oui... je vous aime, Condé!

— Mais aujourd'hui, mon amie, aujourd'hui mes frères d'armes s'étonnent que ce château, le point le plus important pour nous, n'ait pas déjà été occupé par notre armée. Une fois maître de cette place fortifiée, on pourrait, disent-ils avec raison, surveiller les troupes catholiques qui s'avancent à grands pas, et empêcher le passage de l'Eure qu'elles vont sans doute tenter pour s'opposer à notre entrée dans la Normandie. On s'étonné qu'un château ap-

partenant au maréchal de Saint-André, l'un des chefs catholiques, ait été respecté, tandis qu'aux alentours, les villages voisins ont été envahis et livrés aux soldats. Je ne puis défendre plus longtemps votre retraite, Marguerite, mais je puis, mais je veux vous défendre encore !

— Qui défendra votre bien, si ce n'est vous? dit-elle.

— Oh ! l'unique pensée de ma vie, ajouta le prince d'une voix émue, toute cette vie s'est passée dans l'espérance et le désir ; j'ai voué mon nom, mon bras à la défense d'une idée, à la réalisation d'une espérance !... je me suis dit : Je renverserai tout, la religion, les lois ; j'ébranlerai, s'il le faut, la société jusque dans sa base pour vous obtenir, Marguerite, pour vous obtenir et vous posséder au grand jour, pour que, vainqueur des vieux préjugés, maître de la moitié de la France, et peut-être bientôt de la France entière, je puisse dire, sans que personne ose me blâmer : Voilà ma femme ! et Marguerite de Lustrac, brisant des nœuds indignes d'elle, auxquels son cœur n'a jamais eu de part, est aujourd'hui et pour toujours la princesse de Condé ! Ce jour est arrivé...

— Ah! que dites-vous! s'écria-t-elle en se reculant dans la chambre.

— Revenez, Marguerite, revenez, et écoutez-moi encore! Demain je viens vous chercher ici avec ma suite, avant qu'aucun de mon armée pénètre dans ce château, et vous vous rendrez à Condé, non comme sa captive et sa prisonnière, mais comme la récompense d'une vie de travail, de combats et de dévouement; vous viendrez embellir la tente du soldat, jusqu'à ce que vous orniez les degrés du trône, et peut-être, qui sait? dit-il en baissant la voix, et peut-être le trône lui-même! Mais parlez-moi, ma bien-aimée, que j'entende votre douce voix, dites que vous approuvez mes projets et que vous consentez à partager mon sort comme vous avez partagé jusqu'à présent mon amour et mes souffrances.

— Ami! que vous dirai-je? sais-je moi-même ce que j'éprouve en ce moment où le son de votre voix enivre, berce mon cœur et me plonge en d'ineffables extases, tandis que la révélation de vos projets m'étonne et m'effraie. C'était donc là que je devais arriver, Louis! Après avoir abandonné la foi de mes pères, après avoir tout négligé, tout oublié autour de moi pour me

concentrer dans l'idolâtrie d'une seule pensée, il me faudrait en venir à ce point d'être parjure, adultère!... Je deviendrais la proie d'un chef victorieux qui, le glaive à la main, réclame sa conquête; et, vis-à-vis de mon vainqueur, mon cœur affaibli, sans défense, se livrerait lâchement à l'amour imposé par la loi du plus fort! Oh! non... non, dit-elle, en cherchant de sa main le médaillon caché. Pauvres femmes! telle est pourtant notre destinée, reprit-elle d'un ton de mélancolie profonde, condamnées à subir sans cesse les liens dont on nous charge, nous n'échappons à un joug que pour subir un joug plus pesant, et nos libérateurs ne sont que nos nouveaux maîtres, d'autant plus puissants alors, d'autant plus redoutables qu'ils savent trouver des intelligences jusque dans notre propre cœur!

— Marguerite, que fallait-il faire? Ne serez-vous pas bien plus en sûreté dans ma tente? Vous y serez respectée, honorée, croyez-le bien, madame, et celui qui n'eut jamais d'autre but, d'autre pensée que de vous protéger et de vous défendre, vous protégera, vous défendra contre tous et contre lui-même!...

— Et qui donc me défendra contre moi!... En moi, Condé, est l'ennemi de mon repos, de

mon bonheur ; en moi est cette passion brûlante que vos soupirs ont allumée, que mes malheurs, mon abandon, mes rêves et ma solitude ont entretenue, et que vos lettres, ami, ont rallumée et rendue chaque jour plus forte, plus grande, plus tyrannique!!

— O Marguerite, fiez-vous à moi! O ma bien-aimée, je veux que vous soyez toujours honorée, car, votre honneur est aussi le mien!! Marguerite, ne me refusez pas cette marque de confiance, dites-moi : Condé, je vous attends demain!

— Demain! reprit-elle éperdue.

— Il le faut... demain, Marguerite, demain... Dis, y consens-tu, toi que j'aime, toi sans laquelle je ne puis plus vivre... Si tu refuses, vois-tu, mon parti est bien pris... La vie n'était supportable qu'avec le but que je m'étais posé... Si tu m'empêches de l'atteindre... l'on se battra demain, peut-être, et je te fais aujourd'hui mes derniers adieux!...

— A demain! dit-elle d'une voix défaillante en se laissant tomber sur un siége voisin.

II.

Dans les vastes plaines de la Beauce, dans ces plaines où nous avons vu autrefois un jeune page lancer le faucon aux yeux de deux belles jeunes filles, cheminent maintenant, à travers la neige épaisse, dans laquelle ils laissent la trace de leurs pas, deux voyageurs qui semblent avoir hâte de s'éloigner de Dreux. L'un marche droit, la tête haute, paraissant défier les injures du temps, et regardant parfois, du haut de son maintien stoïque, le jeune compagnon qui s'avance à ses côtés. Celui-ci marche rapidement aussi, et la contraction des mus-

cles de sa face, les mouvements convulsifs qu'il ne peut retenir, le frisson qui agite tout son corps, indiquent que, chez lui, un sentiment violent, plus encore que le froid, ébranle cette organisation nerveuse et irritable.

Ces deux hommes sont les prisonniers échappés à la fureur du peuple de Dreux, ce sont Théodore de Bèze, le ministre huguenot, et Mézières, le fougueux officier de Condé, qui vient de laver son injure dans le sang de son ennemi ; ils cherchent tous deux à rejoindre le cortége des huguenots. Il fait petit jour, et le temps paraît devoir être longtemps sombre, grâce aux nuages neigeux qui couvrent partout le ciel, et aux flocons épais et pressés qui tombent rapides et nombreux sur les champs déjà recouverts d'un blanc linceul. C'est à peine si nos voyageurs découvrent à dix pas loin d'eux, et il faut que Mézières connaisse bien son chemin pour ne point s'égarer dans cet immense désert de neige où tous les sentiers sont couverts, où nul indice ne peut guider le voyageur indécis.

Le jeune homme marchait d'un pas ferme dans la direction où il croyait rencontrer le camp des huguenots, il tressaillit en se trouvant

tout à coup arrêté dans sa marche par un long mur au-dessus duquel les arbres dépouillés d'un parc élevaient leurs têtes blanchies.

— Mézières ! nous sommes à Mézières, et voici, ajouta-t-il en faisant quelques pas vers la droite, voici la porte par laquelle je m'évadai souvent dans mon enfance, pour aller courir dans les champs, sans autre but que de me figurer que j'étais libre, aussi libre que l'oiseau qui volait au-dessus de ma tête! Mon esprit, déjà impatient du joug, rêvait déjà cette liberté après laquelle je cours sans cesse sans pouvoir jamais la saisir !

Liberté ! dérision, mensonge, vain leurre placé devant nous comme la représentation des champs, des bois et du ciel devant l'esclave à la chaîne et qui sent cette chaîne plus lourde en ne pouvant jouir de leur réalité. Libre! avec un corps de terre, avec une âme que maîtrisent les passions, avec une volonté subordonnée aux lois de l'immuable fatalité, avec une raison qui ne résiste pas à la vapeur du sang ou du vin ! Et l'on nous dit : Soyez bons, vertueux et purs ! Nous ne demandons pas mieux ; mais nous laissera-t-on devenir bons, vertueux et purs ? Nous rêvons une image sublime d'homme simple et

doux auquel nous voulons ressembler; nous nous traçons en idée une vie honnête et calme... Brillants châteaux de cartes, qui restent debout tant que le souffle de la fatalité qui emporte les mondes n'emporte pas aussi nos vaines résolutions! Puissance qui se rit de nous, elle envoie un soufflet à notre face, un ennemi qui se met en travers de notre chemin, excite nos passions, et embrase nos haines, et, malgré nos projets, nos résolutions, nous devenons, que sais-je, moi... méchants, renégats, meurtriers! Puis, au lieu d'avoir horreur de ce je ne sais quoi qui a souffert tout cela.., c'est de nous-même que nous avons horreur, dégoût et mépris. Je crois comme vous, monsieur, plus que jamais à la prédestination!

En parlant ainsi avec une volubilité effrayante, Mézières était entré dans le parc du château par la petite porte laissée entr'ouverte, et il promenait un œil mélancolique sur les lieux où s'écoulèrent les calmes et innocentes années de son enfance.

Le ministre l'avait suivi.

— Maître, dit l'officier en se retournant vers lui, il y a dans ce château deux femmes, deux

anges qui ont été les protectrices, les gardiennes de mon enfance, près d'elles je n'ai jamais failli... Pourquoi, hélas! les ai-je quittées!... Avant que j'aille en désespéré jeter mon sang, ma vie, dans la prochaine et sanglante mêlée qui se prépare, il faut que je vienne respirer encore l'air saint et pur qui les entoure, il faut que je les voie pour la dernière fois, il faut qu'elles connaissent enfin tout ce qu'il y a d'amour dans ce cœur malheureux, qui ne fut peut-être point fait pour la haine!

Hélène! chaste et douce damoiselle de ce manoir, oserai-je donc encore me présenter à vos yeux avec les regrets de ma vie et la honte de ma défection? Et vous, noble et malheureuse dame qui m'avez servi de mère, quel témoignage vous apporté-je de mon amour, de ma reconnaissance et de ma soumission entière à celui que vous m'aviez donné pour maître?

Ils étaient arrivés à peu de distance du château; franchissant un pont qu'on n'avait pas relevé, vu le mauvais état de ses chaînes, ils entrèrent dans une des cours du manoir: aucun bruit ne s'y faisait encore entendre et pourtant huit heures sonnaient à l'horloge de la chapelle.

Après avoir examiné les portes qu'il trouva toutes fermées, Mézières retourna vers le ministre qui l'attendait à quelque distance.

— Il nous faut attendre, dit il, attendre longtemps sous ce vent de bise, car nous ne sommes pas en position, vous le savez, d'aller sonner à grand bruit, à la porte principale et de réveiller tous les habitants du château. Mais que voulez-vous, Théodore? Ici comme partout, le malheur me poursuit, toutes les routes me sont fermées, et le pauvre enfant trouvé doit rester seul, en dehors de la société qui le repousse, exposé aux injures des hommes et du temps.

Et, s'asseyant sur une pierre couverte de neige, il cacha sa tête dans ses mains.

— C'est peut-être là, dit-il tout à coup, c'est peut-être sur cette pierre qu'on me trouva couché quand ma mère m'eut abandonné !

— Mon frère, lui dit Théodore, celui que les hommes repoussent trouve un asile dans la maison de Dieu, et des consolations dans le cœur de ses frères. Regardez, cette chapelle est déserte... Entrons-y ! nous y serons à l'abri et nous prierons Dieu, quoique ce lieu soit sans doute profané par les superstitions de Rome, nous

prierons Dieu, mon enfant, qu'il pardonne à votre main égarée le meurtre dont elle s'est rendue coupable.

Il entra, Mézières le suivit. Le jeune homme leva les yeux avec une émotion profonde vers cet autel où s'étaient exhalées ses premières prières, et il frémit à l'aspect triste et déplorable de cette chapelle abandonnée. Plus de croix d'or, plus de flambeaux brillants, plus de dais de velours sous lequel s'asseyait autrefois la dame du château dans les grands jours de fête. Le tabernacle est ouvert et vide comme au jour du Vendredi-Saint; les vitraux aux couleurs brillantes sont brisés en plusieurs endroits et le vent souffle avec violence par ces ouvertures, et agite autour des cadres vides quelque lambeau de leurs toiles déchirées.

Le sol est jonché de feuilles jaunes et flétries que le vent a poussées par la porte toujours ouverte et par une large brèche pratiquée dans l'un des murs extérieurs. Car tous les éléments se sont réunis contre la chapelle catholique, et la foudre est venue achever la désolation du lieu saint que les âmes infidèles ont abandonné.

A droite, cependant, dans un enfoncement formant un des bras de la croix, il y a encore

un autel avec quelques blancs ornements et quelques vases de fleurs. La statue de la Vierge, qui préside à ce lieu, est encore debout, intacte, belle et pure, et, sur les marches de l'autel, est prosternée une jeune fille : sa tête brune est courbée, son visage est caché dans ses mains, et au mouvement fréquent qui soulève ses épaules, on voit qu'en ce lieu désolé elle est venue apporter ses sanglots et ses larmes.

Mézières, dont le cœur bondit avec force, a reconnu la jeune fille.

— Hélène! s'écrie-t-il involontairement.

Elle se lève, se retourne, et le jeune homme reste frappé de l'aspect de cette noble et imposante figure. Hélène est grande, mince, pâle. Son visage, si doux et si gracieux autrefois dans son sourire mélancolique, est devenu grave, sévère, et triste d'une tristesse profonde.

— Mézières! s'écrie-t-elle à son tour.

Et, sans faire un pas vers lui, elle reste droite, ferme et digne, comme un juge devant un coupable, et semble attendre, pour laisser éclater son émotion, que le compagnon de son enfance lui dise qu'il est toujours digne d'elle.

— Frappé de cet aspect imposant, de cette sévère figure de femme, qui se présente à lui,

non telle qu'il l'a vue dans ses rêves, non telle que l'ont faite ses souvenirs ardents, mais belle d'une beauté surnaturelle et toute divine, se posant droite et immobile sur les hautes marches de l'autel, le meurtrier, que troublent ses remords, se prosterne en demandant grâce!

— Mézières, mon ami, lui dit-elle, en le relevant avec bonté, que la joie de cette réunion n'égare pas votre esprit. C'est votre sœur, l'amie de votre enfance... Regardez-moi, suis-je donc bien changée?..... Pourquoi ce morne silence? pourquoi ce farouche regard?... Mézières, écoutez-moi, quand vous êtes entré, je priais pour vous, pour ma mère! Je demandais à Dieu qu'il vous donnât la force de vaincre vos passions, dont le premier mouvement vous emporte sans cesse! Je lui demandais qu'il rendît la santé à ma mère et qu'il m'envoyât, à moi, pauvre âme indécise et flottante, les lumières qui me sont nécessaires pour savoir quelle route je dois suivre; car, sachez-le, dit-elle en baissant la voix, comme si elle eût craint d'être entendue de la Vierge, sachez-le, mon ami, je suis parfois violemment tentée de me ranger sous votre bannière, d'embrasser votre religion!... Toutes mes affections sont là... Ma mère, qui me

repousse maintenant, m'accueillerait peut-être avec plus de plaisir si nous suivions le même culte... mais pour adopter une croyance, il faut la connaître, et personne ici n'a pris soin de m'en instruire...

— Quelques conférences avec ce ministre éclairé, dit vivement Mézières en indiquant Théodore, suffiront pour vous enseigner les différences qui existent entre notre culte et le vôtre.

Mézières avait saisi avec empressement cette occasion de rompre l'entretien. Le regard innocent et pur de la jeune fille le troublait jusqu'au fond de l'âme; il semblait craindre qu'elle ne devinât son crime dans ses paroles incohérentes et dans l'égarement de ses traits; il tremblait de tout son corps sous l'influence de cette apparition angélique, et cette entrevue, qu'il avait si souvent appelée de ses vœux, n'était plus maintenant qu'un supplice pour le malheureux accablé sous le poids des reproches de sa conscience.

Théodore conduisit la néophyte dans une autre partie de la chapelle, dans une partie où ni statue, ni tableau ne rappelait ce mélange de la religion et des arts, mélange que les

premiers docteurs calvinistes nommaient impie et adultère; il la fit asseoir sur les débris d'une stalle à moitié vermoulue; après s'être prosterné et avoir longtemps prié, il se releva, et, s'appuyant lui-même sur le piédestal d'une statue renversée, il commença sa dogmatique instruction.

Mézières, nous le savons, était mal disposé pour entendre une instruction de ce genre. Il erra triste et silencieux dans ces décombres, cherchant et trouvant, à chaque pas, quelque gracieux souvenir d'amour et d'innocence qui contrastait cruellement avec sa position présente et la désolation de ces lieux.

Il arriva ainsi auprès d'une porte qui communiquait de l'intérieur du château dans cette chapelle. Il lui sembla qu'un pas lent et traînant frappait à intervalles égaux les dalles de pierre, derrière cette porte hermétiquement fermée... Il écouta. La voix monotone du ministre s'élevait dans le fond de l'église, et il entendit aussi très-distinctement ce bruit de pas qui, déjà, avait frappé son oreille. Il se baissa et regarda par la serrure... Doloride, portant encore les sombres et austères vêtements qu'il lui

avait toujours vus, s'éloignait lentement dans le long corridor.

Le jeune homme palpita de plaisir à cette vue... cette femme, l'objet de ses jeunes inimitiés, il ne la revoyait pas sans une émotion profonde... Les sages avis de Doloride, autrefois si mal écoutés, revenaient alors à son esprit, et il eût donné tout ce qu'il possédait pour qu'elle eût tourné la tête vers lui. Non, comme une ombre qui ne veut pas pardonner, elle glissa le long des murs du vestibule lointain, et, s'arrêtant devant une petite porte cintrée que Mézières reconnut pour l'entrée de l'escalier de la tour, elle disparut tout à coup par cette issue.

Elle allait jeter un coup d'œil sur la plaine, pour pouvoir dire à sa maîtresse ce qui se passait au dehors.

En attendant ces nouvelles, plus pâle, plus abattue que de coutume, la maréchale de Saint-André avait quitté son lit où elle s'était longtemps perdue dans l'orageux chaos de ses pensées. Mais l'amour, mais l'attente de celui qu'elle aime, mais le souvenir de ses paroles, ont seuls surnagé dans cette tempête d'idées contraires.

Je vais le voir aujourd'hui ! c'est la réponse qu'elle jette à toutes les objections de sa raison, à tous les reproches de sa conscience. Je vais le revoir aujourd'hui ! et ces mots magiques, ces mots qu'elle se prononce à elle-même avec l'expression d'une délirante volupté, ont changé la femme chrétienne, l'épouse, la mère, en une pauvre et malheureuse insensée, cherchant dans ses bijoux étalés sur sa toilette, dans ses ajustements, les parures qui, faisant le mieux ressortir sa beauté, hâteront le plus sa défaite.

Et, déjà couverte de cesatours embaumés, de ces voiles transparents, de ces perles, de ces bandeaux, qui lui font une beauté d'enchanteresse, en cherchant d'autres bijoux encore, elle s'aperçoit tout à coup dans une glace placée devant elle, elle s'aperçoit et rougit à l'aspect de cette toilette inaccoutumée, sous laquelle elle ne se reconnaît plus elle-même.

— O mon Dieu, s'écrie-t-elle, suis-je tombée si bas!... des fleurs, des voiles de fête, des bijoux, s'écrie-t-elle encore en froissant ces parures, en arrachant, en jetant loin d'elle ces couronnes, ces bracelets, ces agrafes dont le

poids l'accable, dont le contact la brûle. Insensée qui fais un jour de fête du jour de ton déshonneur!... Il n'y a donc plus moyen de l'éviter... reprenait-elle en se tordant les mains... Condé, toi que mon imagination coupable étreint depuis si longtemps de ses transports; toi, l'objet de mes rêves brûlants, de mes délires passionnés, de mes insomnies fiévreuses; toi que mon cœur appelle et que ma vertu repousse; il est donc vrai, tu vas venir!... venir ici, dans cette chambre, dans cette chambre toute peuplée de toi, de ton image, de mes souvenirs coupables et de mes espérances insensées. Bientôt, là, près de moi, à mes genoux, tu vas me dire que tu m'aimes!... Ce mot que j'ai si souvent rêvé, je vais l'entendre sortir de tes lèvres avec le son de ta voix enivrante, avec le sourire de ta bouche adorée, avec le regard de tes yeux ardents!... Oh! que deviendrai-je? pauvre femme, vaincue tant de fois en pensée; que deviendrai-je sous la puissance de ta voix, de ton regard, de ta parole? — Refuser de le voir!... le puis-je?... Ce château ne doit-il pas être pris bientôt par ses soldats?... O mon Dieu! mon Dieu! que faire? — Vais-je donc briser le dernier lien qui

m'enchaîne au bord de l'abîme? Ma fierté, mon honneur, seules forces qui me restent au milieu de mes fautes, les foulerai-je aux pieds? et, amante vulgaire, épouse adultère, mère indigne, pourrai-je vivre ensuite avec la honte de moi-même et le mépris de mon insolent époux?... O Louis! Louis! je t'ai tout sacrifié : mon repos, la foi de mes pères, ma fille qui languit loin de moi; je t'ai aimé assez pour vivre du seul bonheur de penser à toi, de la seule espérance de te dire un jour et mon amour et mes tortures! N'est-ce pas assez?... Il va venir, pourtant... s'il ne venait pas... s'il était assez généreux pour ne pas venir... O mon lâche cœur, tu murmures... tu t'indignes à cette pensée! Tu me perdras, s'il vient... Et me voici, ô mon Dieu! me voici au comble de la misère; je n'ai plus qu'un pas à franchir pour être au rang de celles que j'ai si longtemps méprisées... Non, je ne le franchirai pas!... A mon secours! dit-elle en saisissant le médaillon qu'elle avait aperçu parmi ses bijoux, et viens encore, comme tu l'as fait si souvent, viens me sauver, mon héros, viens me sauver de moi-même!... que mes lèvres, pour ne pas s'attacher à tes lèvres, à tes yeux, comme elles s'y at-

tachent sur cette image adorée, présent de l'amour, s'attachent, un instant, sur cet autre présent de la mort qui se cache là...

—Oui, reprit-elle, après un instant de sombre méditation, il est temps que cessent enfin mes tortures intérieures... il est temps que je sache à quoi m'en tenir sur la grande question du tombeau!... Pour l'âme qu'atteint le doute, il n'y a qu'un remède : la mort! Pour un cœur qui ne peut espérer le bonheur sur la terre, il n'est qu'un refuge : la mort! Pour l'être misérable qui n'a su rendre son existence utile à personne, il n'est qu'une route : la mort!

Elle entendit Doloride à la porte de sa chambre et remit vivement le médaillon dans son sein.

— Entre! entre vite, ma fidèle amie, lui cria la maréchale, et dis-moi ce que tu sais maintenant, ce que tu as vu!... Vient-il, Doloride? Crois-tu qu'il vienne?

— Hélas! madame, répondit la camériste, il est en route, il s'approche des murs du château.

Un mouvement instantané, un tressaillement général (fut-il de joie ou de désespoir, d'amour ou de douleur?) fit bondir Marguerite sur son siége.

— Il vient, il s'approche, répéta-t-elle en laissant tomber sa tête en arrière.

— Je l'ai vu de loin s'avancer à la tête d'une brillante escorte ; mais, à quelque distance du château, il a fait faire halte à sa suite, et, seul, au pas de son beau coursier, il franchit la distance qui le sépare de votre demeure, et s'avance dans sa fierté, comme un vainqueur venant prendre possession de sa conquête.

— Oh! pas encore, pas encore, Doloride, s'écria-t-elle en relevant la tête avec un sentiment de fierté.

— Mais, madame, le prince de Condé n'est pas le seul que mes regards, en errant au loin sur la plaine, aient aperçu en marche vers le château... Sur la colline, et encore bien loin d'ici, suivant la route qui vient de Dreux, j'ai aperçu des hommes armés, des cavaliers, et, bien loin devant eux, s'avance un chef, un prince, un maréchal !

Madame de Saint-André tressaillit encore à ce mot.

— Je l'ai jugé tel à l'éclat que jettent ses armes, reprit la fille d'Isaac; il va si vite qu'il sera bientôt ici!

— C'est mon mari... ah! te dis-je, j'en suis sûre, c'est lui, car mon cœur tout à l'heure s'est soulevé d'indignation dans ma poitrine comme si je l'eusse vu lui-même entrer dans cette chambre... Oh! oui, c'est lui, va... cela devait être ainsi... et j'ai été trop coupable dans mes espérances pour ne pas être châtiée par la réalité. — Mon amant... mon mari qui viennent... qui vont se trouver ici... Que faire, pourtant?—Là, l'amour; mais aussi, la honte! Ici le devoir, mais le malheur... Je ne veux pas de la honte... je ne veux plus du malheur!

Elle tira de son sein le médaillon qui contenait le portrait du prince de Condé.

— Que vais-je faire? dit-elle à voix basse... Je suis chrétienne, et il y a de grandes punitions annoncées au chrétien qui dispose de sa vie... Il faut souffrir, souffrir avec résignation, nous disent-ils... Qui dit cela?... l'église!... Il y a longtemps que j'ai abjuré son pouvoir!...

Qu'y aura-t-il pour moi dans cette autre vie à laquelle je veux me jeter?... Le sais-je, seulement!... Puis-je m'expliquer à moi-même quelle foi reste dans mon cœur? Dans ce cœur, il n'y a plus qu'une seule idée, une idée fixe : lui! Et avec lui, l'idée du déshonneur et de la honte que je ne veux pas!... Adultère!... c'est là mon seul effroi... Eh bien! je n'ai plus qu'un seul moyen d'échapper à l'adultère!... Que craindrais-je dans l'autre monde? ils m'ont fait douter de l'enfer!... L'enfer! dit-elle en riant d'un rire d'insensée, mais c'est ici, l'enfer, c'est cette chambre où je pleure, où je prie depuis si longtemps un Dieu qui ne m'écoute pas, qui me livre à l'erreur, au doute!... L'enfer!... mais il est là, dit-elle en enfonçant ses ongles et ses doigts crispés dans sa poitrine!... L'enfer!... l'enfer!... oh! je ne le crains pas, voyez-vous, je ne crains que l'adultère! La peur de l'adultère, c'est tout ce qui m'est resté de leur religion... Être une femme déshonorée, méprisée de mes serviteurs! Non, non, cela! non!... Mais la vie, la vie future!... peut-être je la perds en m'arrachant volontairement cette vie périssable que le ciel, dans sa dérision, m'avait donnée pour la reprendre lui-même, quand il trouverait

que mes tortures auraient assez satisfait sa haine!

Et elle se promenait avec égarement, sa main tenant toujours le médaillon qu'elle contemplait en silence, puis elle se laissa tomber sur son fauteuil.

Doloride était à la fenêtre pour regarder dans la cour où se faisait un grand tumulte. Un bruit singulier comme celui d'un ressort qui cède au doigt qui l'a pressé lui fit retourner la tête du côté de la maréchale : celle-ci était renversée en arrière sur le dossier de son fauteuil, et elle tenait sa main appuyée sur sa bouche.

— Voici le prince de Condé, madame, dit la fidèle camériste...

— Condé! s'écria-t-elle en se ranimant, il monte... j'entends le bruit de ses pas... Ah! je savais bien qu'il arriverait à temps!

Ses yeux rayonnèrent de joie et d'amour; mais une subite terreur sembla la glacer. Elle courut à son miroir, comme pour s'assurer que ses traits ne portaient pas encore les traces de son coupable égarement; puis, elle rassembla ses cheveux épars, ajouta quelques ornements à

sa simple parure, et revint s'asseoir dans son fauteuil, belle d'amour et de résignation.

Déjà Condé est à ses pieds.

— O Marguerite, lui dit-il, je vous revois enfin!... Cruelle, ajouta-t-il, en baisants es mains qu'il mouillait de ses larmes, m'as-tu fait attendre assez longtemps ce moment de bonheur?

— Cruel pour vous, ami, ah! je l'ai été aussi pour moi, croyez-le bien, dit-elle d'une voix sourde en retirant sa main des étreintes du prince pour la porter à sa poitrine.

Il la regarda et frémit en voyant sur ce noble et gracieux visage les ravages empreints par le temps et par la douleur... Il frémit en voyant l'impression étrange et sombre qui vint tout à coup contracter ces traits flétris.

— Je souffre, dit elle avec une voix stridente; mais mon amour est plus fort que ma douleur... Et je t'aime! je t'aime comme on n'a jamais aimé..... je t'aime..... laisse-moi le dire, le répéter..... Va! j'ai payé ce bonheur assez cher!... O monseigneur, que vous êtes beau sous ces armes!... laissez-moi détacher ce casque qui me cache votre front et vos cheveux. N'est-on pas bien ainsi? ajouta-t-elle en rendant à ses traits une expression de joie et de tendresse.

Voyons, maintenant, contez-moi... voulez-vous me conter toutes vos douleurs, toutes vos souffrances ? Il faut bien que je sache si vous m'avez aimée, si vous m'aimez autant que je vous aime, Louis !

En parlant ainsi, sa physionomie avait repris une vie nouvelle. Elle regardait Condé avec amour, et semblait puiser dans ce regard l'énergie, l'activité, l'ardeur qui brillaient maintenant sur son visage. Ses yeux reprenaient leur éclat, ses lèvres leur couleur, ses joues leur teinte rose... Elle était redevenue belle !

— Oh ! Marguerite, dit le prince en la regardant avec amour, ne parlons point de ce passé si triste, si froid, auquel manquait votre présence... A nous l'avenir... un avenir de gloire, de bonheur et d'amour!..

Elle soupira profondément...

— Depuis longtemps, courbée sous le joug qu'on vous imposa, vous gémissez dans les liens d'un mariage indigne de vous. Victime de la société, de la vieille religion et de leurs lois tyranniques, vous refoulez sans cesse au fond de votre pauvre cœur déchiré l'amour que Dieu lui-même y plaça... Mais voici le jour de la ruine des vieilles idées! Moi, le chef guerrier des

réformateurs ; moi, le prince de sang royal qui ai protégé, encouragé, dirigé leurs efforts, moi enfin, par qui ces efforts auront triomphé, sans m'embarrasser dans les arguties de questions théologiques peu importantes, selon moi, pour le bien de la société, je demande, j'obtiens que cette chaîne, qu'un mot du prêtre catholique rivait autrefois, sans que rien pût la rompre, au cou de l'esclave et au bras de fer de son tyran, puisse être enfin brisée par des lois plus morales, par une religion plus tolérante... C'est pour obtenir votre liberté, ma Marguerite, que Condé a tiré l'épée... cette épée aura remporté la plus belle des victoires, si elle tranche les liens qui vous attachent encore à l'homme le plus indigne de vous faire porter son nom ! Si j'ai combattu, Marguerite, si je combats encore, c'est afin de pouvoir bientôt, en face de la France entière, vous proclamer la reine de mon cœur et la femme de mon choix. — Mais qu'avez-vous, madame ? vous ne m'écoutez pas... vous êtes toute tremblante... et vos regards effrayés...

— C'est qu'en bas, tout à l'heure, j'ai cru... tenez ! tenez !... encore... écoutez... Oh ! mon Dieu ! qui pousse donc ces cris perçants ?

Doloride, elle, entendit aussi cette tragique

expression de la douleur et de la rage. Ces plaintes et ces menaces, car la voix qui s'élevait avait ce double caractère, trouvèrent dans son âme un effrayant écho... Pâle, tremblante, éperdue, elle s'élança en courant hors de la chambre de sa maîtresse.

Celle-ci écouta quelque temps avec une indicible expression d'effroi. Condé s'était relevé, et, la tête couverte de son casque, la main sur son épée, comme quelqu'un qui s'attend à être surpris par l'ennemi, il s'apprêtait à la défense.

— Ce n'est rien, dit-il, et le silence règne de nouveau autour de nous...

— Noble ami, dit Marguerite, répondant à ce que le prince lui avait confié de ses projets et de ses espérances, ils étaient beaux, vos rêves ! et quel sera maintenant le but de votre vie, le but de vos exploits, quand vous saurez que votre Marguerite...

Un frisson singulier parcourut tous ses membres.

— Ce n'est rien... rien, vous dis-je, reprit-elle... asseyez-vous plutôt là... à côté de moi!...

Elle se rapprocha de lui, et mettant ses mains sur celles du prince.

— Réchauffez mes doigts, mon ami... j'ai

froid... bien froid... ne vous inquiétez pas, c'est un des symptômes de mon mal.

Il prit les mains glacées de la maréchale et les approcha de ses lèvres pour les réchauffer de son souffle.

Elle, le regardant avec amour, lui disait :

— O mon prince adoré, comme notre amour a été profond et sublime!... il a résisté à tout, Louis, au temps, à la douleur...

Elle s'arrêta ; et d'une voix légèrement émue, elle ajouta :

— Résistera-t-il aussi à la mort? dites, m'aimerez-vous au delà du tombeau? Penserez-vous toujours que la seule Marguerite était faite pour vous comprendre et vous aimer?...

Il voulut répondre. Elle appuya sur sa bouche l'une de ces mains qu'il avait prises pour les réchauffer.

— Écoutez-moi, oh! écoutez-moi, lui dit-elle : quand je ne serai plus, quand, dépouillée de cette enveloppe mortelle qui obscurcit la vue de mon âme, j'aurai pénétré tous les mystères du ciel... ou de l'enfer, eh bien! je te le jure par notre amour si pur, si saint, je reviendrai pour te dire si Dieu protége tes desseins!

— Ma bien-aimée, dit le prince, et il baisa

ses doigts toujours aussi froids que s'ils eussent appartenu à quelque statue de marbre, pourquoi ces tristes idées de mort?

— N'est-il pas permis d'y penser, mon ami, quand l'âme est déjà séparée des objets qui l'entourent par un désert de glace? Il fut un temps où le toucher du taffetas de votre écharpe, ou le contact de la plus légère des plumes qui se balancent sur votre cimier, m'eût fait tressaillir jusqu'au fond de l'âme... aujourd'hui, je n'ai pas senti l'impression de vos lèvres sur ma main! Vous n'avez plus de pouvoir que sur mon âme, Condé; ce corps que vous pressez contre votre sein n'est plus qu'un cadavre!

Le prince tressaillit à ces funèbres paroles. Il allait essayer de faire taire de si tristes pressentiments, quand ces cris lamentables, déjà entendus, s'élevèrent plus terrifiants encore. Mêlés à un sifflement pareil à celui qui accompagnerait le mouvement de lanières de cuir agitées par d'impitoyables mains dans quelque dégradant supplice, ils formaient un concert digne de se faire entendre dans le vestibule de l'enfer.

La juive se précipita dans la chambre de madame de Saint-André.

— Au secours! au secours! s'écria-t-elle,

venez, madame, venez l'arracher à leur fureur...

— Quoi?... qu'y a t-il? qu'y a-t-il donc? s'écria Marguerite avec un indicible effroi.

— Ils vont le tuer!... ils l'ont attaché dans la cour, et, sur ses épaules nues, déjà toutes déchirées, ils frappent avec des courroies armées de leurs boucles de fer...

— Et qui est-ce? Qui est-ce?... Dis donc!

— Mon enfant! mon pauvre enfant! murmura Doloride en laissant éclater ses sanglots.

— Mézières!... oh! mon Dieu!... Et pourquoi cet horrible traitement?... Par quels ordres?

— Par les ordres du maréchal de Saint-André!

— Mon mari?

— Votre mari! Il vient d'arriver au château, il est entré par la chapelle, il a surpris Mézières auprès de votre fille... et sa fureur ne connaissant plus de bornes: Qu'on le châtie, l'espion! le meurtrier! le séducteur! s'est-il écrié en se tournant vers les bourreaux qui composent sa suite; au fouet, le misérable fruit d'un amour que je maudis, que je dois punir! Frappez! que sa mère criminelle ne le retrouve que dé-

chiré, sanglant, déshonoré!... J'ai voulu m'élancer au-devant des coups, j'ai voulu embrasser les genoux du barbare, dissiper son erreur, nommer celui qu'il allait faire tuer devant lui... il m'a brutalement repoussée; il n'a voulu rien entendre!... Et moi, moi, égarée, poursuivie par les cris de mon enfant, par la vue de son sang, je suis venue ici vous demander une arme pour tuer celui qui m'a déshonorée et qui a tué mon enfant!

— Eh bien! venez... soutenez-moi... que j'aille moi-même... Ah! malheureuse que je suis, je n'en aurai pas la force! ajouta-t-elle en se laissant retomber sur son fauteuil! Mais si, pourtant, il le faut, reprit-elle avec un nouvel effort, il faut que je lui explique...

— C'est inutile, madame! dit tout à coup, à la porte de la chambre nuptiale, le maréchal qui apparut sombre et terrible sous son éclatante armure; les explications que vous pourriez me donner, épouse fidèle, femme vertueuse, sont toutes là, ajouta-t-il en lui jetant une lettre froissée par le fer de son gantelet, et là! dit-il encore en désignant du doigt le prince de Condé.

Il le toisa en silence.

— Vous ici! monseigneur, lui dit-il, je croyais que vous ne vous arrêtiez plus que dans les églises à piller, que devant les autels à profaner?

— Auprès de cette vertueuse dame sacrifiée au plus lâche, au plus indigne des hommes! Tu dis vrai, Abbon de Saint-André, on me trouve quelquefois au pied des autels indignement profanés!

— Entrez, entrez, gentilshommes de ma suite, vilains et manants de mon vasselage! vous aussi, monsieur l'abbé, qui nous avez rejoint en route et qui veniez à Mézières pour y apporter vos secours spirituels; vous aussi, monsieur de la réforme, que j'enverrai catéchiser ailleurs que chez moi, entrez tous, messieurs nos amis, venez voir comme le prince de Condé entend, dans sa nouvelle religion, le respect que l'on doit aux liens du mariage, la sûreté de la famille, l'honneur du mari, la fidélité de la femme!... toutes choses à réformer, messeigneurs, si nous en croyions monseigneur!

Officiers catholiques, serviteurs et paysans dépendant du manoir seigneurial, pénètrent dans la chambre de la châtelaine et restent étonnés à l'aspect de cet homme en armes qui, le front

haut et l'air assuré, se tient l'épée nue au côté gauche de Marguerite, c'est Condé! Le ministre protestant s'est rangé à quelque distance; derrière lui, l'abbé Guillaume, poussé par sa charité, a couru auprès de la châtelaine, car il a vu du premier coup d'œil que c'était là celle qu'il avait à consoler : il occupe la droite du fauteuil. Doloride, prosternée devant sa maîtresse, pleure, la tête appuyée sur ses genoux. Toujours étendue dans son fauteuil, mais noble, digne et fière au milieu de ses douleurs, Marguerite enfin, tient droite sa tête qui semble braver l'orage; elle arrête sur son indigne époux un regard dont celui-ci soutient avec peine la formidable fermeté.

— En vérité, maréchal, lui dit-elle, vous eussiez dû vous dispenser d'inviter si nombreuse compagnie. L'indignation, le mépris d'une femme que vous avez aussi lâchement outragée, suffisaient de reste, je vous assure, pour vous faire baisser les yeux, et les explications que vous demandez, que je vais vous donner à l'instant même, n'exigeaient pas la présence de tant de gens... Vous voulez peut-être leur prouver que vous savez encore rougir!

— Marguerite, ton impudence est grande, il

faut l'avouer, s'écrie le maréchal, aussi grande que ta corruption ; épouse adultère, tu oublies que je tiens là, écrite de ta main, la preuve...

— La preuve que vous êtes un infâme ! s'écria-t-elle avec énergie en se cramponnant aux bras du fauteuil, comme si elle eût voulu se retenir à la vie pour avoir le temps d'écraser son tyran.

— Quoi ! cet enfant que je viens de faire honteusement fouetter et jeter dehors n'est pas le fruit de coupables amours ? cet enfant n'est pas né de l'infidélité, de la perfidie et de la corruption !...

— Oui, oui, répondit-elle aussi rapidement que la foudre suit l'éclair, oui, car c'est votre fils ! Et c'est le sang de votre fils qui a rougi votre armure de chevalier... et j'ai des preuves, moi, des preuves de ce que je dis... des preuves autres qu'une lettre au sens douteux, car la pauvre femme qui l'a écrite, cette lettre, respectant encore votre honneur quand vous l'aviez tant outragée, n'osait faire qu'une révélation imparfaite... Mais puisque l'on ne s'en est pas contenté, puisque l'on a tourné contre moi cette réticence dont on aurait dû me remercier, puisque l'on a amené ici tous ces gens pour témoigner de

mon déshonneur... eh bien! que la vérité tonne, éclate... et que le déshonneur arrive à qui de droit!... Oui, Mézières est votre fils, maréchal de Saint-André, et ce n'est pas à ma main que se trouve l'anneau perdu par vous, monsieur, au siége de Thionville... La voici, cette main, ajouta-t-elle en prenant la main de Doloride, toujours prosternée à ses pieds, et en l'étendant vers M. de Saint-André... Regardez-y, monsieur, la bague y est toujours... elle est au doigt d'une de vos victimes... vous-même l'y avez mise... vous ne vous le rappelez pas!... Relève-toi, pauvre fille qu'il a perdue comme tant d'autres, et dont il a flétri l'innocence... montre-lui ton visage que ses impurs baisers ont profané... Lève-toi, te dis-je, Lia, et s'il ose soutenir ton regard accusateur, parmi les gens de sa suite il y en aura peut-être un, un seul de ceux qui l'ont aidé dans sa criminelle action, dans son exécrable violence, qui, moins endurci dans le mal, reculera à ton aspect...

Et sa main, qu'anime une force surnaturelle, force la juive à se relever. Elle la pousse devant le maréchal, elle la retient sous le regard de son époux... La victime et le meurtrier sont en présence...

— Vous l'avez tous vu!... il a pâli, il a reculé devant cette malheureuse femme, s'écrie Marguerite dont l'exaltation n'a point cessé... Il est atterré!... Qu'il ose dire maintenant : Je ne connais pas cette femme! Qu'il jure maintenant sur son épée de chevalier, que le sang qu'il vient de faire couler n'est pas celui de son fils... Qu'en dites-vous, monsieur, n'est-ce pas là une meilleure preuve que cette lettre si noblement surprise? Ah! voyez! tous ces hommes que vous avez amenés y croient, eux, car ils s'éloignent de vous avec horreur... Oui, c'est votre fils, vous dis-je... J'ai recueilli cette femme lâchement séduite, lâchement abandonnée par vous; j'ai fait élever son malheureux enfant... le vôtre, monsieur, et fasse le Ciel, car l'horreur que vous m'inspirez cède encore à l'horreur du parricide, fasse le ciel que je ne l'aie pas élevé pour votre punition!

— O ma mère! ma mère! c'est horrible... horrible! s'écria tout à coup, en s'élançant dans la chambre, une jeune fille pâle, échevelée, et tenant à la main un voile souillé de larges taches de sang... Ils l'ont déchiré de coups, et jeté sanglant, inanimé, à la porte du château... Moi, je suis accourue, j'ai étanché son sang, et quand il est parti .. j'ai voulu le suivre, partir aussi...

Pardon... oh pardon! s'écria-t-elle encore en voyant le mouvement douloureux de la maréchale... Mais je ne puis plus rester ici, moi, ici où j'ai vainement conjuré mon père d'épargner ce malheureux, où je l'ai vu se débattre sous le fouet des bourreaux... où son sang... Ce sang crie contre vous tous qui avez si cruellement traité, si indignement déshonoré, celui... Eh bien! oui, celui que j'aime, celui que mon cœur a choisi!

— O mon enfant, reviens à toi... épargne-moi... tu me déchires le cœur, et cette dernière épreuve est plus cruelle que toutes les autres!... Mon Hélène! tu ne peux, tu ne dois aimer ce malheureux que comme un frère... C'est ton frère, enfin!...

— Mon frère! dit la jeune fille en se pressant du côté de sa mère, ah! monsieur, ajouta-t-elle en jetant un regard foudroyant du côté du maréchal, votre fils!...

— Elle ne s'y est pas trompée, elle, mon Hélène! s'écria la maréchale avec explosion, en entourant sa fille de ses bras.

— Votre fils!!... Oh! mon Dieu! que se passera-t-il donc? reprit mademoiselle de Saint-André, quel malheur affreux nous menace donc

encore? Oui... quand j'eus étanché son sang avec mon voile... « Hélène, me dit-il avec une voix, oh! une voix que je n'oublierai jamais, portez ce voile à votre mère... en le regardant, elle me pardonnera d'avoir oublié, à tout jamais oublié, que le maréchal de Saint-André est l'époux de ma bienfaitrice!

— Et voilà votre fille, s'écria le maréchal de Saint-André avec un éclat de colère d'autant plus grand qu'il était resté longtemps atteré par les paroles de sa victime, voilà votre fille, comme sa mère, avec un amour coupable au cœur... Il fallait veiller sur elle, il fallait diriger vers le bien ses affections, au lieu de vous livrer aux égarements d'une passion coupable et de recevoir en secret votre amant.

— Ah! monsieur, monsieur, devant ma fille!.. s'écria la pauvre mère; vous ne voulez donc pas que je puisse vous pardonner?...

— Ma mère, ma mère, je ne le crois pas... non, je ne veux pas le croire!

— Rassure-toi, Hélène, et ne crains rien pour moi, ma fille... Si votre indigne conduite, monsieur, reprit-elle après un instant de silence occupé à réunir ses dernières forces, si votre indigne conduite envers moi m'a entraînée à des

fautes que je déplore, je vais aller en recevoir la punition... Oui, ajouta-t-elle avec amour, j'aime Condé, je l'ai toujours aimé, car la comparaison que j'ai eu le malheur d'établir entre vous et lui était trop à son avantage. Je l'aime... mais je suis restée pure... Pure, ma fille, oh! pure, car je t'embrasse, vois-tu, et mes lèvres, si j'eusse été flétrie, se sècheraient avant de se reposer sur ton front si candide!.. Aujourd'hui, je le déclare, pour la première fois depuis que je suis votre femme, monsieur, j'ai consenti à le recevoir... C'était un dernier adieu! dit-elle en poussant un cri de douleur... j'ai consenti à le recevoir... Ah!... mais la mort me devait servir... de préservatif contre toute indigne faiblesse. Je suis empoisonnée!

— Marguerite!

— Ma mère!

— Madame!

— Empoisonnée!

— Malheureuse femme! qu'avez-vous fait?

— Empoisonnée! répète la foule en se reculant vers la porte.

— Eh bien! monsieur, vous voilà muet, immobile! reprit madame de Saint-André en

s'adressant au maréchal; où sont vos menaces, vos emportements, vos accusations?... Voyons, relevez tout cela, ne vous laissez pas désarmer d'un mot!... Vos accusations, je vous le dis, monsieur, sont bien peu de chose pour moi devant l'éternité qui commence, car toutes sont injustes, et il y en a d'autres plus terribles, parce qu'elles sont vraies, qui vont retentir tout à l'heure contre moi!

— Ma mère! ô ma mère! s'écriait en sanglotant la jeune fille prosternée aux genoux de madame de Saint-André, est-il donc vrai que vous allez mourir?... que vous allez quitter votre Hélène?... Et moi qui, pour vous donner une preuve de tendresse, pour obtenir la vôtre, ma mère, allais abdiquer ma religion afin de prier Dieu comme vous, et avec vous! Je me disais: elle m'aimera mieux! j'obtiendrai sa confiance, alors... elle me rappellera près d'elle... je ne serai pas seule au monde... car vous êtes ce que j'aime le plus, et si une autre affection a quelquefois occupé mon cœur, c'est que le vôtre manquait à cette âme altérée d'amour... Oh! non, vous ne mourrez pas... Dieu ne voudra pas vous enlever à ma tendresse... N'a-t-il pas fait la mère pour la fille? et n'ai-je pas encore

et plus que jamais besoin de vous pour me guider, pour m'éclairer, pour m'instruire!

— O mon Hélène! dit la maréchale en pleurant, ô mon enfant, ma pauvre fille!... Ah! voilà une punition qui commence, et tes douleurs et tes reproches si tendres sont plus puissants sur moi, en ce moment suprême, que les menaces de cet homme... Oui... le bonheur était près de moi... je pouvais le trouver dans ton amour, ma fille!... Tu avais besoin de moi, dis-tu, ma pauvre enfant... ta mère t'appartenait... Oh! c'est bien vrai, cela.... et c'est là le mal dont je me suis rendue coupable... Pardonne-moi, Hélène, et qu'au moins, ma fille, le dangereux exemple de mes erreurs ne t'égare point... Garde! garde ta religion, mon enfant! celle que j'ai choisie, et songes-y bien, c'est un aveu que je te fais le pied dans le tombeau, ajouta-t-elle en parlant bas et en regardant du côté de Condé, comme si elle eût voulu lui épargner la douleur d'entendre ces paroles, celle que j'ai choisie ne m'a apporté aucun aide!... elle a écarté loin de moi tout frein, tout secours, et elle m'a laissée me débattre seule avec ma passion, cette passion coupable qui seule m'a conduite au protestantisme... Seule! seule!

oh! non, je me trompe... la conduite indigne de ces hommes armés pour la défense de la foi catholique, le spectacle de leurs vices, de leurs désordres s'alliant aux pratiques de leur culte, tout cela, autant que le délire de mon cœur, m'a jetée hors de l'église... Si la vérité y était, pourtant... si, là seulement, le salut...

Elle trembla de tous ses membres.

— Monsieur, reprit-elle en s'adressant au maréchal après cette légère convulsion, monsieur, vous avez livré mon esprit au doute, mon cœur au désordre de la passion, mon âme à l'enfer, peut-être... et pourtant, au moment de mourir, reprit-elle d'une voix plus douce, je vous pardonne... Je mourrai, en cela du moins, chrétienne... mais l'église... l'église... oh! de quelles consolations, de quels secours je me suis volontairement privée, et combien, à l'heure de la mort, ces secours m'eussent été bienfaisants!

— O ma fille, l'église a envoyé près de vous un de ses prêtres pour recevoir, recueillir, reporter au bercail, s'il le faut sur ses épaules et par le sentier le plus épineux, la pauvre brebis égarée, s'écria le vieux prêtre catholique...

— Les prières de vos frères en Jésus-Christ ne vous manqueront pas en ce terrible moment,

ma sœur ! reprit le ministre en se rapprochant.

— Ah ! c'est vous, c'est donc vous, Théodore de Bèze, dit-elle en reconnaissant le ministre huguenot, c'est vous dont les exhortations, les leçons, les conseils m'ont mise dans cette voie que Calvin a ouverte... Eh bien ! je suis tourmentée, mon frère, bourrelée, déchirée par la pensée du crime qui va me jeter si inopinément devant la colère céleste !... Si quelqu'un me disait au nom de Dieu : Je te pardonne, pauvre femme! il me semble... que le terrible moment qui s'approche serait moins terrible .. Il me semble...

— Dieu est le seul juge, le seul maître, ma sœur ! reprit froidement le huguenot.

— Dieu nous a dit, s'écria l'abbé Guillaume avec chaleur, Dieu nous a dit par son fils, organe de toute vérité, qu'il ratifierait dans le ciel tout ce que le prêtre catholique aurait lié et délié sur la terre... Femme chrétienne, un mot, dites un mot, et, désarmé par votre repentir, le Dieu de justice à ma voix ne sera plus que le Dieu de miséricorde !

Elle se retourna vers cette voix consolante.

— Que faut-il dire, mon père? murmura-t-elle d'une voix à peine intelligible.

— Je meurs dans la religion catholique!

— Je meurs... balbutia-t-elle avec un nouvel effort...

Mais en se retournant, elle aperçut Condé qui, pâle, tremblant, se penchait sur elle pour mieux l'entendre. Elle lui tendit la main... et dit d'une voix qui s'éteignait avec son dernier souffle de vie :

— Il est trop tard... séparés dans cette vie... réunis par la mort!...

— Elle est morte, s'écria l'abbé Guillame... morte empoisonnée, désespérée... Eh bien, mon frère!

— Réunis par la mort!... Oui, Marguerite, c'est là tout mon espoir, s'écria Condé après avoir posé ses lèvres sur le front de Marguerite expirée. Et maintenant, viens, ô le plus lâche, le plus exécrable des hommes, ajouta-t-il, en s'élançant vers le maréchal, viens là!... à quatre pas d'ici, me donner cette mort que j'appelle de tous mes vœux, ou la recevoir de ton irréconciliable ennemi...

— Je suis à vous, prince, répondit fièrement le maréchal... Place, messieurs, l'épée après le poison; la femme coupable d'abord... son sé-

ducteur ensuite... c'est aujourd'hui le jugement de Dieu !

Ils sortirent suivis de la foule consternée.

Hélène était évanouie sur les genoux de sa mère. Doloride s'approcha de la morte, ferma ses yeux en silence; puis, après avoir regardé alternativement le ministre calviniste, debout, immobile, les bras croisés, le front soucieux, et le prêtre catholique, qui, les yeux mouillés de larmes, les mains jointes, et le front appuyé sur le dossier du fauteuil de la maréchale, s'adressait tout bas au Dieu que la prière désarme, elle alla se mettre à genoux devant lui :

— Depuis longtemps, dit-elle, mon père, je suis chrétienne par mes pensées, par ma croyance... demain, faites-moi catholique !

Le prince de Condé et le maréchal descendirent dans le préau du manoir seigneurial.

Leurs écuyers les entourent. La foule fait un grand cercle autour d'eux. Le détachement qui escortait Condé s'est rapproché; les cavaliers qui accompagnaient le maréchal de Saint-André se rangent auprès de lui. Les conditions du combat entre ces deux chefs sont vite posées. Qu'on les laisse aller l'un contre l'autre, et que tout ce qui peut entamer une cuirasse et donner

la mort, une mort prompte et sûre, la hache, le poignard, la pique, l'épée, puissent être employés à leur choix, et comme il leur sera conseillé par leur fureur!

Ils sont montés sur leurs chevaux, et les voilà qui prennent du champ. Le trompette qui doit donner le signal de cette rencontre attend un signe de tous deux pour faire entendre un son perçant, un son de mort et de carnage...

Ils vont s'élancer...

— Quel temps prenez-vous donc pour vous battre en duel, messeigneurs? dit tout à coup une voix qui s'élève, grave et sévère, du côté du pont-levis. Tous les regards se portent dans cette direction.

Monté sur un puissant cheval de bataille, armé de toutes pièces, un guerrier, comme pour arrêter les combattants, étend vers eux sa lance ornée d'une banderolle rouge ; c'est M. de Guise qui vient d'arriver, et que les préparatifs de cette rencontre étonnent au dernier point.

— Et depuis quand, messieurs, ajouta-t-il d'une voix grondeuse, depuis quand les généraux de deux armées en présence ne trouvent-ils rien de mieux à faire que de s'éventrer, la

veille du combat, dans une basse-cour, pour le passe-temps d'une poignée de malotrus?

— Monsieur de Guise, répondit le prince de Condé, en relevant sa visière et en poussant son cheval vers lui, il est des querelles qui ne sont jamais trop tôt vidées, et le Ciel a assez longtemps attendu la punition des félonies de cet homme!

— Ne parlez pas de félonie, prince de Condé, s'écria Saint-André qui s'était aussi approché; au chef des rebelles armés contre leur roi et la religion de leur pays, à lui seul appartient ce mot que nous jette, si complaisamment, votre altesse!

— Saint-André, dit le prince, vous passez trop facilement d'une question particulière à une question politique; et c'est mal répondre au défi que je vous jette comme à un homme sans honneur, sans foi, indigne de porter cette épée, contre laquelle pourtant je veux bien croiser la mienne, que de venir me parler du parti que j'ai cru devoir suivre!

— Oui, mais il y a, reprit Guise, il y a une lice plus noble, plus grande, plus digne d'un prince du sang royal et d'un maréchal de France! une lice où Condé et Saint-André peuvent à la fois vider leur querelle politique et leur

querelle particulière, et cette lice est toute prête, messeigneurs, et peut vous voir combattre demain.

— Demain! dit Condé avec surprise.

— Demain! reprit M. de Guise; je viens d'examiner le terrain, il est convenablement disposé, je vous jure...

— Quoi! l'armée catholique...

— Elle a traversé l'Eure cette nuit, monseigneur, et elle vous attend dans les plaines de Dreux!

— Le rendez-vous est trop de mon goût, monsieur, dit fièrement Condé, pour que je le refuse; mais ce ne serait pas une raison pour ne point commencer aujourd'hui... un duel peut bien précéder une bataille!...

— La bataille doit l'emporter sur le duel, mon prince, reprit sévèrement M. de Guise, comme le devoir du général l'emporte sur l'intérêt du particulier.

— Oui, vous avez raison, mon cousin, dit le prince de Condé en tendant sa main à M. de Guise... je vous remercie de m'avoir rappelé quels grands intérêts me sont confiés. Il y a des hommes qui, même dans leur inimitié, vous rappellent au bien par leurs leçons, par leurs

exemples... Vous êtes un de ces hommes, monsieur le duc... A demain donc! pourvu toutefois, monsieur, reprit-il en se tournant vers le maréchal, pourvu qu'il vous plaise d'attendre jusque-là?

— A demain, prince! répondit M. de Saint-André.

— A demain, Marguerite! dit Condé à voix basse en baissant sa lance du côté du château. Maréchal, ajouta-t-il à haute voix, vous savez qu'entre nous deux c'est une haine à mort! Tâchons donc de nous rejoindre demain sur le champ de bataille, pour réparer le temps perdu aujourd'hui... Si les chances du combat ne nous permettent pas de nous retrouver, et si vous et moi ne sommes pas tués dans l'action, nous nous reverrons après... c'est partie remise, entendez-vous, monsieur?

— C'est bien ainsi que je l'entends, répondit M. de Saint-André.

— Je rejoins mon armée... Maréchal, un mot encore: promettez-moi de ne pas entrer dans ces murs, et il indiqua le château, jusqu'à ce que l'infortunée qui vient d'y expirer soit descendue dans sa dernière demeure... que votre présence ne trouble point la tranquillité de son

cercueil!.. Et moi... moi, je m'en tiendrai également éloigné!... Pourquoi, hélas! ai-je cédé une fois, une seule fois, au désir de franchir le seuil de ce séjour funèbre!.. J'ai donné les ordres les plus sévères pour que ce château soit respecté de mes soldats; défendez également son entrée à vos troupes, et qu'un signe de deuil arboré au sommet de ces tours soit la sauvegarde qui en éloigne tout indifférent, tout profane, et empêche que le moindre bruit de guerre vienne troubler sa dernière paix! Il y a une enceinte que doivent au moins respecter les fureurs des partis : c'est celle où règnent la douleur et la mort!

Le maréchal de Saint-André baissa la tête en signe de consentement.

Le prince fit à M. de Guise un signe d'adieu de la main, rejoignit son escorte et s'éloigna de Mézières au grand galop.

Arrivé dans la plaine que, la veille, il avait traversée, vers le soir, pour aller faire une reconnaissance, il chemina sans regarder derrière lui, jusqu'à la place où il s'était tenu arrêté si longtemps pour voir sa dame qui le regardait du haut de la tourelle; quand il fut là... il ne put résister à la tentation et retourna la tête...

il chercha ces créneaux que la présence de Marguerite avait consacrés... A la place même où il avait vu la châtelaine, flottait un grand drapeau noir... A cet aspect funèbre, le héros baissa la tête, et, incliné sur le cou de son cheval, il pleura amèrement.

III.

La bataille eut lieu le lendemain 19 décembre, dans ces plaines où le vieux de Mont-Musset avait entendu si souvent, dans ses nuits, le choc prophétique de deux armées.

Cette bataille fut remarquable par sa durée, par l'acharnement des combattants, par les diverses chances de fortune qu'elle présenta.

De Dreux, l'on entendait très-distinctement les sourdes détonations de l'artillerie ; des tours et du beffroi, disent les chroniques, l'on apercevait même quelque peu les mouvements des

troupes qui rejoignaient ou quittaient le champ de bataille.

L'anxiété des catholiques fut grande toute cette journée. Dans une histoire manuscrite de la ville de Dreux, laissée par Jean de La Plane, prêtre chanoine de l'église royale et collégiale de Saint-Étienne-du-Château, l'on trouve quelques lignes qui peignent assez bien les inquiétudes des habitants.

« La tentative récente des protestants, la fureur intraitable des calvinistes qui pillaient, brûlaient, violaient, profanaient et dépouillaient les temples, tiraient des coups de pistolet dans les tabernacles avec des blasphèmes horribles; les menaces du prince de Condé qui, sachant le zèle que les femmes avaient mis à déjouer ses desseins sur la ville, annonçait qu'il la ferait paver de leurs têtes, une reine toute-puissante qu'on accusait de vouloir régner catholique ou huguenote, tout cela causait d'extrêmes frayeurs... Il venait sans cesse des personnes sans expérience et mal instruites qui, comme Briquemaure et d'Ossun, disaient que tout était perdu pour les catholiques, et que les réformés avaient gagné la bataille... Le duc de Guise lui-même, apprenant par ses aides-de-camp que les royalis-

tes fléchissaient, et que le gain de la bataille tournait du côté des huguenots, envoya deux ou trois hérauts crier au secours dans la ville. Ce fut à cette alarme que tous les hommes en état de porter les armes s'unirent par un même courage et par un même zèle pour l'honneur et la cause de Dieu ; avant que de partir, ils entrèrent, dit la tradition, au nombre de huit cents hommes, dans l'église, l'épée à la main, et firent leur protestation devant le Saint-Sacrement, qu'ils allaient répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour le triomphe de leur sainte religion... Les vieillards, femmes et enfants, avec tous les ministres du Seigneur, passèrent toute la journée en prières dans l'église. »

— Eh bien, Sourdeval, dit Catherine de Médicis qui, de sa fenêtre, venait de voir le départ des jeunes gens de Dreux pour le champ de bataille; eh bien, vous le voyez, on perd tout par trop de précipitation... vous autres Français, ne savez jamais attendre... Si les partisans de Condé ne s'étaient pas autant pressés, ils agiraient maintenant, ils triompheraient sans obstacle, et j'aurais, du moins, ce soir, les clefs d'une ville à porter au vainqueur avec la nomination de généralissime des armées du roi, mon fils, ajouta-

t-elle en désignant du doigt un parchemin qu'elle venait de signer. Condé vainqueur! reprit-elle, voilà qui a changé toutes mes prévisions...... Condé! il est heureux, ce petit homme, ajouta-t-elle, il s'endort quelquefois, mais son réveil est celui du lion!

Elle alla prendre sur la table, à côté de son livre d'heures, un autre petit livre caché sous des papiers.

— Allons, dit-elle, nous prierons Dieu en français!

Puis, elle se mit à chanter, comme pour s'essayer, le commencement d'un psaume de Clément Marot :

Débats contre mon débatteur,
Combats, Seigneur, mes combatteurs;
Empoigne-moi bouclier et lance,
Et, pour me secourir, t'avance!
Charge-les et marche au-devant,
Garde-les d'aller plus avant!

— L'on se bat encore, dit-elle en interrompant sa psalmodie, et se tournant du côté où le canon grondait toujours.

— Oui, répondit le capitaine, mais il me

semble que le bruit s'éloigne... ce sont les catholiques en retraite que l'on canonne.

Elle reprit son livre et chanta :

De honte soient tous éperdus,
Soient renversés et confondus
Tous ceux qui pourchassent ma vie,
Et de m'outrager ont envie... !
Soit comme la poudre qui est
Du vent jetée où il lui plaît !

— Au diable la victoire de Condé qui nous fera chanter de pareils vers, dit-elle en s'interrompant. Le latin passe encore... on ne comprend pas, et c'est une raison pour croire qu'on chante les plus belles choses du monde. Mais l'illusion n'est plus permise avec une poésie semblable!

Elle écouta encore ; le bruit de la bataille continuait.

— Madame, dit Sourdeval, vous sembliez regretter tout à l'heure que nos amis, en s'éloignant, vous aient empêché de porter les clefs de cette ville à M. le prince qui, dans ce moment, achève d'écraser ses ennemis ; mais si vous y tenez tant, on pourrait...

— Quoi donc? dit-elle.

— Faire une démonstration menaçante sur

la ville... je n'ai que peu de monde avec moi, mais, maintenant que Dreux est dégarni de ses meilleurs défenseurs, dites un mot, j'y descends, je m'empare des portes, et je fais arborer aux tours le drapeau de M. le prince... — Que craignez-vous? le roi et le duc d'Anjou, vos fils, sont maintenant sur la route de Paris; votre carrosse tout attelé vous attend dans la cour pour vous y ramener vous-même, si les triumvirs avaient triomphé, ou pour vous conduire à Condé, si réellement il est vainqueur... laissez-moi agir! le prince de Condé a vaincu, mais il vaut mieux qu'il vienne lui-même vous trouver dans une ville dont vous lui aurez ouvert les portes, que de vous montrer, vous, la reine, à sa rencontre après la victoire, et à sa suite dans sa marche triomphale.

—A-t-il vaincu, Sourdeval? reprit Catherine, en comptant les coups de canon dont le bruit allait grossissant.

— Si la chance du combat tourne contre lui, ce que je ne crois pas, eh bien! il n'y aura rien de changé pour votre majesté... vous serez bien loin d'ici quand les catholiques s'y présenteront, et je prendrai sur moi toutes les conséquences

de cette démonstration du château en faveur de la réforme...

— Ils savent que j'y suis, vous dis-je, monsieur, et, quoi que vous fassiez, si chose semblable arrivait, vous ne pourriez les empêcher de croire que, seule, j'ai décidé cette démonstration...

— Tenez! écoutez! dit tout à coup le capitaine... l'on n'entend plus rien... Les huguenots ont vaincu, madame, et vous vous ôtez la gloire de vous être prononcée avant l'événement...

— Ce juif, ce juif maudit, que j'avais pris avec moi pour me guider dans mes incertitudes... il a disparu tout à coup comme le jeune Henri de Lorraine... ce n'est pourtant pas pour aller à la bataille, celui-là, qu'il m'a quittée! Vous croyez, Sourdeval, vous croyez qu'en effet les huguenots l'ont emporté?... C'est possible, après tout! et elle reprit son livre pour chanter :

Soit le méchant à dépourvu,
Surpris du mal qu'il n'a prévu...
Qu'au piége qu'il a voulu tendre,
Son pied même se vienne prendre.

— Et Guise, monsieur, que fait-il? dit tout à

coup la reine en s'interrompant; vos éclaireurs vous ont-ils parlé de Guise?

— M. de Guise n'avait pas encore paru sur le champ de bataille; posté avec son corps de gens d'armes, immobile et en observation sur une hauteur qui domine un peu la plaine, du côté du village de Boulas, il semblait juger les coups, et n'a pas même bougé quand le connétable a été fait prisonnier...

— Guise n'a pas combattu! et que me venez-vous dire alors. Les huguenots l'ont emporté! s'écria-t-elle en jetant loin le livre des protestants. Pauvres gens, qui ont pu rêver le beau temps en présence d'une nuée aussi noire!...

— Tenez, tenez! ajouta-t-elle en entendant le fracas du canon qui reprenait en ce moment avec une force nouvelle, que vous disais-je? Voici la nuée qui crève!

Et le bruit de la bataille dura jusqu'à la nuit, puis, il alla s'affaiblissant, et s'éloignant dans la direction de Chartres... c'était une forte présomption en faveur des catholiques; en effet, s'ils eussent été repoussés, ils seraient accourus à Dreux qui tenait toujours pour eux, aussi Catherine avait-elle entre ses mains son livre d'heures ouvert au *Te Deum*, quand un messa-

ger se présenta pour lui apprendre le résultat décisif de la journée.

C'était le vieux berger. Son accoutrement villageois avait pris quelque chose de guerrier : une cuirasse noire comme en portaient les reîtres, et que, sans doute, il avait ramassée sur le champ de bataille ; une cuirasse bouclée par-dessus sa blouse, un armet de fer sans panache et sous lequel sa belle figure de vieillard, ses longs cheveux blancs et sa barbe blanche prenaient un degré supérieur de noblesse et de dignité, un fer de pique emmanché au long bois de sa houlette, avaient, pour cette journée, changé le pâtre en soldat. Ses deux chiens noirs le suivaient avec un air plus batailleur que jamais. Un jour de victoire, les derniers des combattants peuvent entrer partout, et même jusque dans une chambre royale : c'est une prérogative qui appartient surtout aux invalides, et l'un des fidèles compagnons du père Beaudouin, boitant, et occupé à lécher sa pauvre patte blessée, était tout à fait dans son droit en suivant son maître quand il se présenta devant Catherine de Médicis.

— Eh bien ! madame, dit le vieux de Mont-Musset à la reine, vous devez être contente du

parti que vous avez pris en vous prononçant l'autre jour, et en appelant ici les catholiques... La bataille est finie, et leur victoire a été complète...

— Je n'ai jamais douté de leur succès, reprit la bonne reine; mais cette nouvelle me comble de joie. *Te Deum laudamus; te Dominum confitemur; te æternum patrem omnis terra veneratur!*

— Oui, madame; mais il faut joindre au *Te Deum* bien des *Requiescat;* car c'est un triste spectacle que la plaine de Nuisement à Mont-Musset!

— Et c'est donc M. de Guise, dit Catherine, c'est donc M. de Guise qui a décidé le gain de la bataille?

— C'est lui, répondit le vieillard. Toujours immobile à la place qu'il avait choisie, il ne voyait plus dans la plaine que les débris des régiments suisses formés en bataillon carré, et se défendant encore contre les reîtres et les lansquenets avec le bois de leurs piques, car ils en avaient usé le fer, et avec des pierres, car la poudre leur manquait. M. de Montmorency était prisonnier, ses hommes

fuyaient à la débandade... la bataille était perdue pour les catholiques, quand, tout à coup, un peu de désordre se mit dans les rangs des huguenots attirés vers le bagage de l'armée royale par l'espérance du pillage. Le mouvement n'échappa pas à ce regard de héros qui planait au loin, épiant le moment favorable... Alors, je vis M. de Guise, car j'étais tout près de là, m'attendant bien que les plus beaux coups partiraient de ce point; je le vis, dis-je, se hausser sur ses étriers pour mieux voir, puis, il s'assura sur sa selle, puis, il tira lentement son épée qui brilla comme le glaive de l'ange exterminateur... — A notre tour, maintenant! dit-il en se tournant vers ses hommes qui avaient tressailli de joie et d'espoir au mouvement de leur chef; il leur crie : « Allons, compagnons ! tout est à nous ! la bataille nous est gagnée ! » — Il s'élance.... et un instant après, les vainqueurs de tout à l'heure étaient à leur tour les vaincus, et le prince de Condé lui-même, renversé de cheval, rendait ses armes à M. de Guise.

— Ah ! Condé est prisonnier, reprit froidement Catherine; j'ai toujours dit que ce petit brouillon-là n'arriverait à rien!

— Après un nouvel effort pour reprendre le

dessus, M. de Coligni s'est retiré en bon ordre, abandonnant le champ de bataille. La nuit ne permet plus de distinguer les écharpes rouges et les écharpes blanches. Les blessés, les mourants des deux partis gémissent au loin; couchés çà et là sur la terre durcie par la gelée, ils n'osent interroger les voix plaintives qui leur répondent, de peur de reconnaître un frère, un parent, un ami tombé sous leur épée ou dont ils ont reçu le coup de la mort!

— Et M. de Guise, dit encore la reine, qu'a-t-il fait de son prisonnier?

— Il l'a reçu comme un frère reçoit le frère malheureux dont il oublie les torts. Consolez-vous, mon cousin, lui a-t-il dit en l'embrassant, au jeu de la bataille les mieux faisants ne sont pas toujours les plus heureux. Vous vous êtes battu comme un héros... Vous souperez et coucherez avec moi à Nuisement où je vais passer la nuit pour ne pas abandonner le champ de bataille, mais il faudra vous contenter, je vous en préviens, d'un modeste repas. J'en suis bien fâché, mais vos reîtres ont pillé mes bagages et ma vaisselle. Ainsi, prenez-vous-en à eux, si je vous traite aussi mal, mon hôte!...

— Monsieur mon cousin, lui a répondu

Condé, vous avez tiré assez bon parti du mouvement qu'ont fait ces coquins pour aller à la picorée, ce nous semble ; je vous connais, vous l'eussiez payé, ce mouvement, de toute l'argenterie et de tous les meubles de l'hôtel de Guise à Paris, que cela ne vous eût pas semblé trop cher...

— Je ne le cache pas, messieurs, a dit M. de Guise en riant et en se tournant vers les officiers de sa suite, c'est dame Picorée qui m'a donné aujourd'hui le gain de la partie.

En devisant ainsi, ils ont quitté le champ de bataille, je les ai suivis de loin, et je les ai vus entrer, bras dessus, bras dessous, dans la grange où les huguenots se réunissaient pour prier.

— Dans la grange de Nuisement ? dit vivement Catherine de Médicis, dans cette grange sous laquelle on a caché des armes et de la poudre ?

— C'est là qu'on leur a apprêté leur souper et leur lit... C'est là qu'ils dormiront entourés de tous ces hommes que le canon a moissonnés aujourd'hui, et qui dorment aussi dans ces champs à présent silencieux. Mais ceux-là ne se réveilleront plus qu'à la trompette du jugement dernier. Malheur ! criera alors la voix de l'ange,

malheur à la main par qui sont morts tous ces hommes!...

Catherine, plongée dans de sombres pensées, leva la tête à ces mots et regarda le vieillard.

— Oui, dit-elle, oui, en effet, tout ce sang retombe sur la tête de ceux qui ont armé ces gens, et qui, cachant leur ambition sous les grands mots de Dieu et de religion, ont sacrifié tant d'existences utiles au vain plaisir de faire triompher des prétentions insensées !

Le vieux de Mont-Musset avait lancé son apostrophe à l'adresse de Catherine, il fut surpris de la vivacité et de l'empressement avec lesquels celle-ci la retourna contre les hôtes de la grange de Nuisement.

— Allons, pensa-t-il, il y a un ennemi à observer de ce côté... La bataille, à ce qu'il paraît, n'est pas encore finie pour moi !

— Vraiment, dit-il tout haut après un instant de silence, la France ne sera tranquille que lorsque ce sera fini de tous ces grands batailleurs, qu'ils soient huguenots, qu'ils soient catholiques, ajouta-t-il en regardant Catherine dont l'œil s'anima d'un rayon de joie sinistre.

— Pensez-vous réellement comme cela, brave homme? dit-elle en se rapprochant de lui.

— Oui, je ne le cache pas... Catholique, j'ai fait des vœux pour les catholiques, mon penchant était là... Mais depuis que j'ai vu ces plaines jonchées de cadavres...

— Vous avez maudit ceux qui peuvent ensanglanter ainsi les champs qui, sans eux, seraient si tranquilles sous le sceptre tutélaire de leur roi...

— Et de leur reine, reprit le paysan, en contenant son sourire goguenard ; et je me suis demandé, dit-il encore, en examinant Catherine d'un regard qui perçait jusqu'au fond de son âme, si ce ne serait pas rendre un important service au pays, au roi, à l'humanité tout entière, de les délivrer de ces véritables fléaux!

— Et vous êtes-vous demandé aussi, dit lentement Catherine, si vous auriez le courage, l'occasion se présentant, d'être à la fois le libérateur du pays et du roi?

— Je me suis fait cette demande, et mon cœur a répondu : Oui.

— Oui!... Ainsi cette nuit, tandis que ce Condé, ce Guise, tout couverts du sang de leurs concitoyens, dormiront, sans qu'un remords, sans qu'une image funèbre troublent leur som-

meil, vous auriez le courage de descendre dans les caves creusées sous la grange qui les abrite...

— Pourquoi pas?

— Il y a dans ces caves de la poudre, beaucoup de poudre entassée, dit Catherine en baissant la voix.

— Ah! Et comment votre majesté sait-elle cela?

— On l'a dit devant moi, une fois, et je l'ai retenu.

— Mémoire de reine! qu'on est heureux de se souvenir comme cela!

— En faisant une traînée qui conduise de l'endroit où est déposée cette poudre, bien loin hors de la cave...

— Ou bien, en posant une mèche souffrée, n'est-ce pas? Je vous entends... une étincelle, et crac... l'humanité, le pays, le roi, la reine, tout est sauvé! C'est un bon moyen, il est expéditif!... De façon que demain il n'y aurait plus de vainqueurs, plus de vaincus!

— Il n'y aurait plus que le roi de France, votre seul et légitime maître, qui sait respecter la vie de ses sujets, et ne la joue pas contre le caprice d'une folle passion!

— Il y aurait aussi la reine, ne l'oublions pas,

je vous prie, reprit le paysan, en riant intérieurement.

— Si tu faisais un coup comme celui-là, vois-tu bien, elle te donnerait, cette reine, de quoi changer ta cabane en un palais, beau comme son Louvre !

Le berger réfléchit un instant.

— Eh bien : c'est dit, c'est convenu! L'affaire se fera!

— A quelle heure?

— Fixez-la... J'obéirai.

— Quand tu entendras sonner la cloche du couvre-feu.

— Ce sera le signal. C'est entendu! Et puis après...

— Eh bien, après, tu reviendras ici, où je t'attendrai pour te payer comme tu le mérites.

— Vous me reverrez, je vous en réponds. Il ne me faut que le temps de retourner à Nuisement, d'apprêter la mèche, ce qui me sera facile, car je sais où prendre tout ce qu'il faut pour cela... Vous aurez bientôt la preuve que je tiens ma promesse, votre majesté peut compter là-dessus! La grange de Nuisement, cette nuit, sautera avec tous ceux qui seront dedans... Ne l'oubliez pas!

IV.

Catherine est partie. A peine le vieux berger avait quitté le château en courant, qu'elle était déjà dans son carrosse, ordonnant à son cocher de prendre la route de Paris.

— Vous avez vu ce paysan qui vient de me quitter, avait-elle dit à Sourdeval. Quand il reviendra me demander, faites-le jeter dans vos oubliettes, et qu'on n'en entende plus parler !

Ce furent là ses dernières paroles à Dreux; après quoi elle se mit en route. La voiture chemina quelque temps sans malencontre ; puis,

tout à coup, les cris de *Qui vive?* se firent entendre sur son passage.

Un détachement de troupes catholiques semblait avoir été mis là tout exprès pour lui barrer le chemin.

Ses explications, ses prières, ses offres généreuses furent inutiles.

— L'ordre est précis, dit le chef qui commandait à ces hommes, il m'est enjoint d'arrêter tout voyageur, toute voiture, et de les envoyer au quartier-général.

La bonne reine, qui craignait par-dessus tout d'être reconnue, donnait au diable la consigne. Elle suivit néanmoins la nouvelle route que deux hommes à cheval, détachés pour son escorte, indiquèrent à son cocher.

Le carrosse roula longtemps dans des chemins raboteux et à travers les champs, puis, tout à coup, il s'arrêta.

— Descendez! lui dit-on.

Elle se trouva à la porte d'un grand bâtiment recouvert en chaume: c'était comme la grange d'une ferme. Il y avait dans la cour de cette ferme grand nombre de chevaux attachés au piquet. Un grand feu brûlait au milieu, un feu où se chauffaient des soldats dont les casques et les

cuirasses brillaient au loin. Deux sentinelles, l'arquebuse sur l'épaule, se promenaient de long en large devant la porte du grand bâtiment.

— Où suis-je? Où m'a-t-on amenée? dit tout à coup la reine avec un subit et terrible pressentiment.

La porte s'ouvre, et, sans lui répondre, sans lui donner le temps de reculer, on la force d'entrer dans l'intérieur du rustique séjour dont l'hérésie fit son temple et que la victoire vient de changer en tente pour cette nuit.

En entendant tourner la clef de la serrure derrière elle, Catherine promène un regard effrayé sur tout ce qui l'entoure. Pour la première fois de sa vie, peut-être, elle a tremblé; car, à la lueur d'une torche qui brûle, attachée à l'un des piliers de la grange, elle a reconnu ces deux hommes qui, dans leurs manteaux de guerre, reposent côte à côte, étendus sur un lit de paille, entouré de drapeaux, de timbales et d'armures, sanglants trophées de la bataille d'aujourd'hui.

Celui qui dort est Guise, l'autre, qui tient ses yeux ouverts, est Condé, son prisonnier.

Catherine n'en peut plus douter : elle est dans la grange de Nuisement! Et bientôt retentira

le signal qui doit faire entr'ouvrir l'abîme où elle va disparaître...

— O mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle en joignant ses mains.

Puis, se soutenant à peine, elle se traîne vers le où sont couchés les deux héros.

Condé la vit s'approcher, sans faire le moindre mouvement, sans marquer la moindre surprise : son malheur était de ceux qui ne vous laissent plus la force de vous étonner.

—Oh ! mon cousin, mon cousin , dit la reine d'une voix que la frayeur faisait expirer dans sa gorge, au secours !

— Chut ! madame, parlez plus bas, dit Condé sans se déranger et en posant un doigt sur sa bouche, vous n'êtes pas ici chez moi !.. Celui qui m'héberge a vraiment assez bien occupé sa journée pour qu'on lui laisse la nuit bonne.

— Vous ne m'entendez pas?.. Au secours ! vous dis-je, nous courons tous ici le plus grand danger.

— Un danger ici ! Qu'y venez-vous faire, alors?... En vous voyant entrer , madame , je me suis rappelé qu'il y a quelque danger à croire de fausses promesses, à se laisser prendre à de vains

semblants d'amitié... Est-ce de ce danger que vous voulez parler?

— Non, lui dit-elle avec désespoir, en frappant du pied le sol qui fit entendre un son creux, il y a là de la poudre, beaucoup de poudre cachée!..

— Eh bien, dit Condé en s'appuyant nonchalamment sur son coude, que voulez-vous que j'y fasse?

— Levez-vous... courez à cette porte qu'ils ont refermée sur moi! sauvez-vous!

— Me sauver! y pensez-vous, madame?... Vous ne le savez donc pas? je suis prisonnier... je ne m'appartiens plus; je ne puis faire un pas, un mouvement, sans que cela plaise à mon camarade de lit!... Ma parole est engagée. Me sauver!... pour qui me prenez-vous?

— Mais vous le sauverez aussi... mais vous nous sauverez tous. — Vous ne bougez pas!... M. de Guise, M. de Guise, réveillez-vous!

— Voyez donc comme il dort! De grâce, ne le réveillez pas!

— Ne pas le réveiller! attendre qu'on mette le feu aux poudres cachées sous nos pieds... M. de Guise... M. de .... je ne puis plus me faire entendre... je suffoque, j'étouffe... malé-

diction!... Entendez-vous? c'est le son d'une cloche... il vient du côté de Dreux... nous sommes perdus!!.. Non... rien... oh! c'est une hor rible agonie!

— Ainsi, dit lentement Condé, conservant la même position auprès de Guise qui dormait toujours; ainsi, d'après ce que me dit votre majesté, on aurait dessein de mettre le feu aux poudres que vous dites cachées là, sous ce bâtiment, et de nous faire sauter tous trois ensemble?

— Oui, oui, c'est cela! râla-t-elle au milieu de ses angoisses.

— Eh bien... laissez faire, madame! reprit-il en remettant sa tête sur le porte-manteau qui lui servait d'oreiller! Celui qui a eu cette idée veut apparemment finir tout d'un coup les querelles qui divisent la France... En effet, remarquez-le, le hasard a réuni ici les représentants des partis qui la déchirent... Guise est le parti catholique, moi, le parti huguenot, vous, le parti qui se moque des deux autres; si Guise et Condé sont les deux tisons qui nourrissent le feu, vous êtes, vous, le souffle qui l'entretient. Soyez franche! Croyez-vous que ce fût bien malheureux pour le pays, si une bonne ex-

plosion nous réunissait tous trois dans le même trépas?

— Pitié, monsieur, pitié!

— Tout cela s'arrange à merveille pour moi, madame! Je suis si las de la vie! J'ai demandé, cherché la mort sur le champ de bataille sans pouvoir l'obtenir, sans pouvoir joindre celui qu'appelait ma vengeance..! Et quand vous vous êtes montrée, pleurant sur tout ce que j'ai perdu, j'accusais la mort de m'avoir refusé les faveurs qu'elle a accordées aujourd'hui à tant d'autres qui ne les demandaient pas!... En me plaignant ainsi d'elle, je ne la savais pas si près de moi... Elle vient avec vous!.. qu'elle soit la bien-venue!.. Si je faisais un pas, ce serait pour aller à sa rencontre, et lui faire les honneurs de cette prison qu'elle-même va bientôt ouvrir. Prenez votre parti, madame!.. et si, par hasard, vous étiez entrée pour quelque chose dans le tragique événement qui m'a ôté tout intérêt dans la vie, toute croyance dans l'avenir, que ce soit là votre punition, de penser que, sans cela, j'aurais pu consentir à vous sauver!!

Catherine ne l'écoutait plus. Poussant des cris confus, inarticulés, elle tâchait de regagner la porte, qu'elle ne pouvait distinguer. tant

l'effroi avait troublé sa vue... Et voilà qu'elle s'arrête ! Elle écoute, glacée, et sent ses cheveux se dresser sur sa tête... Une sonnerie lointaine, mais claire et perçante comme un glas funèbre, apportée de Dreux par le vent, remplit les airs et parvient jusqu'à son oreille.

Un coup de feu se fait entendre près de là. Elle croit sa dernière heure venue, elle tombe sur ses genoux...

Guise s'est réveillé en sursaut, il s'est élancé sur ses armes, il est debout au milieu de ses drapeaux conquis, tout prêt à combattre pour les garder, comme il a combattu pour les prendre; tout prêt à défendre son prisonnier, si c'est à lui qu'on en veut.

— La reine! dit-il tout à coup en apercevant Catherine de Médicis, qui, tout étonnée de se voir encore de ce monde, commençait à reprendre ses esprits. — Et que vient faire ici sa majesté? ajouta-t-il en lui tendant courtoisement la main pour la faire relever.

— Moi... monseigneur?... je venais... je suis venue, répond Catherine, pour être la première à saluer le vainqueur de Dreux... pour lui apporter sa nomination de généralissime des armées du roi mon fils.

Et elle lui présenta le brevet qu'elle avait écrit pour Condé.

— Votre Majesté est bien gracieuse envers moi, madame, reprit M. de Guise, et j'espère reconnaître ses nouvelles bontés en continuant à servir le roi et la France comme je l'ai fait jusqu'à présent!

—Et nous ne vous demandons pas autre chose, monsieur le duc, répondit la reine qui avait repris son assurance.

Guise s'était approché de la torche et avait parcouru de l'œil le brevet que Catherine venait de lui remettre.

— Bien grand merci de vos lettres royales, madame, il ne manque à la rédaction qu'une chose, le nom du titulaire, que vous avez laissé en blanc.

Catherine se mordit les lèvres.

— Je parierais que vous les avez écrites avant la bataille! reprit Guise en souriant.

— Monsieur le duc...

— Oui, la préoccupation est grande dans ces moments-là; et s'il est permis quelquefois d'être distrait, c'est quand on attend le résultat d'une bataille.

— Je ne sais comment cela s'est fait!

— Ah! madame, le blanc y est, reprit Guise en frappant sur le parchemin... et il y avait assez d'espace, je vous assure, pour écrire M. le duc de Guise, ou M. le prince de Condé!

— Le canon de Dreux l'a rempli, monseigneur! dit Condé qui restait toujours couché.

— Et s'il en est ainsi, ce n'est pas le seul blanc qu'il ait fait disparaître, reprit Catherine en jetant un regard dédaigneux sur le casque du prince, dont les plumes blanches brillaient à son chevet.

— On le sait, le rouge a toujours été du goût de la reine, reprit Condé avec aigreur.

— Que voulez-vous, monseigneur? j'ai toujours aimé la couleur que préfère la victoire.

— Toute prête que vous êtes, madame, à venir en dansant, comme la fille de Jephté, à l'encontre de celui qu'elle couronne... Et, à ce sujet, il nous semble que, tout à l'heure, vous aviez peu le cœur à la danse...

—Monsieur le duc, dit Catherine de Médicis, rappelée à ses appréhensions, il est temps de vous informer de la découverte que j'ai faite... Apprenez donc que sous cette grange, dans laquelle vous reposiez si tranquillement...

— Il n'y a ni armes, ni poudres, madame,

dit tout à coup le vieux berger en allongeant sa tête au-dessus des gerbes entassées dans le fond de la grange. Pour calmer les inquiétudes de la reine, ajouta le paysan avec son rire goguenard, de la reine, à qui l'on avait fait de faux rapports sur un dépôt de munitions de guerre cachées dans une des caves de Nuisement, je me suis hasardé à les visiter. En me glissant le long des murs de la ferme, pour parvenir à leur entrée, j'ai manqué, par exemple, d'attraper un bon coup d'arquebuse de l'une des sentinelles dont je n'avais pas entendu le qui vive...

— C'est ce coup de feu qui m'a réveillé, dit M. de Guise.

— Descendu dans ces caves, continua le père Beaudouin, je n'ai rien trouvé, rien qu'un autre escalier qui m'a ramené ici... Oui, madame la reine, que votre majesté se rassure enfin ! les huguenots, à ce qu'il paraît, ont emporté leur poudre... Ainsi, ne craignez plus pour la vie de ce grand M. de Guise, qui vivra pour l'effroi de l'hérésie, et pour la désolation de ceux ou de celles qui, ne voulant être ni hérétiques ni catholiques, trouvent également bons le prêche et la messe... braves gens qui s'accommoderaient de la synagogue, si la synagogue leur

donnait un moyen de plus pour bien troubler. bien diviser, et régner, là... bien royalement! Esprits judas, habits blancs doublés de rouge, pattes de chat à velours et à griffes; allumettes empestées, également prêtes à allumer un feu de joie et à mettre le feu aux poudres! — Félicitez-vous, monseigneur... ah! vous avez là une reine qui vous aime bien... et qui ne néglige rien pour vous le prouver... Vous l'avez mise dans une inquiétude!... Allons, allons, madame, avouez que vous avez eu une belle frayeur!

— Monsieur le duc, dit la reine sans répondre au berger, nous allons nous remettre en route... Nous sommes contente de tout ce que nous avons vu... et j'espère que bientôt, à Paris, mon fils pourra lui-même vous témoigner toute sa satisfaction.

— Quoi! nous quitter déjà, madame? et vous dites que vous êtes contente de ce que vous avez vu?... Est-ce que sa majesté a passé sur le champ de bataille?

— Non vraiment, dit-elle.

— Eh bien! c'est un spectacle que je veux vous donner. — Oui, oui, la leçon sera bonne

pour notre jeune roi. Vous lui direz tout ce que vous aurez vu, madame!... Il faut que ceux qui pourraient s'amuser par passe-temps à souffler la discorde et la guerre civile, sachent ce qu'elles coûtent... et le champ de bataille le leur apprend! Debout! monsieur de Maugiron, ajouta M. de Guise, en poussant du pied un jeune aide-de-camp endormi près de là; allez faire monter à cheval votre compagnie de mousquetaires; qu'ils prennent des flambeaux! Vous accompagnerez madame la reine, en lui faisant traverser le champ de bataille, pour rejoindre la route de Paris; vous entendez! Je vous charge aussi, monsieur de Maugiron, d'expliquer à sa majesté les mouvements des troupes dans cette journée, et de lui indiquer les points où la victoire a été le plus disputée. Sa majesté saura ainsi à quel prix nous l'avons achetée!

— Grand merci de votre attention, monsieur le duc! dit Catherine de Médicis, d'un ton amer et contraint... Donnez vos ordres, monsieur, je suis prête à partir, ajouta-t-elle en se retournant du côté de M. de Maugiron; on vient de nous tracer notre itinéraire: nous saurons nous y conformer... C'est une belle chose que la vic-

toire! monsieur le duc... il n'y a pas de royauté qui vaille celle-là! Bon courage!

Dans un coin de la grange, un enfant endormi sur des drapeaux de lansquenets et de reîtres, dont il s'était fait un lit glorieux, s'agitait dans son sommeil et prononçait quelques mots confus. Tout à coup, on l'entendit qui s'écria :

— Mon père!... sauvez-le!... non... ah, traître!

C'était le jeune Henri de Lorraine, qui avait très-bien su, ainsi qu'il l'avait annoncé, retrouver son père pour assister à la bataille. Maintenant, pâle, tremblant, mouillé de sueur, il s'élança hors de son lit, et vint se jeter entre les bras du héros.

— Ah! mon père, mon père! s'écria-t-il en le serrant entre ses bras... c'est vous... je vous retrouve. — Quel songe affreux!... je rêvais qu'ils nous faisaient tous assassiner!

Catherine était parvenue à la porte de la grange. On entendait le piétinement des chevaux de son escorte.

Elle se retourna vers M. de Guise, qui, retenu par son fils, n'avait pu lui donner la main pour la conduire à son carrosse.

— Adieu, monsieur le duc, adieu!... Ne vous dérangez pas! Nous tâcherons un jour que la royauté du Louvre s'acquitte comme il faut envers la royauté de Nuisement!

V.

Déjà le champ de bataille a reçu des visites plus salutaires, plus profitables aux malheureux qui s'y débattent dans les angoisses de leur dernière nuit, dans les douleurs du froid et de leurs blessures.

Tandis que le moutier de Marville, incendié par les huguenots en retraite, brûle et éclaire au loin les plaines où l'on s'est battu le matin, les religieuses du couvent dévasté, guidées par l'abbé Guillaume, courbées sur des monceaux de cadavres, les pieds dans le sang, cherchent la vie parmi les morts, regardent toutes ces li-

gures terribles, et interrogent ces poitrines qui, presque toutes, restent froides et immobiles, comme les cuirasses que leurs mains tremblantes ont débouclées, sans que leur regard ait cherché une seule fois la couleur de l'écharpe qui s'y noue.

Et quand un faible battement au cœur, quand un reste de chaleur à la main et de rougeur aux joues, annonce la présence de la vie... elles accueillent cette découverte avec des cris de joie plus vifs encore que ceux qui, dans ces plaines, naguère, saluaient l'arrivée du combat et la venue de la victoire... C'est maintenant le combat de la charité; il s'agit aussi de remporter une victoire, et c'est contre la mort qu'elles ont à lutter!

Une femme à la haute taille, nouvelle compagne associée depuis ce matin même à leurs saints travaux, se montre surtout, parmi ces filles du Repentir, empressée, courageuse et sublime dans son zèle! Pourtant, on le devine à ses traits contractés, au tremblement de ses lèvres, à sa pâleur, une pensée terrible la suit sur ces plaines funèbres. Souvent sa main s'avance, recule, hésite avant de soulever une visière, avant d'écarter quelque manteau de

guerre, quelque lambeau d'étendard dont ces soldats se sont entourés en tombant!

Hélas! elle peut trouver sous l'acier du haubert et sous le satin de ces drapeaux sanglants le visage de son fils, de son jeune fils qu'elle n'a jamais pu embrasser en mère! elle peut y trouver encore...

Dans ce ravin où le vieux de Mont-Musset avait rencontré un soir M. le maréchal de Saint-André, repose maintenant le corps d'un guerrier étendu sans mouvement. Ses armes sont encore brillantes malgré la fumée, la poussière et le sang de la bataille. Comment est-il tombé là? on n'a pas combattu autour de lui, car il est le seul mort couché en cette place; et avec cette vigueur de ses membres à présent affaissés, avec cette énergie qu'on lit encore sur sa face pâle, nul doute, si l'attaque eût été loyale, qu'il n'eût laissé à ses côtés des traces sanglantes de sa défaite. Sa visière est relevée comme après le combat, et l'œil cherche en vain, à côté de lui, son épée... Il était donc désarmé quand on l'a frappé! Prisonnier peut-être, il suivait le guerrier auquel il s'était rendu, quand un coup fatal l'a frappé... Et, en effet, étendu sur le dos, il n'y a de sang sur son armure que le sang

de ceux qu'il a tués ; il faudrait le retourner pour voir la blessure dont il est mort. C'est un homme que l'on n'a pas abattu d'un coup loyal et glorieux... c'est un homme qu'on a assassiné !

La fosse où il est couché a un nom maintenant : on l'appelle encore dans le pays la fosse Saint-André !

Pauvre Doloride ! toi que l'on a baptisée ce matin même, tu connais déjà tout le poids de la croix dont on se charge à la suite du Christ !... Regarde et reconnais ce guerrier dont la mort tragique a été plus tragique encore que celle de tous ces cadavres dont tu viens de passer la revue !. . C'est lui... c'est bien lui... Tu vas prouver si tu es réellement chrétienne, si tu sais te résigner à la main qui te frappe, baiser la croix où te cloue le malheur, et prier pour ton ennemi !

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle en s'agenouillant près du corps du maréchal de Saint-André, ô mon Dieu ! pardonnez-lui comme je lui pardonne moi-même !

Et, le cœur en proie à un fatal pressentiment, elle fit une autre prière pour ce fils du maréchal, qui se trouvait parmi les ennemis de son père,

et dont la main égarée a pu... hélas!... elle n'osa pas s'arrêter à cette horrible pensée, et continua à chercher quels étaient ceux qui avaient encore besoin de secours et de consolations.

Marie-des-Douleurs, car c'était le nouveau nom qu'elle avait reçu au baptême, suivie de l'abbé Guillaume, arriva ainsi aux bagages que les reîtres avaient abandonnés dans leur fuite. Ces bagages, grossis par le sac et le pillage des églises, gisaient au fond d'un fossé et au milieu des charrettes renversées... La nuit qui venait au moment où les cavaliers allemands battaient en retraite, la position cachée qu'occupait le riche trésor abandonné par eux, avaient, jusqu'à présent, mis ce trésor à l'abri de la rapacité des vainqueurs.

La torche que portait Marie-des-Douleurs fit briller çà et là sur le sol de riches ornements arrachés aux autels catholiques.

A l'approche du prêtre et de la religieuse, un homme couché à côté d'une caisse défoncée se leva tout à coup, et, cachant quelque chose sous son manteau noir, il chercha, en chancelant, à gravir le revers du fossé... Il glissa, et vint donner de la tête sur des pierres aiguës.

Un cri douloureux se fit entendre.

— Malédiction ! dit une voix qui fit tressaillir Doloride, faudra-t-il donc mourir ici ?...

La nouvelle religieuse est la première accourue auprès du malheureux, glacé par le froid et dangereusement blessé par sa chute... Elle le regarde :

— Grand Dieu ! s'écrie-t-elle, c'est mon père !

— Je n'ai rien pris... rien pris, en vérité, disait Isaac en dissimulant de son mieux le paquet qu'il portait sous son manteau.

— Oh ! dans quel état je le retrouve !...

— Eh bien ! quoi ? que cherchez-vous... je ne l'ai pas, vous dis-je !... Je n'ai... je n'ai rien pris... Ainsi, laissez-moi.

— Mais vous êtes dangereusement blessé à la tête, reprit la fille du juif... et vos mains sont glacées...

— Non. — Je sens du chaud maintenant sur mes doigts... approchez donc, que je voie un peu à la lumière... ah ! c'est du sang, ajouta-t-il en approchant de la torche sa main qu'il avait passée sur son front... oui... c'est du sang... beaucoup de sang. — Allons ! ce n'est rien... aidez-moi seulement à me relever... il faut que j'aie le temps d'aller chez Samuel Richter. — Il

n'y a que lui qui puisse me payer ce qu'elle vaut! une aussi belle pièce!

— Mon père!... revenez à vous... mon père, c'est Lia qui vous parle... Lia... m'entendez-vous, mon père?

— Attendez!... s'écria tout à coup le vieillard avec une lueur de raison... Oui, cette voix... C'est elle! encore elle! reprit-il en arrêtant sur Doloride ses regards effrayés.

— C'est votre fille, mon père, votre fille, assez heureuse pour vous apporter des secours et des consolations dans cette nuit terrible.

— Tu as bien fait d'attendre ce moment pour revenir, ombre de ma Lia!... s'écria le vieillard d'une voix qui fit trembler la femme... Eh bien, es-tu contente?... et t'avons-nous assez vengée?

— Je ne veux pas qu'on me venge, mon père... Je pardonne à mes ennemis, et je prie pour eux!

— Et celui, celui qui te ravit à la tendresse de ton vieux père, ma fille, le scélérat qui t'a déshonorée, qui t'a tuée ensuite?

— Je vis pour prier le ciel de lui pardonner, mon père!

— Tu vis... tu pardonnes! — Non... tu es

morte, te dis-je, et ton spectre vengeur vient s'enivrer de la vapeur du sang de tes meurtriers... Réjouis-toi, fille d'Isaac! Le sang a coulé, comme il faut qu'il coule pour la vengeance du juif... Il s'est passé dans ces champs d'horribles choses... Vois-tu! regarde... là... partout... autour de toi. Il y a des frères tués par leurs frères, des pères qui ont été égorgés par leurs fils!

Doloride tressaillit d'horreur, et fit le signe de la croix en se recommandant à Dieu.

— Que vois-je là? s'écria le vieillard avec une énergie nouvelle... ce costume, ce bandeau, ce signe que tu viens de faire... ces mots de pardon, de prières. — Vis-tu réellement?

— Oui, je vis; car je suis chrétienne!!

— Oh! non, non... c'est une vision que l'abîme déchaîne pour tourmenter mon agonie... Ce n'était pas assez de me montrer aujourd'hui l'incendie du château de Mézières, la seule garantie que j'eusse à espérer pour toutes les sommes prêtées au maréchal de Saint-André; ce n'était pas assez de cette déception, il fallait aussi que le juif, qui n'a si longtemps vécu que pour haïr et frapper les chrétiens, trouvât, à la

fin, sa fille chrétienne, bénissant ceux que toujours il a maudits !

— O mon père! s'écria Marie-des-Douleurs en tombant à genoux devant le juif, pardonnez-moi d'avoir cherché la vie, le bonheur, là où ils sont réellement! La voix de Dieu m'a touchée ; écoutez-la aussi... Vivez, mon père, et souffrez d'abord que mes mains étanchent votre sang...

— Ne me touche pas !... Toi, chrétienne... non ! tu n'es pas Lia ! tu n'es pas la fille d'Isaac! Tu es un esprit d'en bas qui as pris sa figure et sa forme pour me venir tourmenter. Racca ! Racca ! laisse-moi !

— Mon père ! je suis Lia... calmez-vous, au nom de Dieu !... Votre sang se perd toujours, et si vous vous abandonnez ainsi à l'agitation de vos esprits...

— Eh bien ! reprit le moribond dont l'esprit s'égarait de plus en plus, si tu es réellement ma fille, la fille du juif... aide-moi à me relever, à quitter cet abîme, à cacher ce que j'emporte !

— Quoi donc, mon père?...

— Rien... te dis-je... je n'ai rien pris. — Chrétienne! il ne faut pas le lui dire... Mais je

me sens mieux... les forces me sont revenues... et j'aurai le temps de m'éloigner avant qu'ils s'aperçoivent qu'on l'a pris!

Puis, avec un effort qui épuisa ce qui lui restait de vie, le juif parvint à se remettre sur ses jambes... A quelques pas de là, il se laissa retomber en poussant un dernier cri.

Son manteau s'ouvrit cette fois. On aperçut ce qu'il y avait dessous; ses deux mains serrées convulsivement retenaient sur sa poitrine un riche ostensoir en or aux rayons de pierreries.

L'abbé Guillaume, qui se tenait près de là, s'aperçut avec terreur que l'hostie résidait encore au centre du soleil.

Et tandis que Marie-des-Douleurs cherchait vainement à porter quelque secours à ce corps sans chaleur et sans mouvement, à genoux à ses côtés, le prêtre détachait avec peine ces mains glacées par la mort, qui retenaient toujours cet or consacré par la présence du Dieu vivant.

*
* *

Pendant ce temps, le père Beaudouin avait regagné la pauvre chaumière qu'il habitait

quand il n'était pas retenu dans les champs par la garde des troupeaux.

Cette chaumière, peu éloignée du champ de bataille, avait, pendant son absence, reçu nombreuse compagnie.

Il n'y avait pas moins de cinq hommes de guerre installés sans façon dans son humble réduit quand il y rentra.

Quels étaient ces hommes? étaient-ils huguenots? étaient-ils catholiques? c'est ce que le berger ne put deviner au premier coup d'œil. Seulement, il remarqua qu'ils avaient le visage pâle, le coup d'œil sinistre... Un tremblement involontaire s'empara du vieillard à leur aspect.

Ils s'étaient mis à table, et l'eau-de-vie qu'un de ces soldats avait apportée du village voisin, brûlant dans un grand vase, au milieu d'eux, éclairait ces cinq tragiques figures.

— Prends place parmi nous, dit l'un de ces hommes au berger en agitant la liqueur embrasée, et souviens-toi de ne parler ni du prêche, ni de la messe, car nous sommes ici pour boire, et non pour nous chamailler. La journée a été assez bien employée... cette cabane est, jusqu'à demain, le temple de la concorde et de l'oubli ; les écharpes de huguenot et de catholique ont été mises

de côté, nous saurons les retrouver quand sonnera la trompette : ici sonnent les verres, ici, nous ne sommes que des buveurs qui voulons gaillardement choquer nos coupes comme, ce matin, nous avons choqué nos épées, comme, demain, nous les choquerons peut-être encore !

Parmi ces étranges buveurs, le vieux berger reconnut Mézières... son verre restait plein devant lui, ses regards étaient fixes, une pâleur effrayante couvrait son front ; il tenait sa main droite cachée sous son manteau rouge.

— Vous ici, mon brave dresseur de faucons? lui dit le père Beaudouin en s'approchant de lui et en parlant à voix basse pour ne pas interrompre l'orgie, ça me fait plaisir de voir que vous avez échappé à la bataille... Eh bien ! pourquoi secouez-vous la tête?... Est-ce que la journée n'a pas été bonne pour vous?

— Si... si vraiment! répondit le jeune homme; tout ce que je désirais le plus au monde, mon bras a pu l'accomplir aujourd'hui ; et pourtant, je ne sais... je souffre horriblement... je brûle... je tremble... Qu'ai-je donc fait? murmura-t-il d'une voix saccadée par un claquement de dents fébrile.

— J'ai ici une lettre à votre adresse, mon

jeune maître, reprit le vieux paysan en tirant de son sac la lettre qui, déjà, avait passé par tant de mains et que le prêtre catholique avait recueillie sur le lit de mort de madame de Saint-André. Le saint homme qui me l'a remise m'a dit que ce papier pouvait vous être utile; il m'a recommandé de le garder jusqu'à ce que je vous rencontrasse. Je ne croyais pas que ce fût si tôt... Puisque vous voilà, prenez votre lettre : voilà ma commission remplie.

Mézières prit la lettre, et, reconnaissant l'écriture, il l'approcha de ses lèvres sèches et tremblantes. Il la lut à voix basse; quelques larmes rares et sanglantes humectèrent ses yeux, en parcourant ces lignes si pleines d'intérêt et de tendresse pour lui.

Tout à coup, il laissa tomber l'écrit sur la table...

— Hélène, ma sœur !... s'écria-t-il; je suis donc aussi, moi, l'enfant de madame de Saint-André !

Et il se leva avec un impétueux mouvement de joie, comme s'il voulait sortir pour aller se jeter dans les bras de cette mère qu'il retrouvait enfin !

— Malheureux Mezières! lui dit le vieux ber-

ger à voix basse, Hélène ne peut-elle être votre sœur autrement que par sa mère?...

Une effroyable clarté brilla aux yeux de l'infortuné.

— Parricide ! s'écria-t-il en se laissant tomber à sa place comme s'il eût été frappé de la foudre... Parricide !... ah ! c'en est trop aussi !...

Et l'esprit de feu pétillait dans les verres de ses compagnons, et le refrain de leurs effrayantes chansons avait, comme un ricanement de l'enfer, accompagné ces terribles paroles.

Le vieux de Mont-Musset contempla longtemps en silence ce fils qui venait de tremper ses mains dans le sang de son père... puis, agité par cet esprit étrange qui venait parfois le dominer à l'improviste, il porta ses regards sur les quatre hommes attablés et buvant... Il les vit tous quatre, ayant chacun au front une large tache de sang.

Ils en étaient aux toasts.

— Aux vaillants chefs sous lesquels ou contre lesquels nous avons aujourd'hui vaillamment combattu ! dit l'un des buveurs en élevant sa coupe.

— A Guise!

— A Condé!

— A Montmorency!

— A Coligny!

— Et toi, camarade! dit l'un des hommes en s'adressant à Mézières, ne veux-tu pas boire à M. de Saint-André? C'est le seul général dont le nom n'ait pas été prononcé ici!

Mézières poussa un rire d'insensé, et laissa retomber sa tête sur la table.

— Ne buvez pas aux morts! dit le vieillard d'une voix qui fit tressaillir ces buveurs. Ils le regardèrent, et devinrent tremblants à l'aspect étrange de cet homme, dont le regard, les cheveux blancs et la barbe hérissée, au milieu de cette clarté livide qui s'élève, s'affaisse et se relève encore au-dessus du bol enflammé, avaient tout le caractère de l'inspiration.

— Ne buvez pas aux morts! répéta-t-il. Celui-ci, dit-il encore en désignant Mézières, celui-ci a rempli sa mission : le maréchal de Saint-André est mort par l'épée!... Il est mort comme mourront bientôt tous ceux qui, comme lui, ont combattu dans cette journée fatale...

Puis, après les avoir regardés les uns après les autres, il reprit lentement :

— A la santé de Guise, de Condé, de Montmorency et de Coligny, dites-vous ! A la santé de Guise ! Il y a dans l'une des deux armées un soldat qui se nomme Poltrot.

— C'est moi ! dit l'un des hommes en se levant, comme s'il eût répondu à l'appel de Dieu.

— Il y en a un autre, dit encore le vieillard, qui se nomme Montesquiou !

— C'est moi !

— Il y en a un, aussi, qui se nomme Stuart !

— Me voici !

— Il y en a un, enfin, qu'on appelle Besmes.

— Présent !

— Eh bien, maintenant, criez : Vive Guise ! voilà celui qui le tuera.

Et son doigt toucha le front du premier qui avait répondu à son appel.

— Criez : Vive Condé ! il tombera sous vos coups, vous qui me regardez avec un rire si cruel !

— Toi, tu tueras le vieux Montmorency, aussi vrai que je te touche au front.

Besmes, Coligny t'appartient, et tu gagneras bien ton salaire !

Un long silence suivit cette effrayante prophétie.

Et ces cinq tueurs de princes et de héros, tous debout, demeurèrent plongés dans une sombre rêverie.

— Et que restera-t-il, mon Dieu ! reprit le vieux de Mont-Musset, que restera-t-il après tant de querelles impies, tant de luttes criminelles, tant de sang injustement répandu ; que restera-t-il pour désarmer encore votre colère, votre justice ?...

Un coup de vent violent ouvre tout à coup les châssis vermoulus de la fenêtre de la pauvre chaumière. Le champ de bataille, dans toute son immensité, se développe aux yeux du vieillard...

Dans la partie sombre du tableau, une voiture dorée, roulant lentement au milieu des débris du champ de bataille, passe poursuivie et saluée par les imprécations des blessés, qui, à son approche, ont senti se raviver toutes leurs douleurs... c'est Catherine de Médicis !

Et dans la partie éclairée par la flamme des villages incendiés, dominant, comme un astre

doux et tranquille, tout ce spectacle de mort et de haine, l'hostie sainte, portée par le vieux prêtre, suivi des religieuses de Marville qui marchent processionnellement, s'avance avec majesté vers l'église prochaine pour aller se reposer dans son tabernacle.

FIN.

TABLE.

—

LIVRE TROISIÈME.

MÉZIÈRES.

